

68e année, No 40

Montréal, 9 février 1957

Le Samedi

10
CENTS

Le Magazine National des Canadiens

DANS CE NUMERO :

- James Dean, par Georges Foscolo
- L'accouchement sans douleur, par J. Casanova
- La Rochelle et Brouage, par Lucette Robert



Florance Rae
ICE FOLLIES 1957



Ce soir, dîner pour neuf personnes

Vous parcourez cinq milles à la minute, à trois milles d'altitude... mais vous vous croiriez dans un restaurant de luxe. Sur les lignes transatlantiques d'Air Canada, le dîner des passagers de première classe est tous les jours un *dîner de gala*. Le menu est digne des plus grands chefs, la carte des vins comprend les meilleurs crus, le

service est impeccable. Mais pourquoi un dîner pour neuf? A bord des Super Constellation d'Air Canada la première classe est strictement réservée à neuf passagers. Aucun risque d'encombrement... une raison de plus de voyager en première classe à votre prochain voyage en Europe, à bord d'un avion d'Air Canada.

Tous les soirs, départ pour l'Europe et service de grand luxe



TRANS-CANADA AIR LINES

Renseignez-vous à votre agence de voyages ou au bureau d'Air Canada

AIR CANADA va de l'avant

AIR CANADA sera l'une des premières lignes aériennes du monde dont tous les avions seront à base de turbines quand, en 1961, le service sera assuré par des aéronefs réactés DC-8, ainsi que par des turbo-propulsés Vanguard et Viscount.

On retirera graduellement du service les avions actuels au fur et à mesure

que les nouveaux avions seront livrés. Air Canada possède déjà 18 Viscount et 20 autres doivent être livrés et mis en service d'ici 1958. Les DC-8 et les Vanguard entreront en service en 1960.

L'histoire des turbo-propulseurs remonte, pour Air Canada, à plusieurs années alors que la compagnie était à la recherche d'un nouvel avion pour

les courtes envolées. Après des études poussées de plusieurs genres d'avions, Air Canada choisit le turbo-propulsé Viscount comme étant celui qui répondait le mieux à ses besoins.

Vickers Armstrong Limited, constructeurs britanniques du Viscount et du Vanguard, reçoivent donc une première commande et, le 1er avril 1955, le premier Viscount à parcourir une route aérienne d'Amérique du Nord portait l'étendard d'Air Canada. Depuis ce jour, plus de 1,000,000 de pas-

sagers ont voyagé dans cet avion affecté aux envolées transcontinentales ou à destination des grandes villes des Etats-Unis.

Le Viscount s'est avéré un avion très populaire tant auprès des passagers que de la Compagnie. Ses larges fenêtres, son vol moelleux et sans vibration, sa vitesse et son confort ont beaucoup d'attrait pour les passagers; de plus, sa facilité de manoeuvre et d'entretien a dépassé les espérances de la Compagnie.

Au mois de mai dernier, Air Canada a acheté quatre réactés DC-8 pour les grandes routes transatlantiques et transcontinentales. Construits au coût de \$5,000,000 chacun, les DC-8 transporteront 120 passagers et voleront à une vitesse de croisière de 550 milles à l'heure.

Ces énormes réactés pourront filer de Vancouver à Toronto en 4 h. et 10 minutes, et de Montréal à Londres en 6 h. et 10 minutes, soit à peine plus de la moitié du temps actuellement requis.

Actionné par des moteurs Rolls-Royce tout comme le Viscount et le Vanguard, le DC-8 fournira le service aérien le plus rapide et le plus confortable que l'on connaisse.

Le 3 janvier dernier, Air Canada a commandé 20 Vanguard qui coûteront \$67,100,000 en tout, soit la plus forte commande d'exportation payable en dollars qui ait été passée à la Grande-Bretagne depuis la guerre.

Les Vanguard seront utilisés pour les envolées moyennes et seront mis en service sur les routes interurbaines les plus fréquentées du Canada et des Etats-Unis. Le Vanguard, qui a l'air de famille du Viscount, est deux fois plus grand que ce dernier et, à 420 milles à l'heure, a une vitesse supérieure de 100 milles. Chaque avion pourra transporter 82 passagers de première classe ou 102 de classe touriste.

La partie inférieure des deux fuselages comprendra deux compartiments, à pression rétablie, pouvant transporter 10 tonnes de marchandises, de messageries et de courrier. L'appareil pourra servir entièrement comme cargo lorsqu'il ne sera pas affecté au transport des passagers.

Air Canada a fait beaucoup de chemin en moins de 20 ans, alors que son seul parcours était de 122 milles, allant de Vancouver à Seattle. Aujourd'hui, Air Canada est au rang des plus grandes lignes aériennes du monde et ses routes s'étendent sur plus de 24,000 milles au Canada, aux Etats-Unis, au Royaume-Uni, en Irlande, en France, en Allemagne, aux Bermudes, à Nassau et aux Antilles.

En calculant le coût de la correspondance commerciale aux Etats-Unis, on a constaté qu'une seule lettre représente un déboursé d'un dollar à un dollar vingt-cinq, en tenant compte des frais de dictée, sténographie, papeterie, classification et distribution.

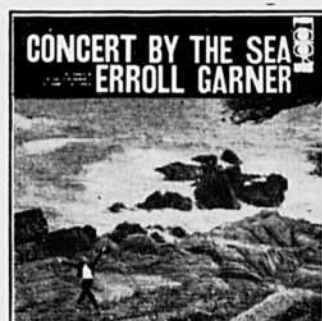
GRATIS... AU CHOIX... 3

DE CES MAGNIFIQUES DISQUES "HAUTE FIDÉLITÉ"
DISQUES COLUMBIA **LP** 12"

Si vous devenez membre maintenant du Columbia Record Club—et acceptez de prendre, durant les 12 mois à venir, aussi peu que 4 des sélections offertes



Les meilleures auditions "haute fidélité"



jamais offertes aux nouveaux membres



du Columbia **LP** Record Club

OUI! Vous pouvez obtenir, GRATIS, 3 de ces disques Columbia (LP) 12", AU CHOIX. Les plus populaires en ce moment. L'objet de cette offre extraordinaire est de vous faire connaître le Club de Disques Columbia (LP)... dont le but est de choisir pour vous, chaque mois, les plus grandes œuvres musicales de tous genres—exécutées par les plus grands maîtres du monde et brillamment reproduites sur Disques Columbia (LP).

COMMENT FONCTIONNE CE CLUB

Pour en retirer tous les avantages—postez le coupon ci-contre en indiquant laquelle des 4 divisions convient le mieux à vos goûts: Musique classique, Jazz, Musique de danse, Broadway, Cinéma, Télévision et Comédie musicale.

Vous recevrez gratuitement tous les mois le Magazine du Club qui vous renseigne sur toutes les sélections musicales. Libre à vous d'accepter ou de refuser la sélection musicale de votre division... ou de choisir des disques d'une autre division... afin de vous assurer le choix le plus étendu. Vous pouvez également REFUSER l'envoi de tout disque, quand il vous plaira. Votre seule obligation est d'accepter au moins 4 sélections des 100 qui vous seront offertes pendant les 12 prochains mois. Vos disques vous seront postés et facturés à \$4.20 seulement (ceux des Comédies de Broadway un peu plus chers), plus de modiques frais d'expédition.

DISQUES-BONI DONNES GRATUITEMENT

Les 3 premiers disques qu'on vous envoie représentent une "avance" sur les bonis du Club. Après avoir rempli vos obligations de nouveau membre en achetant 4 disques, vous recevrez un disque-boni additionnel de votre choix pour chaque sélection de deux disques que vous acceptez. Ces disques-boni sont de superbes disques Columbia (LP) de 12"—les meilleurs du célèbre catalogue (LP)—exactement comme ceux illustrés ci-dessus.

Indiquez bien sur le coupon les 3 disques que vous désirez gratuitement et votre Division préférée. Puis postez le coupon immédiatement. Vous pouvez renoncer à votre qualité de membre en retournant les disques gratuits dans les 10 jours.

COLUMBIA (LP) RECORD CLUB 11-13 Soho St., Toronto 28, Ontario

POSTEZ CE COUPON COMPLET DES MAINTENANT!

COLUMBIA RECORD CLUB, Dépt. 195
11-13 Soho St., Toronto 28, Ontario

Veillez me faire parvenir la prime gratuite des 3 disques indiqués ci-dessous: (Faites votre choix en marquant d'un X la liste de droite) et

...inscrivez-moi dans la division suivante du Club.

(marquez d'un X une seule rubrique)

- ☐ Classique ☐ Danse ☐ Jazz
☐ Broadway, Cinéma, Télévision et Comédie musicale

Chaque mois vous me ferez parvenir le Magazine du Columbia (LP) Record Club qui contient une description des disques offerts dans chacune des quatre divisions. J'ai l'avantage d'accepter la sélection du mois dans la division ci-haut indiquée, ou dans une autre division, ou de les refuser toutes. Le seul engagement de ma part consiste à acheter un minimum de quatre disques dans les 12 prochains mois, au prix de catalogue, plus un supplément pour frais d'expédition. Après l'achat des quatre disques, je recevrai le boni gratuit d'un disque pour chaque achat supplémentaire de deux disques que je ferai. Si je désire me retirer du Club, je n'ai qu'à en donner avis dans les dix jours en retournant tous les disques reçus.

Nom
(en lettres moulées)

Adresse

Ville Province

Si vous préférez que votre inscription se fasse chez un dépositaire Columbia autorisé à recevoir les inscriptions, donnez les renseignements ci-dessous:

Nom du dépositaire Columbia

Adresse du dépositaire

POINTEZ LES TROIS DISQUES DESIRÉS

- | | |
|---|--|
| ☐ Tchaikovsky:
La Suite Casse-Noisettes
Ballet de la Belle au bois dormant
Orchestre Philadelphie Ormandy, Chef d'orchestre. | ☐ Concert by the Sea
Erroll Garner dans un Récital donné à Carmel, Calif., jouant 11 pièces — Red Top, Where or When, etc. |
| ☐ Day Dreams
Doris Day chante 12 chansons populaires — dont: Sometimes I'm Happy, You Go To My Head, etc. | ☐ Levant joue Gershwin
3 œuvres — Rhapsody in Blue; Concerto in F; An American in Paris. |
| ☐ Le Roi du Jazz:
Vol. 1
Benny Goodman et son premier orchestre, Trio, Quatuor. Ridin' High, Moonglow et 9 autres. | ☐ The Voice
Frank Sinatra dans 12 de ses chansons populaires — Fools Rush In, I Don't Know Why, etc. |
| ☐ My Fair Lady
Percy Faith et son orchestre dans des extraits de cette comédie musicale. | ☐ Rimsky-Korsakov:
Scheherazade
Orchestre de Philadelphie, direction Ormandy. Interprétation formidable de ce chef-d'œuvre exotique. |
| ☐ Brahms: Double Concerto
pour violon et violoncelle: Variations sur un thème de Haydn: Ouverture tragique
Stern, violoniste; Rose, violoncelliste; N. Y. Philharmonic, direction Walter. | ☐ Musique de Jerome Kern
André Kostelanetz et son orchestre dans 20 compositions Kern — You Are Love, Bill, etc. |
| ☐ Chansons du Royaume magique de Walt Disney
12 chansons gaies extraites de Blanche-Neige, Dumbo, Pinocchio. | ☐ Jazz:
Red, Hot & Cool
Le Quatuor Brubeck dans The Duke, Love Walk In — 5 autres. |

® "Columbia", LP, ® Marquis Reg

L'Abécédaire du SAMEDI

Aux Etats-Unis, la frénésie qui s'empare des fidèles de la nouvelle danse Rock and Roll a déjà provoqué bien des commentaires. Toutefois, il ne nous paraît pas hors du sujet d'évoquer à notre tour une danse fameuse qui, à l'origine, lui ressemblait par bien des points : la tarentelle.

Au XVII^e siècle, l'une des maladies les plus étranges de l'histoire de la médecine plongeait en effet dans l'angoisse les citoyens d'une cité italienne. La singulière maladie était causée par la piqûre d'une araignée et la seule cure consistait en un bal frénétique auquel prenait part toute la communauté, traitement qui se poursuivait jusqu'au XVIII^e siècle.

Le lieu était Tarente, petite ville torride, encadrée de rochers, près du golfe du même nom.

En tremblant

En juillet et août, un étrange calme envahissait Tarente. Les habi-

tants bronzés, qui étaient habituellement de bons travailleurs, devenaient impatients et ombrageux. L'activité se ralentissait jusqu'à s'arrêter complètement. Les rues normalement bruyantes et peuplées devenaient silencieuses et désertes.

Par l'une de ces brûlantes journées, une jeune fille sortait tout à coup de sa maison. Elle portait une jupe bariolée et une simple blouse. Poussant des cris incohérents, elle courait jusqu'à la place du village et se mettait à se contorsionner en tremblant des pieds à la tête. Sur l'une de ses chevilles, on remarquait une tache jaunâtre et enflée.

Quelques instants plus tard un homme vêtu d'un simple pagne lui resserrant la taille sortait d'une maison voisine et se précipitait à son tour dans la rue, criant et tourbillonnant tout en se dirigeant également vers la grand-place. D'autres hommes et femmes se joignaient peu à peu au premier couple, jusqu'à ce que la place soit pleine de danseurs

insensés, les uns richement vêtus, les autres à peu près nus.

Pour atténuer les effets du venin

Cette orgie annuelle de danse avait pour but de combattre l'une des maladies les plus rares de tous les temps : le tarentisme. La cause : la piqûre de la tarentule. La danse : la tarentelle.

Les tarentules abondaient aux environs de Tarente. Ayant peu de connaissances à leur sujet, les habitants pensaient que leur piqûre était mortelle. Les symptômes qui apparaissaient après la piqûre étaient l'essoufflement, le mal de tête, la soif et la perte de l'appétit. Lorsque ces réactions se manifestaient il fallait danser la tarentelle, étrange danse composée au cours des âges.

Les médecins affirmaient que la sueur causée par la danse frénétique atténuait les effets du venin. Mais rien ne guérissait complètement les malades. Le venin restait pour toujours dans leur corps et son

effet se réveillait chaque année sous l'action de l'étouffante chaleur de l'été. Et le bal recommençait.

Vers le début du XVII^e siècle, d'authentiques savants commencè-



rent à étudier le tarentisme. La maladie ne se manifestait qu'à Tarente. Cependant, il existait des tarentules de même espèce dans d'autres régions où, fait étrange, les individus

[Lire la suite page 22]

BEAUCOUP trop de croisières. Le 1^{er} avril 1957, le roi Paul de Grèce doit fêter le dixième anniversaire de son avènement au trône. Événement rare dans ce pays, où depuis l'assassinat de Georges I^{er} (grand ami et citoyen d'honneur d'Aix-les-Bains) en 1913, aucun souverain n'a régné aussi longtemps... sans perturbations. Le fils de Georges I^{er}, Constantin, dut abdiquer en 1917 en faveur de son fils Alexandre I^{er}. Celui-ci, mort dans des circonstances assez troublantes en 1920, Constantin redevint roi jusqu'à sa mort, en 1922.

Son successeur Georges II (dont la femme divorcée, l'ex-reine Elisabeth, est morte récemment à Cannes) fut détrôné en 1924 par la proclamation de la République. La monarchie fut restaurée en 1935. Georges II rentra... pour cinq ans. En 1940, l'invasion allemande le força à quitter son pays. Il n'y revint qu'en 1946, et mourut l'année suivante.

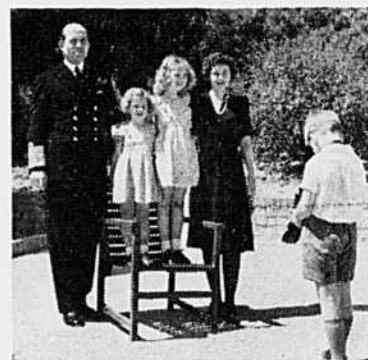
Les Républicains relèvent la tête

Ce résumé historique de la dynastie grecque montre que les dix ans de règne du roi Paul constituent un véritable exploit. Mais certains milieux influents et bien informés d'Athènes se demandent si le souverain arrivera à passer le cap de 1957.

Sa popularité et surtout celle de la reine Frédérique, très grande il y a trois ou quatre ans, ont subi ces derniers temps une chute vertigineuse. On sait que le Parlement grec a reproché ouvertement aux souverains leur train de vie trop coûteux, par suite de quoi le roi a fait fermer son Palais dans la capitale pour se retirer dans une modeste « villa » qui ne comporte... qu'une vingtaine de pièces. Deuxième geste spectaculaire : Paul I^{er} a refusé l'augmentation de sa liste civile — ou plus exactement — il a retiré sa demande visant, par suite de la cherté de la vie, à une telle augmentation.

Mais ces gestes n'arrivent-ils pas

trop tard ? L'opinion publique est passablement « montée » contre le Palais (même si celui-ci est vide) et les Républicains, battus en 1946,



relèvent la tête. Si un nouveau plébiscite avait lieu aujourd'hui, les royalistes seraient non seulement battus mais écrasés.

[Lire la suite page 22]

Trop de goût de luxe pour la souveraine du pays le plus pauvre d'Europe

Comme jadis les Parisiens à « l'Autrichienne » Marie-Antoinette, les Athéniens reprochent à « l'Allemande » Frédérique son existence, ses goûts trop luxueux, ses dépenses considérées — pour la souveraine d'un petit pays pauvre où un pourcentage important de la population végète avec 8 à 10 dollars par mois ! Car le standard de vie de la Grèce est aujourd'hui, sans aucun doute, le plus bas d'Europe !

Or la reine Frédérique, née Brunswick-Lunebourg, est une des femmes les mieux habillées du monde, ses bals et réceptions dépassent, en splendeur, ceux du Buckingham Palace, elle fait, seule ou avec le roi, plusieurs voyages par an et a organisé ces dernières années deux croisières matrimoniales retentissantes

COQUETTE, mais avisée... Agnès Sorel, la « Dame de Beauté » eut une influence heureuse sur Charles VII. Le roi Charles VII était le onzième enfant de Charles VI, et, s'il était intelligent, il était lent, mélancolique et semblait toujours endormi. Entre un père fou et une mère indigne il avait eu une triste enfance, une jeunesse plus triste encore. Il était âgé de douze ans quand la noblesse française fut écrasée à Azincourt et que le royaume tomba presque en entier aux mains des Anglais. Cinq ans plus tard, le traité de Troyes lui avait enlevé la couronne dont il avait hérité après la mort de ses frères. Il n'était plus que « le roi de Bourges ».

Dans de si grandes calamités, il n'avait guère eu qu'un seul appui solide : l'affection et les conseils, ainsi que l'énergie de sa belle-mère Yolande d'Anjou, la mère de Marie d'Anjou, qu'on lui avait fait épouser. Cette Yolande était une maîtresse femme, intelligente et pleine de vo-

lonté, pleine aussi de sagesse politique. Mais elle n'avait pu empêcher que le roi Charles VII n'eût été, dès son enfance, comme frappé de stu-



peur par les coups dont l'avait accablé le sort.

"Sire, pourquoi dormez-vous ?"

Jeanne d'Arc et sa confiance ardente dans les destinées de la Fran-

ce l'avaient un moment tiré de ce sommeil. Elle l'avait fait sacrer, en avait fait vraiment un roi. Mais, après le bûcher de Rouen, Charles était retombé dans son sommeil.

— Sire, pourquoi dormez-vous ? lui demandait quelquefois Jouvencel des Ursins. Il n'aurait pu le dire. Il dormait parce que c'était plus facile que de gouverner.

Dans sa maison, il mène une vie paisible et dévote. Il entend chaque jour trois messes, s'entoure de gens pieux et doctes, cause avec des clercs lettrés, se fait lire de vieilles chroniques, joue à la paume, tire à l'arbalète, mais, par-dessus tout, aime le jeu d'échecs qui est un passe-temps tranquille.

Sa femme, Marie d'Anjou, est simple et douce. Pieuse et effacée, elle s'occupe surtout de ses enfants.

Il y a bien, à la Cour, une autre femme, l'épouse du dauphin Louis, la charmante Marguerite d'Ecosse, qui égaye un peu cette vie monacale. Mais, tout en subissant son charme, on réprouve un peu la vie qu'elle

mène qui déconcerte ces gens compassés. Fantastique et dépensière, elle aime les riches toilettes, les bijoux, les friandises ; elle est passionnée de poésie, passe quelquefois la nuit à écrire des vers. On blâme le Dauphin qui la traite mal et on l'aime bien, mais elle fait un peu scandale et la pauvre Marie d'Anjou soupire parce que le ménage n'a pas d'enfant et que la jeune femme cherche dans la poésie un refuge à ses tristesses. La bonne reine soupire aussi parce que son fils Louis ne s'accorde pas avec son père. Elle ose à peine s'avouer qu'il est impatient de régner, d'être appelé le roi Louis XI. Régner est cependant chose bien troublante et l'on n'est pas sûr que le roi Charles VII y prenne beaucoup de goût.

— Sire, répétait en regardant son roi Jouvencel des Ursins, pourquoi dormez-vous ?

Impatient, voyant le désordre du royaume auquel son seigneur ne re-

[Lire la suite page 22]

Rumeurs sensationnelles à Rome

C'est pour Ursula Andress, la starlette d'origine allemande, que serait mort JAMES DEAN

par GEORGES FOSCOLO

C'est pour Ursula Andress, une jeune starlette allemande, que James Dean, l'inoubliable et irremplaçable jeune premier américain, se serait donné la mort ! Telle est la nouvelle sensationnelle qui circule dans les milieux du cinéma italien.

Ursula elle-même l'aurait révélé dans une lettre de quatre pages adressée à sa meilleure amie italienne, le peintre existentialiste Novella Parigini, dont elle avait partagé à Rome la vie de bohème : « James et moi nous nous amusons comme des fous, écrit-elle à Novella. Mais une fois, il m'a fâchée pour de bon. Je lui dis que tout était fini entre nous. Il me demanda avec insistance de revenir à lui. Je refusai. Il voulait m'épouser et je pensais : « Je suis trop jeune pour le mariage et puis je ne l'aime pas. » Dix jours après notre rupture, il me téléphona à nouveau. Il devait disputer une course le lendemain. Il voulait que je l'accompagne. Je lui dis « non ». Le lendemain, il mourut. C'est terrible. Les journaux disent maintenant qu'il est mort par ma faute. »

Amoureuse de Daniel Gélin

Dans les milieux de Cinecittà, on appelle Ursula l'« exterminatrice des coeurs ». A son tableau de chasse ne figure pas seulement le malheureux James, mais aussi Marlon Brando, Danny Kaye, Daniel Gélin et Pier Calvi di Bergolo, petit-fils du roi Victor-Emmanuel III...

En 1953, rien ne laissait encore présager le rôle redoutable qu'Ursula aurait joué sur la scène de la cinématographie internationale. Fille d'un consul d'Allemagne en Suisse (elle est née et a grandi à Berne), elle sortait d'un austère collège helvétique. Elle annonça aussitôt à son père sa grande décision : — Je veux devenir actrice.

Aucune flamme artistique ne brûlait dans ses veines : elle était simplement amoureuse de Daniel Gélin.

Elle lui écrivit de longues lettres passionnées auxquelles il se garda bien de répondre. Ursula ne perdit pas courage.

— Je voudrais m'acheter quelques robes, dit-elle à son père.

Elle se fit donner un peu d'argent et quitta le toit paternel. Son père alerta la police qui la relança des semaines durant aux quatre coins d'Europe... et finit par la trouver à Paris. Ursula avait conquis le coeur de Daniel : elle n'avait que dix-sept ans.

En vain son père essaya-t-il de la ramener en Suisse. Elle s'y opposa par tous les moyens. A Rome, on raconte que Gélin lui fit signer en cette circonstance un contrat de travail, en bonne et due forme, ce qui permit à Ursula de se voir renouveler son permis de séjour à Paris.

En 1954, lorsque Daniel vint tourner « La Romaine » dans la capitale italienne, Ursula l'accompagnait. Ils louèrent un appartement le long de la pittoresque via Flaminia.

La passion d'Ursula pour Daniel s'était-elle refroidie maintenant que le coeur de l'acteur était « exterminé » ? Est-ce Gélin qui laissa plutôt tomber Ursula ? Le fait est qu'il rentra à Paris sans elle. Dans le chapitre de sa vie amoureuse, c'était une page irrévocablement tournée.

Les amours de Casanova

A Rome, Ursula se trouva presque sans moyens. Elle avait entendu parler de Novella Parigini, frappa à sa porte, se présenta comme modèle et fut introduite dans les milieux artistiques et mondains de la capitale. Un à un, les coeurs tombèrent à ses pieds. On vit même le nom d'un duc immensément riche. Les journaux allèrent jusqu'à annoncer ses fiançailles avec le jeune comte Pier Francesco Calvi di Bergolo.

— C'est faux, dit-elle, je ne suis pas fiancée. Je n'ai nullement l'intention de me marier.

Le cinéma italien lui ouvrit ses portes. Elle eut un petit rôle dans « Les Amours de Casanova » aux côtés de Gabriel Ferzetti. Elle déménagea de la via Margutta et s'installa dans un élégant hôtel des Parioli. L'hécatombe de coeurs continuait.

Hollywood

Marlon Brando vint à Rome. Il ne pouvait s'empêcher de connaître Ursula.

— Il me parla trois jours de sa vie et de sa carrière, a-t-elle raconté. Le quatrième, il s'aperçut que j'étais une femme.

Peu après le départ de Marlon, un talent scout de la Paramount débarqua à Rome pour y prospecter le terrain. Il avait dans son calepin l'adresse d'Ursula. Il l'invita à dîner avec quelques autres starlettes dans une boîte de la capitale. L'impression dut être excellente, car il convoqua Ursula à Londres pour un bout d'essai qui s'avéra satisfaisant. Quelques semaines plus tard, Hollywood lui offrait un contrat de sept ans avec un cachet initial de cinq cents dollars par semaine plus l'usage gracieux d'une maison et d'une auto.

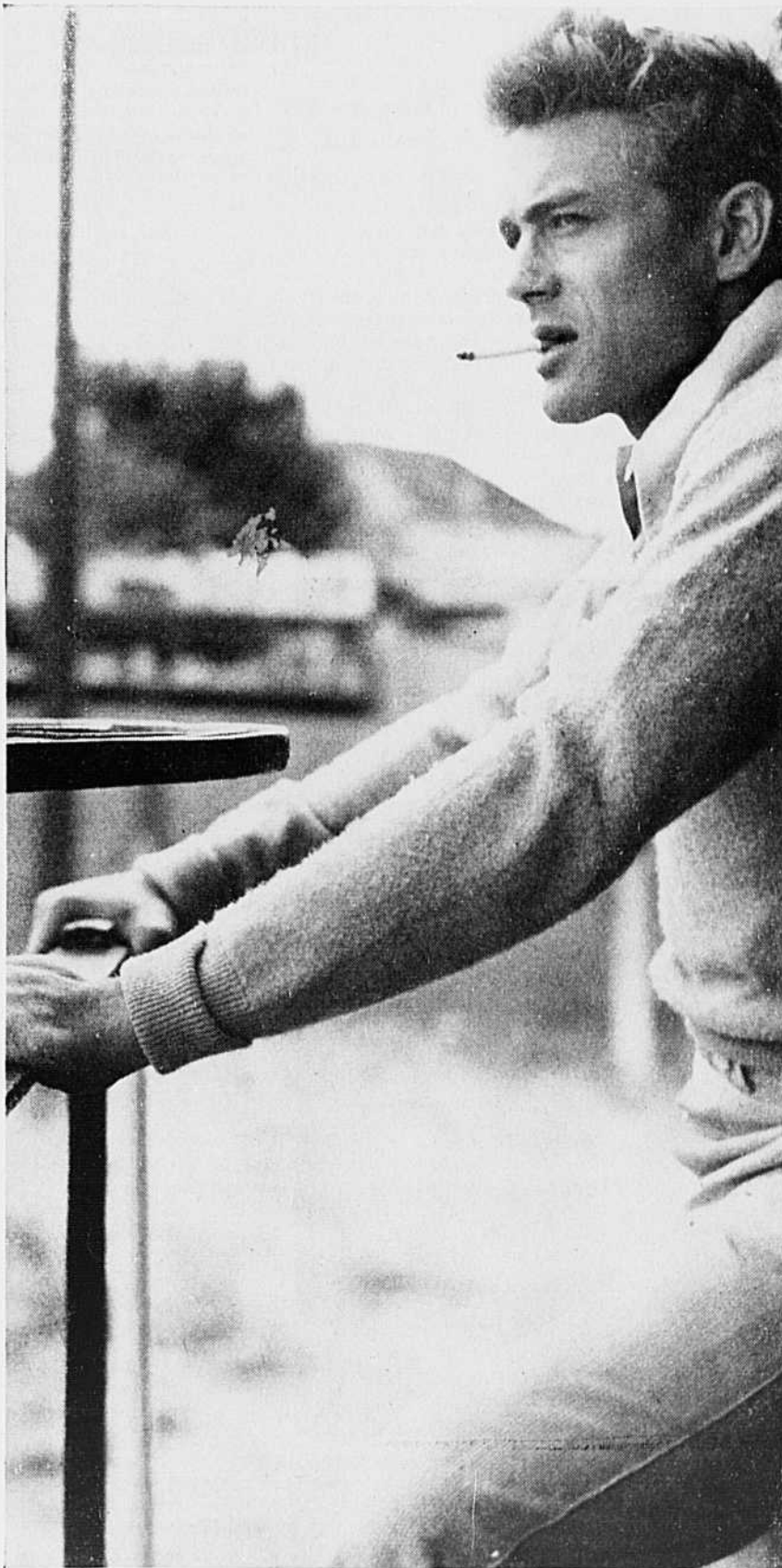
A Hollywood, Ursula retrouva Marlon et « extermina » aussitôt après le coeur de Danny Kaye qu'on vit très souvent en compagnie de la starlette allemande.

Sa carrière s'annonçait sous les meilleurs auspices. Elle eut un rôle important dans un western ; mais les sentiments de sympathie et de bienveillance manifestés à son égard par ses producteurs s'altérèrent vite ; en cours de tournage, elle s'éloigna avec un jeune acteur de la troupe pour une romantique promenade à cheval. Rien de bien grave à cela. Mais en retournant, elle fut désarçonnée et se blessa au dos. Le travail dut être interrompu pendant trois semaines. D'autre part, le succès qu'elle remportait auprès des plus inaccessibles idoles de l'écran lui valut plus d'une inimitié.

La Paramount finit par résilier son contrat. Ursula haussa les épaules : une autre grosse maison d'outre-Atlantique lui en offrait déjà un autre.

Accident ou suicide ?

C'est à la même époque qu'elle connut James Dean. Cela se passait en août 1955. James, après que Pier Angeli eut brusquement interrompu, sur les instances



de sa mère, son flirt avec lui, était surnommé « le loup solitaire ». Avec Ursula, il sembla avoir retrouvé la joie de vivre. Il lui communiqua à son tour sa passion pour les motos et les voitures. On les vit passer bruyamment sur les boulevards d'Hollywood et les routes de Californie à bord d'une grosse Triumph ou, mieux, dans la puissante Porsche de James, ce qui excita davantage les jalousies d'Hollywood.

Que se passa-t-il ensuite ? James éperdument amoureux d'Ursula, gâta les choses en la demandant en mariage. Elle décida de rompre. Il la harcela de coups de fil. Il lui téléphona une dernière fois, le 30 septembre. Elle fut irréductible.

— Non.

Tous ceux qui approchèrent ce jour-là James le connurent irritable, extrêmement nerveux, presque hors de lui.

Le lendemain, il devait disputer une course le long du circuit de Salinas. Il ne fut même pas au départ. Il s'était fracassé contre un arbre avec sa Porsche rouge.

Coeur à Tout

par JACQUELINE

♥ Je vois que vous recevez beaucoup de plaintes de femmes, mais croyez-vous que le rôle du mari soit souvent plus drôle? Dès que j'arrive du travail, la mienne se met à me raconter les mauvais coups des enfants et empêchent ceux-ci de venir m'embrasser avant que je les punisse. Non seulement je n'aime pas ce rôle de justicier, mais la soirée n'est pas mieux car ma femme en a toujours sur le cœur et je ne trouve aucun plaisir ni repos chez-moi.

PAUVRE HOMME.

Eh bien, votre lettre fera peut-être réfléchir quelques épouses du calibre de la vôtre, et ce sera pour le plus grand bien des ménages. Si votre épouse n'a pas toujours été ainsi, c'est qu'elle traverse une crise de fatigue causée par les enfants et sa réclusion à la maison. Faites-la soigner, donnez-lui des petites vacances, et conseillez-lui de repartir à neuf, en lui expliquant ce que vous m'avez écrit avec autant de calme. Gardez votre privilège d'embrasser les enfants et insistez pour amener le coupable dans une chambre isolée pour le sermonner ou le punir. Quant à votre femme, dites-lui que vous avez vos propres ennuis au travail dont vous ne lui cassez pas les oreilles. Mais les

récriminations qui concernent le ménage doivent être partagées en toute justice, ne trouvez-vous pas?

♥ J'ai rencontré un charmant garçon d'une trentaine d'années, mais son attitude à mon égard est déconcertante. Il ne retient jamais mes soirs de veillée, mais me téléphone n'importe quand et toujours à la dernière minute. Je me demande si je ne devrais pas refuser de le voir pour lui donner une leçon, mais je n'ai personne d'autre et je m'ennuie.

VIEILLE FILLE.

J'ai l'impression que votre sentiment est réciproque et que ce jeune homme est seul et s'ennuie. Là s'arrête la ressemblance, car vous songez au mariage sans l'aimer et lui ne recherche que la camaraderie. L'amitié n'est pas l'amour, mais vous avez tort de la rejeter. Peut-être que l'habitude que vous prenez l'un de l'autre vous conduira au mariage que vous aborderez sans heurts vous connaissant réciproquement. Vous avez passé tous deux l'âge de «Roméo et Juliette» et votre ami ne semble avoir jamais été un grand romantique. Il y a danger à essayer de lui donner une leçon. S'il vous prenait au mot et ne revenait pas, vous seriez bien ennuyée, avouez-le...

♥ Mon mari a raconté que sa secrétaire lui faisait des avances et voulait sortir avec lui. Il n'en a rien fait cependant mais je lui ai fait une scène et exigé son renvoi. Maintenant, il me boude et me re-

proche mon intransigeance car cette jeune fille l'aide beaucoup dans son travail.

JALOUSE.

En effet, vous avez été jalouse... et maladroite, mais il ne faut pas vous accabler de reproches inutiles puisque le mal est fait. Essayez de le réparer en oubliant cette histoire ridicule qu'on a eu tort de vous raconter. Si vous aimez votre mari, vous savez bien qu'il peut être aimé par d'autres, comme vous serez souvent désirée par d'autres hommes que lui. L'amour réciproque vous fait ignorer ces avances, mais votre vanité ne résiste pas toujours à s'en vanter. Ces scènes de jalousie ne feront que lui donner le goût de les subir pour une faute — et non pour une simple tentation. Flattez-le comme cette femme doit le faire et oubliez vite cette histoire.

♥ Comment faire pour se faire aimer?

SEULETTE.

Etre aimable semble le secret le plus simple. Si vous apprenez à vous faire des amis, le premier pas est fait car vous saurez vous intéresser à eux, accepter leurs confidences, donner de votre temps à la camaraderie; toutes choses qui vous serviront ensuite à retenir un homme pour la vie.

On écrit à: JACQUELINE,
Magazine «Le Samedi»,
975, rue De Bullion,
Montréal, Qué.



Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

La semaine du 3 au 9 février:

Les dates que vous choisirez:

Celles que vous redouterez:

a) pour vos affaires, vos démarches, vos entrevues professionnelles, vos sollicitations, vos appointments:

5 le matin	4 tout le jour
6 le matin	7 après-midi
8 le matin	9 tout le jour

b) pour vos rencontres amicales et sentimentales:

le 3 le soir	le 7 tout le jour
le 6 tout le jour	le 9 tout le jour

c) pour vos achats importants et vos transactions commerciales:

5	le 4
8 le matin	le 9 l'après-midi
9 le matin	

d) pour vos intérêts familiaux, immobiliers et fonciers:

5
6
7
9

AUTOMOBILISTES:

Une semaine qui pourra voir une recrudescence considérable d'accidents, surtout au cours des week-end des 3-4, puis des 8-9-10 les routes seront alors particulièrement dangereuses et meurtrières. Recrudescence aussi d'accidents d'avions, surtout les 3, 4 et 9: soyez particulièrement prudent dans vos déplacements, même habituels si vous êtes né entre le 5 et le 10 mars, entre le 20 et le 25 avril, ou entre le 20 et le 31 juillet.

Les accidents les plus spectaculaires seraient dus à des ruptures mécaniques et de direction, de même qu'à des incendies causés par des courts-circuits. Faites contrôler fréquemment votre voiture en ce moment de l'année.

Les précautions que vous devrez prendre pour votre santé:

Recrudescence de troubles accidentels cette semaine: les localisations les plus exposées: la base du crâne, la nuque, le dos, les chevilles, la colonne vertébrale. Plus que d'habitude on observe une tendance aux brûlures légères et à des troubles inflammatoires de toute nature affectant principalement les voies respiratoires, les reins, les organes digestifs. Chez les femmes, tendance à un regain de troubles circulatoires. Les cardiaques doivent se ménager particulièrement cette semaine, surtout vers le 4 et vers le 9. Je répète qu'il ne s'agit là que de dispositions, parfaitement évitables en agissant en connaissance de cause.

Les chances qu'elle vous réserve:

La journée la plus agréable de cette semaine un peu maussade serait le 6 février, date à retenir pour fixer des entretiens privés ou d'affaires auxquels vous attribuez une grande importance: vous êtes capable alors de sceller des amitiés et des affections sincères et durables, de vous assurer des appuis précieux.

Date à retenir pour fixer une réception à l'ambiance agréable.

Les risques que vous encourez:

Du 4 au 9 février, vous devrez vous méfier de vos impulsions, de vos mouvements d'humeur, d'impatience dans le travail et dans les relations d'affaires: vous avez tendance à manquer de compréhension dans vos contacts avec le proche entourage, ce qui peut provoquer des tensions et des conflits.

Le 9 encore, méfiez-vous de vos impulsions affectives: ce n'est ni le moment de sceller, ni le moment de rompre des affections, dans l'un des cas comme dans l'autre, vous le regretteriez à brève échéance.



En tournant un film qui illustre le problème de l'accouchement sans douleur, Jean Gabin et Nicole Courcel ont été émus aux larmes

par JANY CASANOVA

CETTE scène que nulle caméra n'enregistra aurait pourtant bouleversé les spectateurs dans les salles obscures: Jean Gabin — le dur de l'écran français — pleurait en regardant une mère qui enfantait sans douleur à la Maternité des Bleuets.

— Et dire que ma pauvre femme a tant souffert pour mettre au monde nos trois enfants! soupirait-il. Que n'avons-nous connu plus tôt cette méthode!

Cela se passait à l'occasion des prises de vues du film « Sans douleur » que réalise Jean-Paul Le Chanois, le metteur-en-scène voué aux sujets sociaux et agné à cette cause. Avant de commencer à tourner il demanda à ses deux principaux interprètes Jean Gabin (le médecin) et Nicole Courcel (la future maman) d'assister à un accouchement, selon la méthode qu'une sage-femme vient précisément de rappeler devant Gabin attentif.

— Dans la mise au monde d'un enfant, les souffrances proviennent de plusieurs causes, dont beaucoup sont morales, comme l'appréhension, généralisée de contractions et de mauvais réflexes. Nous supprimons la douleur par des exercices physiques appropriés. Cela commence vers le quatrième mois, une leçon d'anatomie est donnée à la future maman à qui l'on montre une naissance: ainsi avertie, n'allant point vers l'inconnu, elle se sent dès lors détendue et calme.

Les dernières six semaines

Mais le véritable travail pour l'accouchement sans douleur débute lorsque la grossesse atteint 7 mois et demi, avec une série de huit cours dispensés à la cadence de un par semaine, suivis d'exercices physiques appropriés que la patiente pratique chez elle, chaque jour, durant quinze minutes.

- 1) Aspirer et souffler à distance sur une bougie de manière à courber la flamme sans l'éteindre, ceci en vue de fortifier les muscles abdominaux;
- 2) Pratiquer la respiration accélérée et superficielle;
- 3) Exercice de relâchement appelé éducation neuromusculaire;
- 4) Apprendre à « pousser » et « bloquer » en prévision du moment de l'enfantement.

En France, trente mille femmes ont été délivrées de la sorte depuis quatre ans.

Metteur-en-scène et fils de médecin...

Fils de médecin, Jean-Paul Le Chanois me donne la raison d'être de son film:

— Je tourne « Sans douleur » pour apprendre aux femmes, à celles qui ne le savent pas encore, qu'elles peuvent mettre au monde un enfant dans la joie. Ce faisant j'estime accomplir une bonne action. La grande innovation dans ce procédé est que la future mère, passant de l'état passif à l'état actif, participe au « travail » au lieu de le subir. Aussi ai-je fait de mon scénario un plaidoyer qui rendra un immense service à celles que je convaincré!

— D'ores et déjà je suis conquise, déclare Nicole Courcel, l'héroïne de « Sans douleur » à qui une ceinture pneumatique gonflée donne l'apparence voulue. Et si un jour comme je l'espère, j'ai des enfants, ils viendront au monde sans que je souffre. Quand on voit dans une maternité, sur les rebords des meubles, les traces qu'y ont imprimées les mains tordues de malheureuses créatures en proie à une douleur atroce, on considère l'accouchement sans douleur comme une bénédiction.

« L'intrigue du film est extrêmement simple mais quel « suspense »! Dans une petite ville de province arrive pour raison de santé, un médecin parisien (Jean Gabin). Il assiste à une naissance si pénible qu'il se met en tête d'essayer la méthode nouvelle. Naturellement, il a tout le monde contre lui, confrères y compris, et la politique s'en mêle! Son unique adepte, la fille-mère Francine, accepte de mettre au monde son enfant devant les membres du corps médical pour lui donner raison! « Pour me placer complètement dans la peau du personnage j'ai appris à faire les mouvements comme si j'étais vraiment dans « une situation intéressante ».

« L'accouchement complet sera d'ailleurs filmé, sur une autre, bien sûr, mais on verra mon refus... et mes jambes. J'ai toujours refusé de les découvrir pour jouer les « pin-up » mais là j'y vais carrément. »

Les confidences d'une accouchée

« Pour mieux tenir mon rôle, je prendrai la garde auprès de la future accouchée dès les premiers signes annonciateurs, une nuit entière s'il le faut! Ainsi je suivrai intégralement les phases enregistrées par la caméra. Bien sûr, à cause de cela, le film sera interdit aux moins de 16 ans. Qu'importe! En compensation il rendra service à tellement de femmes! Dans « Sans douleur » on entendra aussi le fameux disque de Crémieux sur lequel est enregistré tout un accouchement. C'est troublant au possible!

« D'une voix calme, la maman donne ses impressions au docteur qui lui dis-

pense ses conseils. Parfois même ils parlent d'autre chose. Enfin on entend, dans des rires heureux, le premier vagissement du nouveau-né. »

J'ai voulu de mon côté recueillir les confidences d'une accouchée sans douleur. La jeune Mme Ciora, qui tient rue de Flandre un magasin de robes à l'enseigne de « Rayline », se fait un plaisir de me raconter:

— J'ai suivi tous les cours et exécuté docilement dès le septième mois la gymnastique conseillée. Comme c'était mon premier enfant, je représentai un bon sujet, aucun triste souvenir ne me donnant d'appréhension. En souriant, j'ai pu voir naître mon enfant, la tête, les épaules, le petit corps sortir de moi. C'est vraiment quelque chose d'extraordinaire. Quand les contractions ve-

naient, j'amorçais le mouvement adéquat: respirer, me relaxer, ou me laisser masser par l'infirmière. Pas une seconde je n'ai souffert pendant les trois-quarts d'heure que durèrent l'enfantement. Nous étions après la Pentecôte et je racontai mon menu de la veille au docteur: un gigot saignant avec des haricots et une salade niçoise! En treize poussées, mon petit garçon de 7 livres vint au monde. Aussitôt après, je ressentis une faim de loup et je réclamai de la nourriture.

« Cela se passa voici deux ans et demi, mais je vais me remettre bientôt à la gymnastique car j'attends un nouveau bébé pour fin janvier. Il y a sans doute une chose que vous ne croirez sans doute pas: la présence du mari joue un grand et bienfaisant rôle. »

CBFT: la première télévision de langue française au monde

« CBFT est aujourd'hui, au moins, par les chiffres, la première télévision d'expression française dans le monde », déclare un article du journal Le Monde qui étudie en détail le fonctionnement et le rayonnement des émissions télévisées en français de la Société Radio-Canada. Après avoir souligné que 600,000 récepteurs sont en service dans des foyers de langue française, avec 60 heures de programme par semaine, le journal du soir estime que « la direction de programmes de CBFT s'efforce, avec un certain succès et malgré les impératifs de la publicité, de résister à l'inévitable « pression du ton américain » dans la composition de ses émissions. Il mentionne la Famille Plouffe, de Roger Lemelin comme étant l'émission la plus populaire. »

« Depuis son lancement », dit Le Monde, « et jusqu'à aujourd'hui, la télévision canadienne de langue française n'a pratiquement pas cessé de vivre sur elle-même. Son seul échange avec sa voisine anglaise se limite à l'envoi de la Famille Plouffe, mais elle ne reçoit rien d'elle. Elle évite également, pour garder son caractère propre, de tirer emprunt aux chaînes ou aux producteurs américains. Elle ne le fait que pour certains grands films du commerce doublés en français. En revanche, estime Le Monde, elle désire vivement instaurer et multiplier avec la France un va-et-vient régulier de programmes. »

Le Monde exprime le regret que le rythme de ces échanges ait été assez faible jusqu'à présent et donne en exemple « la première opération de grande envergure entreprise dans ce domaine », qui résulte d'accords récents passés entre CBFT et la S.I.P.T. (Société internationale de Programmes pour Télévision).

« Pour la première fois », dit Le Monde, « un producteur privé français présentant toutes garanties s'apprête à signer des contrats à long terme avec la télévision canadienne de langue française. Souhaitons que son exemple soit suivi. »

« Nombreux sont les Canadiens qui affirment que, dans une large mesure, l'avenir du Canada français dépendra beaucoup de la qualité et du rayonnement de CBFT. Lorsqu'on connaît le pouvoir grandissant de la TV sur les masses d'outre-Atlantique, cette opinion ne semble nullement exagérée. Il serait dommage que la France ne saisisse pas la chance qui lui est offerte de soutenir l'effort déjà si remarquable et si fructueux des dirigeants et des animateurs de la télévision canadienne-française. »

L'extraordinaire aventure d'un bagnard gentilhomme : PIERRE COIGNARD

par ALEXANDRE DRIEU

S'ÉVADER du bagne, se faire passer pour un authentique comte, devenir lieutenant-colonel, commandant la légion de la Seine tout en dirigeant une bande de cambrioleurs, puis retourner au bagne pour y finir ses jours, telle fut, au début du siècle dernier, la vie de Pierre Coignard, bandit d'une rare intelligence.

Et ceci est une très véridique histoire.

Le 18 octobre 1800 comparait devant le Tribunal Criminel de la Seine siégeant à Paris, un homme accusé d'avoir pénétré la nuit par ef-



fraction ou à l'aide de fausses clefs, dans divers appartements et d'y avoir fait main basse sur des bijoux, de l'argent et des vêtements. C'était Pierre Coignard.

Reconnu coupable malgré ses dénégations — on avait trouvé chez lui un outillage complet de cambrioleur et des bijoux identifiés par leurs légittimes propriétaires — il fut condamné à 14 ans de travaux forcés.

Envoyé au bagne de Toulon, il s'en évada cinq ans plus tard et échappa à toutes les recherches.

Rencontre providentielle avec une jeune Française à Barcelone

L'évasion avait été longuement et minutieusement préparée car on ne s'évade pas facilement d'un bagne comme celui de Toulon.

Pour fuir, il est sage d'avoir de l'argent. Coignard s'en était procuré, on ne sait exactement comment, et avait acheté la complicité d'un matelot espagnol dont le petit navire assurait un service régulier entre la Catalogne et la Provence.

Le jour fixé pour le départ, Coignard se glisse à bord et s'y dissimule. Quand on s'aperçut qu'un prisonnier manquant et que le canon donna l'alerte, le bateau avait déjà pris le large et son passager clandestin voguait vers la liberté.

C'est dans un petit port voisin de Barcelone que notre homme débarqua sans encombre. Sitôt à terre, il s'acheta des vêtements décents pour remplacer le très usagé costume de matelot dont l'avait gratifié son complice de fuite. Il savait que si l'habit ne fait pas le moine, il en donne néanmoins l'aspect. Habillé de neuf et confiant en son étoile, Coignard partit au hasard des voies et des chemins.

La chance devait le favoriser.

Barcelone le tenta. C'est un grand port, et dans un grand port il y a possibilité de se tirer d'affaire. Peu de jours après son arrivée dans la ville

il fit la connaissance d'une jeune fille française, Marie-Rosa Marsen, qui avait été au service du comte Pontis de Sainte-Hélène. Le comte, d'une excellente famille, était un émigré passé au service de l'Espagne. Après s'être brillamment conduit en Amérique du Sud, il était tombé malade, il avait regagné l'Espagne où il ne tarda pas à mourir. Marie l'avait fort bien soigné et l'avait assisté dans ses derniers moments. Reconnaisant, l'émigré lui avait laissé le peu qu'il possédait et c'est la liquidation de ces quelques biens qu'il avait permis à Maria de subsister tant bien que mal en restant sage.

Un coffret en bois précieux, lamé d'argent

Coignard, bel homme, beau parleur — et puis, n'était-il pas Français lui aussi — eut vite fait de prendre un ascendant complet sur la jeune fille et réussit à en faire sa maîtresse. Maria, dont c'était le premier amour, devint la créature la plus soumise, entourant son Pierre des plus tendres attentions; lui, de son côté, fut conquis par le charme de la jeune femme. Elle avait, au service du comte, pris d'excellentes manières qui en imposaient à l'ancien bagnard. Il fut tout surpris de s'apercevoir qu'il se mettait à l'aimer sincèrement. Il chercha à ne pas se montrer inférieur à Marie à qui il n'avoua jamais sa qualité d'évadé — et, doué d'une vive intelligence, d'un esprit d'assimilation très grand, il s'affine rapidement au contact de son amie.

Seulement, on ne peut pas, quoi qu'en disent les poètes, vivre d'amour et d'eau fraîche, même au pays de Don Quichotte. Coignard, qui n'avait pas osé reprendre son ancien métier de cambrioleur, travaillait bien de brie et de brac mais gagnait peu dans cette Catalogne où la main-d'œuvre était si mal rémunérée. S'il se tirait assez bien d'affaire avec la langue espagnole, sa qualité de Français ne lui facilitait pas l'obtention d'un travail. Bientôt, la situation devint critique. Des biens laissés par le comte, rien ne restait, rien si ce n'était un coffret en bois précieux lamé d'argent.

Une trouvaille précieuse : des titres de noblesse

Or, Maria ne voulait s'en défaire à aucun prix. En le lui léguant, son maître lui avait dit lui faire don de la chose à laquelle il tenait le plus. Qu'était cette chose? Maria l'ignorait. Elle avait égaré la clef et ne se sentait pas le courage de briser le couvercle; or la position était tragique. Les deux amants étaient à la veille de manquer de vivres.

Ce fut Coignard qui décida.

« Nous sommes ridicules de mourir de faim quand ce coffret contient peut-être de quoi nous sauver. Il renferme une fortune, qui sait? bien qu'il soit fort léger et pour de vains scrupules nous n'avons plus de quoi manger. Ton ancien maître trouverait ton hésitation stupide.

— J'ai peur que briser ce coffret nous porte malheur.

— Eh, qui te parle de le briser? Je veux simplement l'ouvrir.

— Tu sais que je n'en ai pas la clef... »

Coignard sourit. Il prit un fil de

fer, en tordit légèrement l'extrémité et entreprit d'ausculter la serrure. Celle-ci n'avait pas un mécanisme très compliqué et céda bientôt aux sollicitations de l'homme.

De l'or ou des bijoux, point ne contenait le coffret, seulement des parchemins, soigneusement rangés, mais quels parchemins! Des titres établissant la noblesse du comte et de brillants états de service, le tout dûment authentifié! Quelle aubaine pour un homme de ressources comme Coignard! Et qui était justement à la recherche d'une identité!

Le départ vers l'aventure

Quant au coffret, un antiquaire levantin qui l'avait vu par hasard s'était montré vivement intéressé par le fini et l'originalité de la pièce.

Coignard, résolu à en obtenir le maximum et bien décidé à abuser du Levantin, plaça dans le double fond — hélas vide — quelques menus objets divers, assez pesants pour que leur présence fût sensible au poids, sans être trop lourds, juste ce qu'il fallait pour attirer nécessairement l'attention. Il les enveloppe soigneusement afin d'éviter qu'ils ne fissent du bruit si on secouait le coffret, referma soigneusement le tout et, accompagné de Maria, se rendit chez l'antiquaire.

« Nous acceptons, lui dit-il, de nous défaire de ce coffret. C'est une très belle oeuvre d'art dont nous voudrions un prix raisonnable. Toutefois, ce n'est que le coffret que nous vendons. Il est fermé et nous n'avons pu l'ouvrir. Il faut que nous convenions que vous l'ouvrirez, quitte à briser la serrure, ce que nous n'avons pas voulu faire de crainte d'endommager le couvercle et que vous nous donnerez ce qu'il contient ».

Le marchand accepte, non sans se faire tirer l'oreille, mais refuse d'indiquer un prix, prétextant qu'il voulait voir si l'intérieur était en bon état. Il trouva rapidement une clef s'adaptant à la serrure, ouvrit le coffret et fit constater son vide absolu. Seulement, en homme de métier avisé, il constata également que le coffret, apparemment vide, était plus lourd qu'on eût pu le supposer et il lui parut plus haut à l'intérieur qu'à l'extérieur. Pas de doute, il avait un double fond dont les naïfs vendeurs ne soupçonnaient pas l'existence. Il offrit donc un excellent prix.

Quelques instants plus tard, Coignard et sa maîtresse, nantis d'un viatique jugé confortable, quittaient Barcelone emportant, bagage peu important, leurs pauvres hardes et, trésor inestimable, les parchemins de la cassette.

Faux comte mais authentique favori de Louis XVIII

Maintenant Pierre Coignard et Maria Rosa Marsen n'existaient plus: c'était le comte Pontis de Sainte-Hélène et la comtesse qui voyageaient en Espagne. L'inconvénient de ce changement de situation était que, devenus personnages importants, ils se devaient d'avoir une situation en rapport avec leurs titres. Coignard — pardon, le comte Pontis — s'en occupa sérieusement.

Quarante-huit heures après avoir quitté Barcelone, il réussissait à se faire présenter au général espagnol

Francisco Espoz y Mina, lui dépeignant la triste situation dans laquelle l'avait plongé la maladie contractée à La Plata et lui faisant étalage, tant de ses états de services que de ses titres. Don Francisco, heureux de pouvoir utiliser un homme de la valeur du comte, l'engagea sans tarder dans un de ses régiments. Avec rang d'officier!...

Coignard était habile et courageux. Et puis, noblesse oblige! Tout à fait dans le rôle de son nouveau personnage, guidé et encouragé par Maria qui n'était pas fâchée, le premier mouvement de réprobation passé, d'être devenue comtesse, il se distingue dans diverses affaires. Bientôt, il en était récompensé, montait de grade et se voyait décoré du ruban vert et de la plaque de l'ordre d'Alcantara.

Au service du maréchal Soult

Cette ascension n'était pas sans inquiéter la comtesse. Si elle était fière de l'avancement de son compagnon et en tirait une certaine vanité, elle craignait qu'un ancien camarade de Pontis — du vrai Pontis — ne vint un jour à rencontrer celui qui avait usurpé son nom. Toujours optimiste quant à sa chance et persuadé qu'il se tirerait de ce mauvais pas si cette fâcheuse rencontre se produisait, Coignard souriait des craintes de sa femme. En réalité, il avait d'autres préoccupations.

On était vers la fin de l'année 1807. Les relations de la France et de l'Espagne se gâtaient. La comtesse devant qui on parlait sans méfiance, avait entendu certains propos qui ne présageaient rien de bon. Elle les rapporta à son mari. Le général Mina était un ardent patriote; qu'un incident quelconque vint mettre le feu aux poudres, que deviendrait la situation de Coignard?

Les deux époux en parlèrent longuement et il fut convenu qu'ils se prépareraient à quitter l'Espagne à la première alerte.

Le ciel s'obscurcissait. Au début de l'année 1808, le comte Pontis de Sainte-Hélène donna sa démission d'officier de l'armée espagnole. Elle fut acceptée plus facilement qu'il ne l'eût cru. Avec la comtesse, il quitta l'Andalousie où il était en garnison et vint se fixer en Navarre. Près de la frontière, il pourrait aviser sur les mesures à prendre en cas de nécessité.

Arrivés là, ils se gardèrent bien d'attirer l'attention sur eux, vivant modestement, la comtesse multipliant des prodiges pour faire durer le plus longtemps possible ce que les époux avaient réussi à épargner. Mais que faire quand ils auront épuisé leurs économies?

Rentrer en France, il ne fallait pas y songer. C'était trop tôt, tant comme émigré que comme évadé de Toulon, et, reconnu, notre homme eût aussitôt été appréhendé.

Une fois de plus, secondée par l'audace, la chance sourit à Coignard.

Napoléon s'était de plus en plus intéressé aux affaires d'Espagne et cela devait se terminer comme il ne fallait pas être grand clerc pour le prévoir: par une intervention armée. En cette année 1808, les troupes françaises étaient entrées dans la Péninsule. Comte et officier avec de brillants états de services, Coignard avait sa place tout indiquée dans ses rangs. Il fit des pieds et des mains pour obtenir une audience du maréchal Soult, fit

valoir ses titres, ses connaissances de l'Espagne, de sa langue et de son armée. Subjugué par les papiers qui lui furent présentés — les faux et les authentiques — le duc de Dalmatie accepta aussitôt les offres de service de l'ancien galérien, et le prit dans son armée avec le grade de chef de bataillon.

Le futur major-général n'eut d'ailleurs pas à regretter son choix. Le comte Pontis se montra un officier intelligent et brave, à la hauteur de son grade dans les combats où le général Espoz y Mina se révèle un chef de guérillas habile, fanatiquement appuyé par le clergé et les paysans espagnols.

Fidélité au monarque en exil

La guerre d'Espagne avait pris fin, pas à la satisfaction de Napoléon, mais elle était terminée. Coignard l'avait faite jusqu'au bout. L'empereur était à l'île d'Elbe et Louis XVIII avait pris place sur le trône de ses ancêtres. En France, c'était grand désarroi.

Il gagna donc Paris en compagnie de Maria et demanda une audience spéciale au souverain. Assez rapidement, il l'obtint et exposa au nouveau roi de France tous les malheurs qu'il avait eus, les pertes terribles qu'il avait subies et offrit sa personne au monarque pour qui il était prêt à verser son sang tout comme ses ancêtres. Il termina son pathétique exposé par une demande de secours en espèces, secours dont il avait un urgent besoin.

Louis XVII savait difficilement refuser. Il avait beaucoup souffert en exil et témoignait au comte la joie qu'il éprouvait de voir le dernier descendant d'une illustre famille. Coignard obtint les subsides demandés et le roi l'assura de sa constante protection.

Quand pendant les 100 jours le monarque se réfugia à Gand, il y fut rejoint par quelques fidèles parmi lesquels le comte Pontis ne manqua pas d'être. Là encore, il assura le roi de son inébranlable fidélité, lui jurant qu'il était prêt à se faire tuer pour défendre le trône et l'autel.

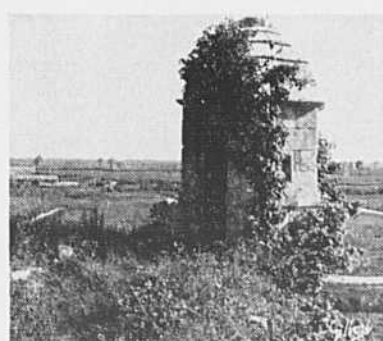
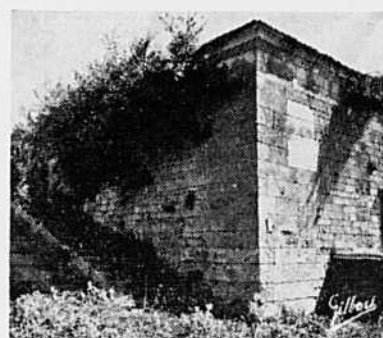
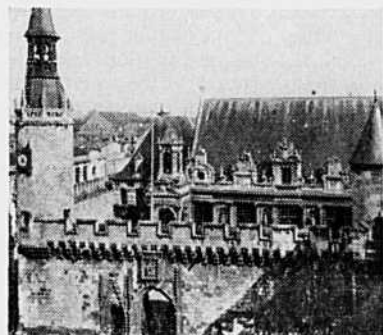
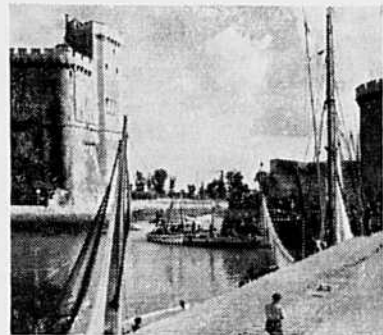
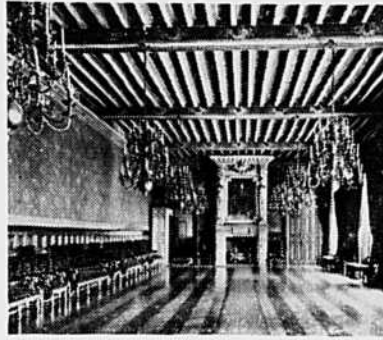
Comblé de décorations et de (vrais) honneurs

Généralement, quand on est dans le malheur, on rencontre peu d'amis — être victime, comblait Coignard d'attention ou de soutien qui vous entouraient. Louis XVIII fut tout particulièrement touché des sentiments que lui exprimait le pseudo comte. Les malheurs que celui-ci lui avait dit avoir éprouvés le rendaient plus spécialement sympathique au roi qui, afin d'atténuer ses ennuis et de réparer la spoliation des biens dont il avait été victime, comblait Coignard d'attentions, de promesses et, choses plus substantielles, de gratifications.

Les courtisans et les solliciteurs — c'était souvent la même chose — entourèrent à nouveau le roi et lui renouvelèrent leurs serments de fidélité. Parmi les plus assidus et les plus empressés, Coignard se mit naturellement en bonne place. Il avait réussi à devenir un des favoris du monarque et bénéficiait, ainsi que la comtesse, des faveurs et des largesses royales. A Gand, des promesses avaient été faites : les Tuileries les tinrent. C'est ainsi qu'à la demande du souverain, le comte Pontis de Sainte-Hélène fut fait chevalier, puis peu après promu officier de la Légion d'honneur, nommé lieutenant-colonel commandant la 72e Légion, celle de Paris ! Lorsque l'ordre de Saint-Louis fut rétabli, il fit partie de la première promotion.

Quand un ex-bagnard rencontre un autre ex-bagnard

Il était à l'apogée de sa carrière et, avec la comtesse, était de toutes les [Lire la suite page 29]



MON TOUR DE FRANCE

La Rochelle et Brouage : patrie de Champlain

par LUCETTE ROBERT

CURIEUSE, intéressante, pittoresque, tels sont les mots qui vous viennent à l'esprit en pensant à La Rochelle d'où partirent tant de colons pour la Nouvelle-France. Son archiviste actuel, M. Marcel Delafosse, n'a-t-il pas écrit : « On exagère souvent la part des Normands dans le peuplement du Canada ; en fait, celle du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge monte aussi haut. Que de Canadiens ont eu comme dernière vue de la France les tours de La Rochelle et l'île de Ré ! »

Je l'ai vue toute pavoisée des anciennes armes de ses échevins et des écussons des corporations du 17e siècle pour marquer les fêtes franco-canadiennes du centenaire du voyage de « La Capricieuse » : premier bateau français à venir au Canada (en 1855) depuis la conquête anglaise. Le guide de notre délégation était M. François de Vaux de Foletier, Archiviste en Chef de la Seine et de la Ville de Paris et ancien Archiviste (et historien) de la Charente Maritime. Avec un tel cicerone, nous avions l'impression d'arracher leurs secrets aux vieilles pierres, de déjouer les fantômes dissimulés sous les porches ou arcades terminés, au coin des rues. Sur la tour de Saint-Nicholas était hissée la copie du drapeau de La Rochelle au moment du départ de Champlain et une admirable exposition (que nous aurons peut-être à Montréal) des Archives de France (sur la Nouvelle-France) était inaugurée par le Ministre de l'Éducation nationale, le duc de Lévis-Mirepoix et M. Charles Braibant.

Il y a deux La Rochelle : la nouvelle et l'ancienne. Dans la première, des édifices modernes, la promenade du Mail en bordure de la mer, le Jardin des Plantes, un parc immense bordé de jardins et le monument aux Morts représenté par un poilu de 1914-18, massif et invincible, véritable symbole de Verdun. Et le port de La Pallice, sur un môle reconstruit depuis la dernière guerre, face à l'île de Ré. Dans la vieille ville, nous avons visité la Tour de la Lanterne surmontée d'une flèche gothique et dont les salles superposées servirent longtemps de prison ; les tours de St-Nicholas et de la Chaîne (ainsi appelée pour la chaîne que l'on tendait le soir et qui fermait le port) dans laquelle est l'élégant Club Nautique ; la Chambre de Commerce et l'Hôtel de Ville où le maire, M. René de St-Affrique, offrit une très belle réception. Le vin de la région était servi par des jeunes filles en costumes du pays et notre hôte nous parla de deux maires glorieux : Jean Guion qui résista longtemps à Richelieu et Léonce Vieljeux, aux Allemands en 1946.

La Rochelle, ville de marchands enrichis par le commerce avec les Antilles et la Nouvelle-France, porte les signes extérieurs de son opulence : façades couvertes de cariatides, de figures allégoriques, de lions et de masques. La Cathédrale, édifiée au 18e siècle sur l'emplacement d'une autre église brûlée pendant les guerres de religion, est de pur style classique et l'église Saint-Sauveur est ornée d'ex-voto, comme celui de Louis Gargoulleau dont L'Aigle voyageait en 1565 vers Terre-Neuve. Sous le titre « Quelques arpents de neige », on racontait dans un journal rochelais l'objet des fêtes franco-canadiennes et le voyage si émouvant

de « La Capricieuse » le long des rives du Saint-Laurent. Un timbre était émis le même jour pour célébrer ce centenaire et un feu d'artifice embrasa, le soir tombé, les vieilles tours aux créneaux déserts.

Je n'évoquerai jamais Brouage, patrie de Champlain, sans que mon cœur se serre d'émotion. Toute la population était accourue au-devant de notre petit groupe, pêle-mêle, nous entourant d'un cercle de mains tendues, de sourires ouverts. Deux petites filles portaient les clés de la ville sur des coussins de satin blanc et le vin d'honneur fut offert dans la salle de l'école. Le contraste de ce petit village avec son aspect de forteresse du passé est saisissant et cruel... et vous ne songez même pas à sourire devant un humble café (cinq tables, deux parasols) qui porte l'enseigne : « A Marie de Mancini ». Car Brouage compte aussi, parmi ses ombres, la jeune amante de Louis XIV que Mazarin exila dans ce port lors du mariage du roi. L'ingénieur d'Argencourt fit ses remparts, encore intacts, sur lesquels la mer a laissé sa trace et l'enceinte de la Halle aux vivres porte la signature de quelques prisonniers et nombreux prêtres qui y furent enfermés pendant la révolution. Ce port, qui fut l'un des deux plus grands de France et l'enjeu entre Catholiques et Protestants, pendant les guerres de religion, reçut son coup de grâce de Condé en 1585. Pour le rendre inutilisable, il fit couler une vingtaine de bateaux à l'entrée du chenal sur lesquels s'accumulèrent les vases et les sables, réduisant le bras de mer à un ruisseau.

Dans cette ville de quatre mille habitants, l'église reste témoin — par son style et ses dimensions — de ce qu'était Brouage-Forteresse il y a deux siècles. Devant l'église, le monument de Samuel de Champlain devant lequel l'ambassadeur canadien en France, M. Jean Désy, prononça un discours émouvant : « Cette ville est indissolublement liée à notre pays, car Champlain y est né un jour de fête, au son des cloches. Champlain était un Français comme nous les aimons, nous, Canadiens : gai, courageux, bon compagnon... Un homme comme Champlain ne meurt jamais tout entier : son souvenir vit dans nos coeurs et dans le vôtre. » Puis, le curé (M. L'abbé Bourgeon) nous invita à entrer dans cette église où fut baptisé le fondateur de Québec, et dont les dalles sont gravées de noms d'ancêtres. M. l'archiprêtre Salaun adressa, de la nef, des paroles de bienvenue « aux amis canadiens qui demeurent nos frères par le cœur, par la langue, par le sang et par l'amour de la mère-patrie » et il ajouta : « Vous êtes ici debout sur les tombes de ceux qui sont partis là-bas avec Champlain. Ces noms des pays de Marennes, de Brouage, de Saintonges, vous les retrouverez gravés dans les pierres de nos remparts — non pas pierres mortes, mais vivantes ».

Et nous revînmes à La Rochelle par le chemin des écoliers afin de déguster à Marennes leurs fameuses huîtres et visiter le musée d'Ostréiculture, cependant qu'une haie d'hommes et d'enfants agitant de petits drapeaux criaient : « Vive le Canada ». A ce souhait, notre âme française répondait en écho : « Vive la France, si chaleureuse et si belle ! »



Les histoires d'OVILA LÉGARÉ

à l'autre: «Fais attention de ne pas laisser sortir la chatte.» Ernestine, un beau jour, rencontre un bon vieux garçon à son goût et elle se marie. Après la réception nuptiale, elle partait pour son voyage de noces et recommanda à sa soeur, comme d'habitude, de ne pas laisser sortir la chatte. Mais le lendemain matin, Emilie reçoit un télégramme de sa soeur: «Emilie, stop, laisse sortir la chatte!»

Déformation professionnelle

Un peintre de nus avait un atelier loin de chez-lui. Un matin, son modèle arrive et veut se déshabiller pour commencer la séance, mais le peintre lui dit: «Non, mademoiselle, savez-vous, je n'ai pas le goût de travailler ce matin, j'ai quelques petites esquisses à faire; mais, je vais vous payer votre journée quand même.» La jeune fille s'attarda à causer de choses et d'autres, et tout à coup le peintre manifeste le désir de prendre une tasse de café. La demoiselle s'offre à le faire, et met la table et, tous les deux prennent une tasse de café gentiment, en causant peinture. Tout à coup, la porte de l'extérieur s'ouvre. Alors le peintre effrayé dit vivement: «C'est ma femme! Vite, déshabillez-vous!»

Contentement

Emilie et Ernestine étaient deux vieilles filles qui possédaient une belle chatte d'Espagne. Cette chatte n'était jamais sortie de la maison. Les deux demoiselles y veillaient jalousement. Quand l'une d'elles sortait, elle disait

Un client gêné

Ti-Clin entre dans un magasin de lingerie pour dames, et demande à la vendeuse: «Je voudrais avoir une brassière pour ma femme.» Il était très gêné de demander ça à la jeune fille. Celle-ci lui demande: «Quelle pointure, s'il-vous-plait?» — «Euh... je pense que c'est 26.» — «Vingt-six, mais quelle grosseur de buste?» — «Ah ben là, vous m'avez, par exemple, je le sais pas.» — «Puisque c'est votre femme, vous devez le savoir... Est-ce que c'est comme des pamplemousses?» — «Non.» — «Comme des cranges?» — «Non, pas comme des oranges.» — «Comme des citrons, alors?» — «Non, pas comme des citrons.» — «Dans ce cas-là, c'est... comme des oeufs?» La figure de Ti-Clin s'éclaire et il répond: «Oui, comme des oeufs... au miroir.»

Règlement militaire

Barnabé s'était engagé dans l'armée, et comme il savait faire un peu de cuisine, on le mit aux fourneaux. Notre

ami trouvait la vie pas mal différente de celle qu'il avait menée jusqu'à présent; on lui donnait deux paires de chaussures, pas plus; deux chemises, un seul uniforme. Il avait essayé d'avoir une couple de chemises d'extra, mais on lui avait répondu: «Vous êtes supposé en avoir deux, pas plus.» Un jour, c'était en été, le commandant faisait l'inspection du camp, et rendu dans la cuisine, il regarda tout le tour de la pièce, et d'un ton sévère, il dit à Barnabé: «Il y a trop de mouches ici.» Tout de suite le nouveau soldat fait le salut militaire et demande: «Combien que je suis supposé d'en avoir?»

Premiers soins

Un groupe de jeunes dames fréquentaient une école où on leur enseignait l'art culinaire et en plus, comment donner les premiers soins en cas d'accident dans la maison. Un jour, une jeune dame demande à l'institutrice: «Si j'arrivais à la maison et si je trouvais mon mari dans le fourneau et toutes les clefs du gaz ouvertes, qu'est-ce que je devrais faire?» — L'autre lui répond du tac au tac: «L'arroser toutes les 15 minutes.»

Histoire de viande

Jos aimait à prendre un petit coup. Aussi, sa femme tenait la bourse bien serrée. Un jour qu'il ne travaillait pas, elle lui donne \$3 et lui dit: «Va à la boucherie me chercher un petit rôti de lard, mais amuse-toi pas, j'en ai besoin pour le dîner.» Mon Jos part,

mais en passant devant la taverne, il s'accroche les pieds, et se met à boire les \$3. Midi sonne, Jos n'est pas revenu. Six heures... et Jos n'est pas revenu. Minuit... et Jos ne s'est pas montré. Sa femme se couche, et quelques minutes après, elle entend du bruit à la porte d'en avant. C'était mon Jos, ben paqueté, qui marchait presque à quatre pattes. Alors sa femme commence à l'engueuler: «Si ça a du bon sens! Je te donne \$3 pour acheter un petit rôti de porc frais, puis, qu'est-ce que t'en as fait?» Jos la regarde avec l'oeil d'une barbotte qui écouterait jouer du piano, et lui dit: «Plains-toi pas, vieille... ton petit rôti de lard... je t'emporte le cochon tout rond!»

Commerce d'animaux

Un jour, une espèce de zarzais trainait un petit chien quelconque avec une laisse. Il accoste un homme et lui demande: «Voulez-vous acheter mon chien, monsieur? C'est un beau chien.» — «Combien demandez-vous pour votre chien?» — «Pas cher, je vous le laisserai pour \$100,000.» L'autre se mit à rire, et dit: «Vous êtes fou! \$100,000 pour un chien? Vous le vendrez jamais!» — «C'est encore drôle. En tous les cas, je baisserai pas d'une cent.» Quelques jours plus tard, les deux hommes se rencontrent de nouveau. «Puis, l'avez-vous vendu votre chien?» — «Ouais, je l'ai vendu.» — «Pas \$100,000?» — «Oui! Ben... je l'ai pas tout à fait vendu, mais j'ai eu mon prix. Je l'ai changé pour deux petits chats de \$50,000 chacun.»

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —

par RANY

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à RANY, Magazine "Le Samedi", 975, rue De Bullion, Montréal, Qué.

Réponse à Fleurette Mauve:

POURQUOI vous martyriser à transformer votre écriture, chère Fleurette? Que vous êtes maussade et cela plus souvent qu'à votre tour.

Oui, on dirait que vous prenez plaisir à compliquer tout autour de vous. Vous recherchez les climats ténébreux; pourtant vous dites vouloir la lumière. Vous agacez tout le monde par vos chinoïseries, pourtant vous affirmez vous mourir d'attraper la simplicité. Vous admirez les gens qui ont de l'ordre, de la suite dans les idées, vous leur demandez leurs recettes, pourtant vous n'écoutez jamais ce qu'ils ont la patience de vous dire.

Vous attirez constamment l'attention tout simplement que vous vous croyez toujours frustrée. Qui aurait pu tant vous bousculer dans votre adolescence pour vivre d'une façon aussi ébouriffée.

Malgré votre camouflage, je découvre en vous beaucoup d'intelligence, beaucoup de sensibilité, beaucoup de finesse d'esprit. Mais toutes ces ressources n'aboutiront jamais à rien de sérieux si vous ne décidez pas enfin d'ouvrir tout grand devant vous votre propre livre. Vous savez que la vie c'est sérieux; mais vous ne savez pas quels sont les moyens dont vous disposez pour la vivre comme il faut.

Essayez donc de croire juste un tout petit peu à l'amour et vous verrez que vous pourrez trouver l'homme qui vous «enlignera» bien et tout ira très bien. Vous acceptez la taquinerie, je suppose?

Réponse à Claudette L.:

Quel souci de délicatesse chez vous! Vous ne pensez qu'à faire plaisir, et tellement, que vous en deve-

nez toute nerveuse; puis vous vous faites de la grosse peine, comme seuls les enfants en ont parfois. Vous comprenez alors vite tous les inconvénients de cet excès.

Vous aimez à découvrir les autres, mais si par hasard les autres réussissent le même tour pour vous, vous en êtes toute surprise, toute songeuse et presque peinée. Pourquoi cette complication, vous qui recherchez la simplicité, la paix et la tendresse? Vous aurait-on appris à dire oui à tout le monde excepté à vous-même? A mon avis, vous êtes devenue raisonnable trop vite.

Vous devez avoir beaucoup de goût pour tout ce qui demande de la patience et en particulier pour les fantaisies manuelles. Vous pourriez probablement transformer des riens en des tous agréables. Pour ce qui est de la lecture, car vous aimez aussi la lecture, vous devez préférer les ouvrages à facture plutôt légère, lesquels, cependant, devront toujours contenir quelque leçon sérieuse. La musique a vos préférences: elle réussit toujours à vous procurer beaucoup de détente.

Votre graphisme est celui d'une personne un tout petit peu trop frêle. A votre place, j'aurais beaucoup moins d'activités pour quelque temps. J'aurais pu continuer encore bien longtemps si vous n'aviez pas retranscrit un texte d'un auteur. Cela nuit énormément à la continuité de la ligne du graphisme.

Réponse à Marcel P.:

Vous me paraissez un Monsieur bien rangé: vous avez des principes que vous suivez scrupuleusement. Vous savez obéir envers et contre tout. Vous caressez encore de secrètes ambitions que vous êtes à peu près

certain de ne jamais réaliser, mais c'est votre raison de vivre. Vous êtes un philosophe, mais pas un philosophe pessimiste.

Vous avez le sens des responsabilités, mais comme vous acceptez quelquefois un peu trop vite le principe d'autorité, cela nuit un peu à l'expression de vos initiatives. Actuellement, vous devez réaliser quelque chose de bien intéressant, mais vous auriez pu être un homme tout à fait différent, et par conséquent plus brillant aux yeux des vôtres, même si actuellement l'on vous admire pour votre réserve, votre clarté d'esprit et votre sens de la justice.

Vous faites rarement le tendre, et pourtant vous avez de fortes tendances de ce côté-là. Tout le monde le sait; et vous? vous vous en défendez constamment. Vous êtes méfiez et avec une certaine faiblesse de caractère. Vous êtes vivement impressionnable: toutes les belles choses ne vous laissent jamais indifférent. Tant mieux, autrement votre vie deviendrait monotone.

Malgré une certaine maturité, vous êtes encore jeune: parfois même vous faites le grand enfant. Il manque de la virilité, même si vous savez faire des colères noires. J'en suis rendue à la conclusion et j'ai peine à croire que vous êtes vraiment un homme. Le texte un peu trop court ne me permet pas de vous saisir tout à fait. Ai-je tout à fait tort?

Réponse à «VIVI»

Chère Vivi, pour être vraiment heureuse, il vous aurait fallu être un homme! Vous caressez secrètement des ambitions masculines, mais elles ne se réaliseront jamais, parce que les circonstances vous ont forcée à rester une vraie femme. [Lire suite page 29]



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

Cap aux Sorciers

Le mardi soir, deux émissions supposément du même genre se succèdent. Alors que « Le Survenant » décrit des personnages rudes, violents dans leurs sentiments et leurs réactions, « Cap aux Sorciers » aborde avec plus de douceur, dans une langue plus imagée et plus poétique encore, des problèmes tout à fait différents. Dans la première, on parle de terres, d'achats, de ventes, de chasse; les mots rivalité, jalousie, orgueil, reviennent souvent sur le tapis. Dans la seconde, on parle d'Amour avec un grand A: Amour de la mer, de la famille, Amour pur et simple. « Le Survenant » plonge souvent dans le réalisme cruel; « Cap aux Sorciers » trempe, non pas dans la fantaisie, mais dans une sorte de poésie douce-loureuse que vient trop peu souvent égayer le sourire d'une Sylvette ou la bonhomie d'un Daniel.

On a tort, je crois, de tenter d'établir une comparaison entre deux oeuvres aussi éloignées l'une de l'autre par le texte, l'atmosphère en général, l'esprit qui s'en dégage, et je ne vois pas pourquoi on a tant insisté pour changer l'heure et le jour de cette émission.

Il est certain que depuis le début de la saison « Cap aux Sorciers » a franchi à pas de géant le chemin du succès pour en arriver à son plein épanouissement. Tant par la qualité de l'interprétation, du « script » et de la réalisation, il se classe, avec « Le Survenant », parmi les meilleurs télé-romans hebdomadaires.

Quelques interprètes

Il serait trop long, évidemment, de disséquer chacun des personnages; les premiers qui me viennent à l'esprit et que je rends sans effort responsables en partie de la montée rapide de cette émission sont ceux de Monique Miller, Gilles Pelletier, Monique Joly, Hélène Loïselle et Françoise Gratton.

Sur deux plans totalement différents, mais pour la même raison, Monique Miller est à « Cap aux Sorciers » ce que Marjolaine Hébert est au « Survenant »: indispensable. Cette comédienne a révélé

tous les secrets de l'âme tourmentée de Fabienne sans jamais une fausse note. Je me souviens tout spécialement de la scène du confessionnal, le soir du 25 décembre. Cette scène où Fabienne s'est mise à nu dans un élan de sincérité et de remords. Monique Miller y a été superbe.

Quand on a demandé à Gilles Pelletier de prendre un rôle écrit tout spécialement pour Fred Barry, il a longuement hésité avant d'accepter. Très lucide, il s'est rendu compte des difficultés à surmonter pour réussir une composition comme celle du grand-père. Cette conscience professionnelle, tout à son honneur, lui a permis de se donner entièrement à un rôle qui lui tient maintenant à coeur. Il a donc double mérite à camper un personnage comme celui-là avec autant de perfection.

Monique Joly s'est révélée dans « Cap aux Sorciers ». Sa nature gaie, primesautière où les complexes ne trouvent pas de place, lui ont permis de créer une « Nichouette » attachante à souhait par ses espiègleries et ses sautes d'humeur. Elle aussi fait maintenant partie intégrante de l'émission, et ses rares absences laissent toujours un vide.

Sylvette, c'est la note de fraîcheur, c'est la jeunesse avec tout ce qu'elle comporte de spontanéité et de gaieté. Elle devient femme, Sylvette, et connaît maintenant la douceur des premières amours et les chagrins des petites déceptions du coeur. Françoise Gratton comprend à fond son personnage. Elle l'aime surtout, et tout son jeu s'en ressent.

Hélène Loïselle, Pierre Dufresne, Aimé Major, Yolande Roy et surtout Paul Blouin, le réalisateur, servent efficacement un texte bien écrit et bien senti de Guy Dufresne.

Paul Blouin

Il est à Radio-Canada depuis plusieurs années, et comme tous ses camarades de travail qui exercent le même métier avec compétence, il a commencé au bas de l'échelle comme régisseur, ce qui est synonyme de bonne école.

La saison dernière, on lui a confié « Beau Temps Mauvais Temps » dont il a fait une des émissions les plus appréciées de la jeunesse. Tous les interprètes parlent encore de Paul Blouin avec enthousiasme.

« Cap aux Sorciers », est considéré par Radio-Canada comme un programme d'importance. Le fait qu'il

soit commandité lui donne dix points de plus. Disons, en quelques mots, qu'il est difficile de contenter tout le monde et son père, et que Paul Blouin a réussi ce tour de force.

Il excelle dans les effets spéciaux. Rappelons-nous cette fameuse tempête dont on a tant parlé. Avec ses techniciens, il accomplit des merveilles.

Son jeu de caméra est souple, les transitions toujours habiles et justifiées. Il dirige bien ses comédiens et travaille en collaboration étroite avec l'auteur.

Avec son assistante, Carmen Arsenault, Paul Blouin ira loin. Tous ses interprètes sont prêts à le jurer.

Quelques invraisemblances

Psychologiquement, les caractères de « Cap aux Sorciers » se tiennent assez bien. Mais tout à coup surgissent de l'ombre des personnages dont on aurait dû entendre parler depuis longtemps. La mère de Marin, par exemple.

De descendance étrangère, elle est établie au pays depuis vingt ans. Son allure d'émigrée fraîchement émoulue de son pays étranger n'est donc pas vraisemblable.

Comment se fait-il que toute cette famille semble vivre seule, sans contacts sérieux avec l'extérieur? Le Grand-Père devrait avoir un ami, au moins un... (ce qui donnerait à l'auteur une occasion d'exercer ses talents de poète en engageant des dialogues sur la vie de marin)...

Un peu plus de sourires pour Fabienne,
Un peu moins de larmes pour Mathilde...
Et le tout sera parfait...

Petites nouvelles et commentaires

Raymond Laplante, absent depuis sept semaines, est revenu à Radio-Canada reprendre ses émissions régulières.

Toute l'équipe de « Carrefour » se rendra peut-être à Toronto prendre la place des membres de « Tabloid ». Ceux-ci viendraient à Montréal faire une série d'entrevues sur les différentes activités de la métropole. Raymond Laplante suggère beaucoup plus: louer le Mexique pour l'hiver et y envoyer tous les reporters de Radio-Canada.

Qu'en dites-vous?

A la semaine prochaine...

F. M.

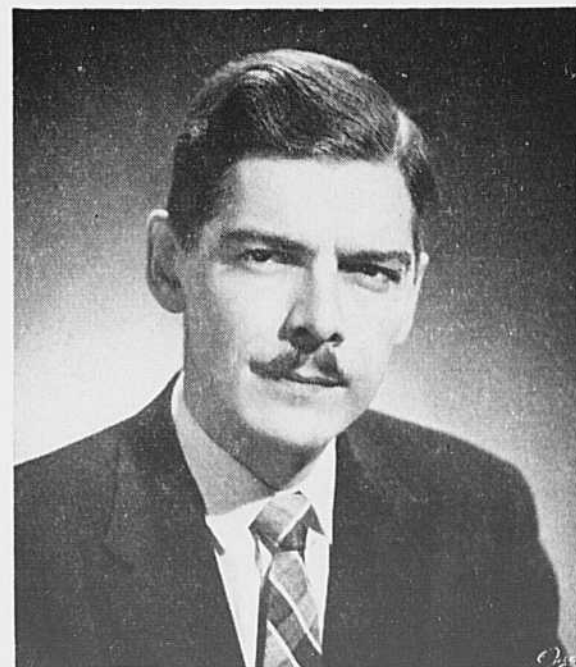
LOUIS BOURDON (photo Gaby)



HELENE BAILLARGEON (photo Jac-Guy)



JACQUES BERTRAND (photo Jac-Guy)



SAMEDI — ACTUALITÉS

Le premier satellite artificiel américain évoluerait dans l'espace en juillet 1957

Le premier satellite artificiel de la Terre sera lancé dans l'espace, peu après le 1er juillet 1957.

Telle est la déclaration que vient de faire à Londres M. Howard Perkins, président de la firme « Brooks and Perkins » qui construit la « Lune artificielle » pour le compte du gouvernement américain.

Ce satellite évoluera autour de la Terre à une altitude d'environ 1800 milles. Ce sera une sphère creuse faite d'un alliage de magnésium, d'une épaisseur de moins d'un millimètre. Cet alliage a été choisi en raison de sa densité, trois fois inférieure à celle de l'aluminium. Les instruments dont le satellite sera porteur fonctionneront grâce à une batterie dont la charge durera 15 jours. Si le satellite reste plus longtemps dans l'espace il continuera à fournir des indications intéressantes, car on pourra le suivre par radar.

Il sera possible ainsi de connaître un élément extrêmement important : la nature de son orbite. Même si le satellite n'évolue dans l'espace que pendant 24 heures, l'objectif principal de l'expé-

rience serait atteint, puisqu'en ce laps de temps, il pourrait accomplir 16 fois le tour de la Terre.

« On peut estimer — a dit M. Perkins — que le satellite gravitera dans l'espace de 10 jours à un mois, la sphère sera d'un poids à peine supérieur à 1,800 grammes, et, nantie de tous les instruments, elle ne pèsera pas 20 livres. On peut dire qu'elle coûtera, un prix stupéfiant ».

La fusée de lancement comportera trois paliers et elle sera propulsée par un combustible liquide. Une dizaine de minutes suffiront à la sphère pour franchir 300 milles de son ascension.

De son côté le professeur Ivan Bardi, vice-président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., a annoncé à la réunion de la commission internationale de l'année géophysique à Barcelone que l'U.R.S.S. lancerait des satellites artificiels au cours de cette année. Il a ajouté ne pas être en mesure de donner de détails actuellement, car le projet est encore à l'étude. Mais il a promis à ses collègues géophysiciens, de faire parvenir, dès que cela lui sera possible, un rapport sur cette question au secrétariat général de l'année géophysique



La nouvelle Packard Clipper sedan pour 1957, à quatre portes, est en montre depuis le milieu du mois dernier. On remarque qu'elle est de deux pouces moins haute que le même modèle de l'année précédente, qu'elle pèse 300 livres de moins. La nouvelle Packard se range dans la catégorie des voitures à prix moyen.

- Une jeune femme, dans le coma depuis cinq mois, a donné naissance il y a deux mois à une petite fille à l'hôpital de l'université George-Washington. L'enfant, qui ne pesait que deux livres à sa naissance, prend régulièrement du poids. La mère, Mrs Julius C. Edelstein, ancienne assistante de l'attaché militaire israélien, avait dû subir une intervention chirurgicale du cerveau en juin dernier. Durant l'opération son cœur avait cessé de battre pendant une demi-heure. Les chirurgiens réussirent à la ranimer, mais non à la sortir du coma.

- Le Bureau des gouverneurs de la Société Radio-Canada, siégeant à Vancouver, a autorisé le poste CKAC à porter sa puissance de diffusion de 10,000 à 50,000 watts. Ainsi, le poste de la « Presse », qui fut le premier, en Amérique, à transmettre le verbe français sur les ondes hertziennes, restera à la pointe du progrès. Il sera le plus puissant poste privé de langue française au Canada.

- Faisant état d'informations en provenance du bassin du Donetz, de l'Oural et de Moscou, le journal de Berlin-Ouest « Telegraf » signale des grèves et des manifestations anti-gouvernementales en Union Soviétique, particulièrement dans les Universités de Tallin (Reval) en Esthonie, de Vilna en Lithuanie,

et de Moscou. A l'Université de Moscou, les étudiants auraient conspué M. Dimitri Chepilov qui était venu pour les mettre en garde contre les influences hostiles au communisme. Des scènes semblables se seraient produites à l'égard de hautes personnalités du parti à Tallin et Vilna. Selon « Telegraf », Mme Fourtsteva, membre du bureau politique, qui s'était rendue à l'usine de roulements à billes Kaganovitch pour exhorter à reprendre le travail des ouvriers qui s'étaient mis en grève pour appuyer une demande d'augmentation des salaires, n'aurait échappé à la colère des ouvriers que grâce à l'intervention de la police.

- Les Pères Rédemptoristes canadiens, gardiens du Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, vont célébrer en 1958, le troisième centenaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. A cette occasion, ils invitent les compositeurs de musique, canadiens ou autres, à un concours de cantiques populaires à la Bonne Sainte Anne. Le but du concours est d'enrichir le répertoire. Ce concours est entièrement subventionné par une maison d'imprimerie de Montréal.

- Au collège Ste-Marie, avait lieu « l'inauguration » d'une initiative très heureuse : enseigner les éléments du français et de l'anglais aux réfugiés hongrois qui viennent de s'établir à Montréal. M. J. Coombs, qui

assume la direction de cette oeuvre éminemment sociale, est un Canadien qui a vécu plusieurs années en France, pendant et après la guerre et parle parfaitement le hongrois en plus du français et de l'anglais. Ce mouvement entièrement bénévole est sous les auspices de l'Association Paix et Liberté, dont le directeur en France est M. Jean-Paul David, député de la Seine. Paix et Liberté a pour but général de combattre le communisme par des moyens concrets en venant en aide à ceux qu'il menace ou qui ont été ses victimes. M. Coombs, employé de la société Air Canada, a fondé, à Montréal, une filiale de cet organisme en noyautant quelque 150 compagnons de travail pour venir en aide aux Hongrois sous forme de prêts en argent, de dons de vêtements, etc. S'étant avisé que l'un des besoins les plus urgents de ses protégés était d'apprendre les deux langues officielles du pays, il a entrepris de trouver des salles de classe pour y donner des cours. Il a téléphoné à 60 écoles : toutes offraient de louer des locaux. Il ne pouvait être question de payer, puisque le mouvement est bénévole. Enfin, le collège Ste-Marie a mis généreusement deux de ses classes à la disposition de M. Coombs. Environ 150 Hongrois se sont tout de suite inscrits pour assister aux cours deux fois la semaine. Sept professeurs, bénévoles eux aussi, donneront alternativement les leçons. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'enseigner immédiatement les langues d'une façon littéraire, mais d'inculquer de bonnes notions de conversation. M. Coombs est d'avis qu'avec un vocabulaire de base de 3,000 mots, ses élèves sauront se débrouiller après trois mois d'étude.

Montréal au 18e siècle

A la fin du 18e siècle, Montréal offrait l'apparence frappante d'une ville européenne. Elle dressait au bord du fleuve ses murs crénelés et ses rangées de maisons de pierre, casquées de toits étincelants de fer-blanc ; et les couvents et les églises alignaient dans le ciel leurs clochers sveltes et pointus. Précédé d'un fossé, un mur de 24 pieds de haut et de 3 pieds d'épais entourait la ville où l'on entrait par 16 portes. Sur une colline au bout des rues Notre-Dame et Bon-Secours se trouvait la citadelle, où se tirait le canon au lever du soleil et à midi. En dedans des murs, la ville allait de la rue McGill à la gare Viger, et de la rue des Commissaires à la ruelle des Fortifications, devant laquelle courait un ruisseau sur le site de la rue Craig. Il y avait trois faubourgs, des Récollets à l'ouest, de St-Louis au nord, et de Québec à l'est. De pierre brute, grossièrement taillée ou recouverte de mortier, les maisons, plus solides que belles, avaient rarement plus de deux étages. Un grand nombre avait des portes et des volets de fer peints en rouge ou en gris.

La plus peuplée des villes avec 9,000 âmes, Montréal était le centre de la traite des fourrures. Au printemps, la ville s'animait de la présence de centaines de VOYAGEURS, en costumes éclatants, chemises et tuques rouges ou bleues, pantalons d'étoffe du pays, ceintures fléchées, mitasses et mocassins, charriant des marchandises à Lachine. Là, ils montaient en canot, chantant leurs chansons d'aviron en route pour l'Ouest. Ils revenaient de l'automne avec des cargaisons de fourrures et de l'argent en poche. La ville s'emplissait de tapageuse gaieté aux folles dépenses, mais les plus sages rentraient au foyer et s'achetaient une terre.



Voici une photographie du Choeur de Verdun, fondé le 3 mai 1949 et dirigé par son fondateur, M. Omer Lalonde. L'enthousiasme qui anime cet ensemble vocal est le gage du succès de ses efforts vers l'accession à l'art parfait, subtil et complexe de la forme chorale. Ci-haut, le chœur interprète un extrait de « Il Trovatore ». Le soliste invité était le ténor André Turp.



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

■ Réponses à M. J. Larivée, Montréal.

1° Vous gagnez vos paris. Le véritable prénom de notre aimable commentateur de la radio et de la télévision, connu sous le vocable de Mario Verdon, est Guimond, qui a vu le jour dans le bon vieux faubourg de Québec, dans les parages des rues Rouen (anciennement Amitié, si la mémoire nous est fidèle) et Montgomery. Le nom de famille de Michel Noël, le joyeux meneur de jeu de CKAC, est Michel Croteau. Nous ignorons, du moins nous semblons ignorer, les raisons pour lesquelles ces deux bons copains ont décidé de changer de prénom et de nom, depuis que leurs voix d'or passent, admirablement bien, à ce petit machin de micro, sans un brin de trac... Nous vivons dans un pays libre. Toutefois, le nom de baptême Guimond est très euphonique. Le nom de famille Croteau l'est, peut-être, un peu moins. Pourquoi se faire de la bile avec si peu?... Notre commissaire, Lucien Croteau, qui n'a pas changé de nom, ni diminué son agressivité, ne s'en fait pas pour si peu! Après tout, la vie est si courte!... Et n'allez pas nous dire que Mario Verdon ne s'occupe pas de sport! Il en raffole.

■ Un courriériste nous pose une question, assez inusitée: «Est-ce vrai que les joueurs de hockey de la N. H. L. boivent du thé durant les périodes de repos de 10 minutes, comme certains commentateurs de la radio veulent nous le faire croire? Un pari de dix dollars est en cause. A ce sujet, votre décision sera irrévocable.» Nous savons, sans mettre nos mains dans le feu, que les joueurs de la N. H. L. ont autre chose à faire que de boire du thé, durant les dix minutes de repos. Les agents de publicité ont l'esprit d'invention fertile! Dans aucun vestiaire, nous les avons visités depuis plus de 40 ans, il n'y a aucun poêlon du genre. Parfois, le gérant, dans ses remontrances, ses sermones, adressés à certains joueurs, sert de réchaud... Certains d'entre eux se contentent de s'humecter le gosier d'oranges ou de liqueurs douces. Rien n'est si risqué que d'essayer de déchiffrer l'avenir... Cela nous rappelle un fait peu connu. Le fameux lanceur droitier Dizzy Dean dégustait, au cours d'une partie, de 19 à 21 tasses de café, même durant les canicules... Est-ce le grand nombre de tasses de café que Dizzy ingurgita, qui abrégua la carrière de l'excentrique Dean, n'ayant joué que 10 ans dans les ligues majeures, alors qu'il aurait pu lancer ses grenades rapides, cinq ou six ans de plus, sur les losanges de la grande compagnie? Nous le croyons.

■ Réponse à MM. A. Valois, C. Ducharme, L. Favreau, P. Beauregard, J. C. Larivée, H. Pelchat, Montréal.

Nous regrettons une chose, entre autres: c'est d'être embarrassés de vous bien renseigner. Nous n'avons pas entendu parler de Jean-Pierre Roy, ancien lanceur des Royaux, depuis la fin de la saison dernière. Nous ignorons s'il est en train de se faire griller la couenne, sous les cieus ensoleillés de la

Floride, tandis que ses chauds partisans grelottent sous un froid presque sibérien, dans nos parages, du moins au moment où ces quelques lignes sont écrites. N'ayant prêté aucun signe de vie — il est loin d'être un Séraphin, pourtant — les directeurs de la Brasserie Molson, commanditaires de l'irradiation des joutes de baseball du Montréal disputées à l'étranger, se voient dans l'obligation de choisir un autre cavalier du micro à la voix d'or, le sobre commentateur sportif et annonceur de Radio-Canada, l'un des plus chics types que nous connaissions, René Lecavalier. Les nombreuses activités de René lui permettront-elles d'accepter cette offre alléchante? C'est là le hic!

■ L'autre nuit, tandis que nous rédigeons cette chronique, nous fûmes édifé d'entendre Lucien «Frenchie» Jarraud, commentateur à tout faire du poste radiophonique CJMS, ancien acrobate. Des plus sérieusement, il y alla de ce précieux conseil: «Pourquoi ne pas respecter les jeunes filles et les jeunes femmes, comme nous respectons notre mère, nous tous, pauvres êtres humains? Un jour, elles seront peut-être mères!» Félicitations à cet impresario, né sous les cieus azurés de France, fils d'Israël, paraît-il. Un tas de gens, assidus des boîtes de nuit, de salles de danse, de quilles et de billard devraient ancrer dans leur cervelet ces sages paroles, vieilles comme le monde! Tout irait mieux, même en période troublée!

Encore hier et aujourd'hui!

Depuis près de 40 ans, nous eûmes souventes fois l'occasion d'observer de près la physiognomie de quelques-uns des meilleurs boxeurs retirés de l'arène.

Sept d'entre eux retiennent particulièrement notre attention: feu Benny Leonard, Georges Carpentier, Jack Dempsey, Gene Tunney, Tommy Loughran, Ovilla Chapdelaine et feu Jack Johnson. Sept grands noms du pugilisme universel. Sur leur face, aucun stigmate pouvant faire dire à quelqu'un ne les connaissant pas: voilà des boxeurs. Seules leurs larges

NOTRE COUVERTURE

Vous pouvez parier votre dernière paire de boutons de manchettes que plus de 90,000 personnes admireront les spectacles féeriques des «Ice Follies», du 3 au 10 février inclusivement, au Forum. L'une de ces étoiles n'est autre que l'ex-fiancée du célèbre joueur de défense Red Kelly, du Détroit, Mlle ANDRA McLAUGHLIN, pétillante patineuse de fantaisie.

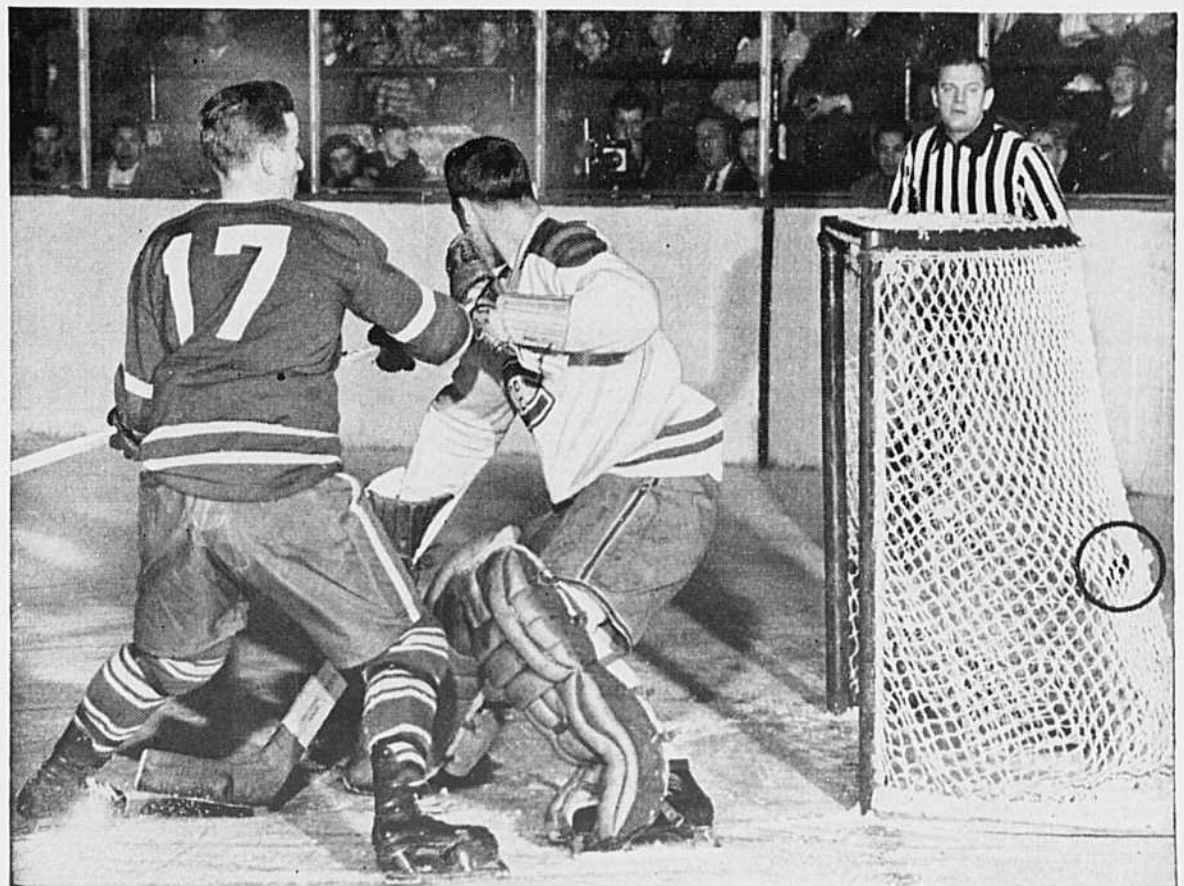
épaules et leur allure souple et athlétique, dénotent des hommes de sport.

En regardant ces magnifiques gaillards, nous les comparons avec un grand nombre de jeunes et moins jeunes boxeurs de nos jours.

Quelques-uns de ces derniers, quoique n'ayant pas encore accompli une bien longue carrière, accusent déjà des arcades sourcilières bosselées, un nez écrasé, des oreilles en chou-fleur. Bref, des stigmates témoignant de rudes coups encaissés, coups pas plus rudes, cependant, que ceux échangés par les sept boxeurs précités avec des adversaires, dont certains étaient les plus dangereux cogneurs de l'époque.

Que faut-il conclure de cette différence entre les anciens et les nouveaux pugilistes? Il n'y en a pas d'autre, croyons-nous, qu'une connaissance plus complète dans l'art du blocage et de l'esquive, chez les anciens boxeurs. Un trop grand nombre de jeunes gens qui débutent actuellement comme professionnels n'ont souvent que des rudiments de boxe. Et comme ils tombent parfois, pour leurs premiers combats, sur des adversaires beaucoup plus expérimentés qu'eux, ayant plus de métier, il s'ensuit qu'ils encaissent les coups les plus durs, sans pouvoir les éviter.

Certes, il y en a, parmi ces jeunes boxeurs qui, tout en ayant disputé de nombreux et durs combats, ne portent pas, sur leur visage, des marques trop apparentes, souvenirs de [Lire la suite page 30]



Depuis près de 15 ans, nous clamons à tous les vents que les mogols de la N.H.L. devraient nommer deux arbitres pour chaque joute, s'ils tiennent à ce que notre sport majeur ne tourne pas en boucherie, d'ici cinq ou six ans. Dans un embouteillage semblable, deux ou trois joueurs sont étendus sur la glace, passant un six-pouces à l'adversaire à l'insu du chevalier du sifflet. L'arbitre ne peut tout voir. Sur cette photo, on dirait que le jeune ailier torontois DICK DUFF (17) veut malmener notre excellent portier JACQUES PLANTE, toujours aux aguets, rapide comme un chat.

L'AMOUR ET LA HAINE

par DENYSE MAI

No 2

« L'À, j'avoue n'avoir jamais compris l'ostracisme qu'elle lui a toujours témoigné. Quand tu connaîtras Gilbert, tu pourras l'apprécier par toi-même, car je ne suppose pas que deux ans de colonies l'aient beaucoup changé. C'est l'être le meilleur, le plus attachant que je connaisse. Un cœur d'or, toujours prêt à rendre service, un caractère facile, insouciant, un peu trop peut-être, mais qui cherche sans cesse à faire plaisir et qui réussit à donner un sens heureux aux événements les plus graves.

— Et ta tante ne l'aime pas ?

— Je l'ignore, car je te répète qu'il est vraiment difficile de soupçonner ses sentiments véritables. Mais du jour où, après la mort de ma mère, elle a pris la direction de la maison, ce pauvre Gilbert n'a jamais reçu d'elle que des rebuffades, des punitions, des paroles désagréables ou, ce qui est pire, un mépris total, qui le rejetait en dehors de la famille comme un chien perdu.

D'un mouvement impulsif, Jacqueline posa ses doigts sur la main de Renaud.

— Je t'en supplie, murmura-t-elle, n'allons pas à Courthenay... Pas encore. Je suis terrifiée à l'idée d'affronter ta tante, de devoir vivre à ses côtés. Peut-être cherchera-t-elle à te détacher de moi, à me nuire... Allons à Paris, Renaud, chez toi, chez nous... là nous serons seuls tous les deux...

Avec un sourire indulgent, il baisa la petite main qui s'agrippait nerveusement à la sienne.

— Ma linotte ! Ne sois donc pas si enfant. Puisque de toutes manières, il te faudra, un jour ou l'autre, être présentée à ma tante, mieux vaut que ce soit tout de suite, crois-moi. Le seul fait que je t'aie choisie entre toutes pour devenir ma femme te rendra chère à cette pauvre créature qui, au fond, n'est pas heureuse et souffre de l'isolement qu'elle a créé autour d'elle. Je suis sûr que tu sauras t'en faire aimer, pour cela, il faudra beaucoup de tact, de patience... Quelques concessions à ses idées, un peu... retardataires.

— Que veux-tu dire et que dois-je faire ?

— Oh ! de bien petites choses... Ainsi, dans ma famille, il n'est pas d'usage de se tutoyer. Jamais un Courthenay n'a dit « tu » à sa femme, sauf dans l'intimité... et je n'en suis même pas sûr ! Pourquoi chercher dès le début, à choquer ma tante ?

— Tu veux... que je te dise « vous » ?... comme à un étranger ? articula Jacqueline, sur un ton chargé de reproches.

— Devant elle, seulement. C'est une question de surveillance, de contrôle de soi-même, tu t'y feras très vite.

— J'en doute, murmura-t-elle avec une moue d'enfant boudeuse. Les premiers jours, je me tromperai sûrement et tu me gronderas.

— Mais non, voyons, quel enfantillage. Autre chose, de très important. Courthenay, normalement, m'appartient, ainsi qu'à Gilbert, depuis la mort de notre père. Mais tante Anthelmine y est née, elle y a toujours vécu, à part

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le comte Renaud de Courthenay tente de se suicider après une déception d'amour avec Blanche d'Andrieux, à laquelle il était fiancé. Il épouse plus tard Jacqueline de La Londe, et les nouveaux mariés vont s'installer au château de Courthenay, près de la tante Anthelmine. Celle-ci, qui aime son neveu Renaud d'un amour exclusif et dénaturé, fait tout en son pouvoir pour séparer celui-ci de sa jeune épouse. Pour cela, elle profite du séjour de Gilbert, le frère de Renaud, qui partage son inimitié, pour tenter de creuser, entre ces trois êtres qui s'aiment, un abîme infranchissable.

les années consacrées à notre éducation, et à l'habitude d'y commander en maîtresse. Je crois qu'il serait habile de notre part, de lui laisser son autorité entière pendant notre séjour au château. Il lui serait pénible d'être dépossédée de ses droits au profit...

— D'une gamine sans importance, acheva Jacqueline en souriant sans aucune amertume, et qui serait parfaitement incapable de la remplacer. Que ferais-je, grands dieux, à la tête d'une maison pareille !

— Nous voilà donc d'accord, ma chérie, et je te remercie de tout cœur de ta compréhension et de ta bonne volonté. Maintenant, partons, si tu es réchauffée ; tante Anthelmine fait servir le dîner à 7 h. 30, ne soyons pas en retard, dès le premier jour.

Elle le suivit sans mot dire, le cœur serré par une crainte qu'elle n'arrivait pas à dominer. Au-dehors, il faisait nuit et il pleuvait toujours. A la gare proche, un train siffla et passa sans s'arrêter, toutes vitres éclairées. Quand son fracas se fut éteint, on entendit grelotter mélancoliquement une sonnette au timbre fêlé. Jacqueline, à côté de Renaud, avait envie de pleurer...

IV

UN demi-jour pâle filtrait à travers les persiennes closes. Renaud, appuyé sur un coude, regardait Jacqueline endormie à ses côtés. Elle dormait comme les enfants, en chien de fusil, toute recroquevillée sur elle-même, les deux mains croisées sur la poitrine. De la tête enfouie dans l'oreiller, on n'apercevait que des courbes roses sous un amas de boucles soyeuses et la fraîcheur d'une bouche ronde, à la lèvre inférieure un peu renflée, comme chez les infantes de Vélasquez.

Renaud sourit... Elle était désarmante de jeunesse et d'innocence, mais combien difficile à gouverner. Depuis huit jours qu'ils étaient à Courthenay, il tremblait sans cesse pour la bonne harmonie de la maison et mettait tout en œuvre pour réparer ses sottises ou les cacher aux yeux impitoyables de tante Anthelmine. Assis dans son lit, les bras passés autour de ses genoux, Renaud revivait la scène de leur arrivée, l'accueil glacial de la vieille demoiselle, les efforts désespérés de Jacqueline pour l'amadouer, la tension mortelle de ce premier repas servi dans l'immense salle à manger qu'un feu de bois ne parvenait pas à réchauffer.

Son séjour dans le Midi, au milieu de jeunes gens, gais, détendus, avait déshabitué Renaud de ces manières distantes, solennelles. Il n'arrivait plus à retrouver le ton de leurs conversations d'autrefois et s'énervait de sentir Jacqueline terrorisée, privée de ses armes les plus sûres par la timidité qui la paralysait.

Quel regard étonné, presque insultant à force de surprise réprobative, Mlle de Courthenay avait eu pour cette petite fille effarouchée, transie, qui lui arrivait à peine à l'épaule et semblait perdue dans le hall d'entrée aux dimensions imposantes...

Renaud jeta un coup d'oeil sur Jacqueline et, soupirant, sortit de son lit. Il est vrai qu'elle n'avait rien de commun avec... Mais non, il avait rayé l'autre de sa pensée, il n'avait plus le droit désormais de penser à elle. Sa femme, son bien, sa chose, sa compagne, c'était désormais, devant Dieu et devant les hommes, cette forme menue, pelotonnée sous les couvertures.

Il se leva et faillit trébucher sur deux mules de Cendrillon, abandonnées sur le tapis. En maugréant entre ses dents, il alla les poser sagement alignées, sous le lit, à la place de Jacqueline. Il avait la manie de l'ordre poussée à l'extrême et l'insouciance de sa femme qui oubliait le soir, la place où elle avait rangé ses affaires le matin même, l'agaçait prodigieusement. Elle faisait pourtant de louables efforts pour domestiquer sa vivacité naturelle qui la portait à jeter au hasard tout ce qu'elle avait à la main et avait déjà fait sur ce chapitre, de sensibles progrès.

Mais sa gaminerie reprenait le dessus à la vitesse d'un cheval au galop. Renaud, avec un sourire involontaire, entendait encore le cri horrifié de tante Anthelmine quand elle avait trouvé, la veille, le buste de marbre de Marie-Antoinette qui trônait sur la cheminée du grand salon, coiffé du bonnichon rouge de Jacqueline.

Cette innocente plaisanterie avait motivé une scène désagréable d'où la jeune femme était sortie en larmes et Anthelmine, plus méprisante que jamais.

Sans bruit, Renaud ferma derrière lui la porte de la salle de bains et commença sa toilette.

Mais il ne put réprimer un mouvement d'impatience. Dans le verre à dents plein d'eau, trempaient trois violettes et quelques primevères cueillies la veille, par Jacqueline, dans un coin du parc.

— Sapristi, murmura le jeune homme en jetant sur la table les innocentes fleurs, il ne manque pas de vases dans la maison ! Non, il faut qu'elle les mette juste dans le verre dont on se sert tous les jours. Elle est insupportable...

Mais, en s'ébrouant sous le jet de la douche, en se rasant, ses yeux revenaient toujours vers ces quelques fleurs, aussi fraîches, aussi printanières que celle qui les avait cueillies. Elles avaient l'air abandonnées sur ce coin de table encombré de flacons et de brosses. Jacqueline aurait peut-être du chagrin de les trouver là, probablement fanées, elle qui les avait saluées

avec des cris de joie, comme les mes-sagères des beaux jours.

Renaud rentra dans la chambre, prit sur la cheminée un petit vase de cristal et, l'ayant rempli d'eau, il y déposa les fleurs et le mit sur la table de chevet, à côté du lit.

Enfin prêt, il fut sur le point d'éveiller Jacqueline, mais un regard jeté sur la pendule interrompit son geste. Il allait être 8 heures, Anthelmine devait se disposer à aller s'asseoir devant la table préparée pour le petit déjeuner. Il n'était pas question de la faire attendre. C'était un mot qui, pour elle, n'avait pas de sens. Elle s'était au début de sa vie solitaire, fixée une heure pour chaque chose et il aurait fallu un cataclysme pour faire varier ses habitudes. Renaud hésita un instant... Jacqueline dormait si profondément qu'il n'eut pas le cœur d'interrompre son sommeil.

Il referma sans bruit la porte derrière lui et descendit les larges escaliers de bois ciré qui menaient au rez-de-chaussée. Au moment où il pénétrait dans la salle à manger, Louison, la jeune femme de chambre engagée depuis leur arrivée, fit son entrée par la porte de l'office, chargée d'un plateau d'argent où s'alignaient en ordre impeccable la cafetière, le pot à lait et tous les accessoires d'un confortable petit déjeuner. Mlle de Courthenay était déjà assise à sa place, en face de celle du maître de maison. Renaud, par déférence, lui avait demandé, le soir même de son arrivée, de conserver cette place d'honneur et elle avait accepté sans protester.

Vêtue de noir en hiver, de gris en été, avec des robes taillées depuis vingt ans sur le même patron, elle offrait à Renaud une image immuable comme si le temps s'arrêtait d'avancer pour elle, elle s'était figée dans une attitude sévère, impossible à modifier.

Elle ne portait aucun bijou, à part la grande croix d'or ciselé qui oscillait sur sa poitrine plate, au bout d'un cordon noir. Ses cheveux gris, sans éclat, soigneusement lissés en deux bandeaux réguliers, accentuaient la longueur osseuse de sa face anguleuse, où le nez droit et trop long et la ligne mince de la bouche se coupaient à angles droits. Seuls les yeux vivaient dans cette figure glacée, mais de quel feu sombre et dur !

Sous l'arcade épaisse des sourcils restés très noirs, malgré l'âge, ces prunelles brillantes comme des parcelles d'anthracite, avaient parfois le regard fixe et cruel des oiseaux de proie et Renaud connaissait bien peu de personnes capables de les défier.

Comme chaque matin, il vint baiser la main de sa tante, seule manifestation de tendresse qu'elle eût jamais admise, même au temps où ils n'étaient, Gilbert et lui, que des petits garçons.

— Avez-vous bien dormi, ma tante ? demanda-t-il en s'asseyant en face d'elle.

— Non, dit-elle brièvement. On ne dort jamais bien à mon âge.

A son ton encore plus sec que de coutume, Renaud flaira l'orage... Il se servit sans mot dire, mais Anthelmine poursuivait son idée :

— On ne peut pas en dire autant de ta femme, fit-elle remarquer, car je suppose qu'elle dort encore ?

Commencé dans l'édition du 2 février 1957.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Jacqueline est jeune, ma tante, elle a besoin de beaucoup de sommeil. Elle posa son couteau bien droit le long de son assiette et dit avec un petit rire ironique :

— J'ai été jeune aussi, je me suis toujours levée à 6 heures en hiver, à 5 heures en été. Le temps que l'on perd ne se rattrape plus.

— Evidemment, concéda Renaud, mais ici, grâce à vous qui avez bien voulu continuer à vous occuper de la marche intérieure du château, Jacqueline n'a pas grand-chose à faire.

— Et elle ne fait rien, si ce n'est courir les bois, seule, tout le jour, comme une bohémienne.

Renaud se contraignit au calme. Il sentait derrière ces paroles sarcastiques, la volonté bien arrêtée d'Anthelmine de nuire à la jeune femme.

— Que voulez-vous... Je suis très pris en ce moment par la mise en chantier de mon nouvel ouvrage. Je sais bien que je devrais accompagner Jacqueline dans ses promenades qui sont ici sa seule distraction. Mais cela m'est impossible pour l'instant.

— Bien, bien, fit-elle, n'en parlons plus. Du moment que tu approuves sa conduite, je n'ai plus rien à dire.

Désireux de ne pas prolonger une conversation qui avait mal débuté, il étendit le bras pour saisir la coupe de cristal pleine de miel.

C'est à ce moment qu'il aperçut, posé sur la table, à côté de lui, un journal auquel il n'avait pas, jusque-là, prêté attention.

Cet objet insolite, qui, jamais, ne s'était trouvé à cette place, l'intrigua. Il avait été ouvert et soigneusement plié dans un sens certain voulu. Or, Anthelmine n'aurait jamais toléré qu'il lise, à table, en sa présence.

Tout en étalant le miel sur le pain grillé, il y jeta un regard machinal et soudain, il blêmit, tandis que le couteau, échappant de sa main, tomba sur l'assiette avec un bruit sec.

— Ma tante, dit-il d'une voix sourde, c'est vous qui avez mis ce journal à ma portée ? pour que je voie cette photo et l'article qui l'accompagne ?

Elle le fixa une seconde de ses petits yeux noirs brûlants d'une curiosité dévorante.

— Je pensais, en effet, que cela pourrait t'intéresser, répondit-elle, calmement.

— Ne croyez-vous pas, plutôt, que c'est une cruauté inutile ?

Jetant sa serviette sur la table, il repoussa violemment sa chaise et se leva.

— Eh ! bien, Renaud, dit-elle froidement, tu te lèves le premier ? Je te fais remarquer que je n'ai pas terminé.

Renaud, debout près de la fenêtre, se retourna vers elle. Son beau visage, aux lignes nettes, avait soudain vieilli. Il était pâle et un pli profond se creusait entre ses sourcils rapprochés.

— Excusez-moi, fit-il brièvement. Vous n'auriez pas fait cela, ma tante, si vous aviez eu pour moi la moindre affection. Voilà donc de dix-huit mois que je lutte pour arracher de mon cœur, de mon esprit, de mon souvenir, celle qui m'a abandonné. J'ai failli mourir de cette rupture, vous le savez, vous qui m'avez soigné avec tant de dévouement. Aujourd'hui, où je croyais avoir enfin conquis la paix, l'oubli, peut-être le bonheur, il faut que ce soit vous qui veniez me rappeler son existence !

Anthelmine, toujours droite à sa place, n'avait pas bougé. Elle but posément son café et, reposant la tasse, elle dit avec calme.

— Je ne vois pas la raison de cette colère subite et parfaitement déplacée. Mlle d'Andrieux se marie, comme tu t'es marié toi-même ; tu l'aurais forcément appris un jour ou l'autre, ne serait-ce que par de bonnes âmes bien intentionnées. C'est au contraire te

convaincre de la fin irrévocable d'une aventure sentimentale qui a mal tourné...

— C'est me convaincre surtout de l'ingratitude cupide de cette fille, s'exclama Renaud sur un ton de mépris. Vous avez vu qui elle épouse ? Ce nom de Ferrier ne vous dit peut-être rien ? Sachez donc que Maurice Ferrier est un des hommes les plus riches de Paris. Il a des usines de textiles dans le Nord, des fabriques de conserves au Maroc, des exploitations de bois au Congo. Qu'il ait plus de cinquante ans et un ventre bedonnant n'a aucune importance, ajouta-t-il avec un rire amer.

— Tu le connais donc ?

— Parbleu ! C'est moi qui l'ai présenté à Blanche, pendant le séjour qu'elle avait fait à Paris.

Il alla jusqu'à la fenêtre et resta un instant silencieux, contemplant les arbres où s'épanouissaient de timides feuilles vertes.

— Ne croyez pas, reprit-il plus bas, que je n'ai pas deviné dès les premiers jours, la raison de cette rupture. Blanche était sans fortune et pour une fille qui n'a d'autre bien que sa beauté, Renaud de Courthenay était un parti présentable, à condition de le transformer habilement en homme célèbre, moyennant quelques connaissances judicieusement exploitées.

Il se retourna vers sa tante qui pliait sa serviette, méthodiquement.

— Vous voyez, dit-il, l'amour ne m'empêche pas d'être lucide. Puis, l'héritage inespéré de cet oncle est venu changer la face des choses. Blanche a réfléchi et s'est dit, qu'après tout, avec une grosse dot et sa miraculeuse beauté, elle pouvait prétendre à mieux que cet écrivain sans grande envergure qui risquait de végéter toute sa vie. Le résultat de ces louables réflexions, le voilà, fit-il en désignant la photo du journal.

Il la fixa un long moment sans parler, détaillant la longue silhouette élancée drapée de tulle et de satin, qui semblait le défilé de son sourire angélique et froid.

Dans un geste brutal, il déchira le journal, jeta les morceaux par terre et sortit de la salle à manger sans ajouter un mot.

Anthelmine le suivit des yeux, un sourire énigmatique sur ses lèvres minces...

Renaud n'eut pas le courage d'aller s'enfermer dans son bureau. Dans l'état d'exaspération où il se trouvait, il lui aurait été impossible de fixer son esprit sur autre chose que sa colère.

En ce moment, il haïssait sa tante pour ce geste voulu, froidement médité. Il n'avait plus pour son ancienne fiancée qu'un mépris total, mais tout son être avait été trop profondément intoxiqué par le philtre de sa beauté toute-puissante, pour qu'il n'en conservât pas, malgré ses efforts, un arrière-goût de désir et de regret violent. Il descendit les quelques marches du perron et s'enfonça au hasard dans une des allées qui serpentaient entre les arbres. Le sol détrempé par l'humidité était cependant soigneusement ratissé, car Anthelmine n'aurait pas toléré une feuille ou un brin d'herbe aux alentours immédiats du château. Malgré ce début d'avril, il faisait encore presque froid sous les branches où les bourgeons commençaient à s'épanouir.

Un certain point dépassé, la nature, livrée à elle-même, reprenait ses droits et, sous le couvert, s'étendait un épais tapis de feuilles mortes mouillées par la rosée de la nuit. Quelques touffes de primevères l'étoilaient de leurs fleurs délicatement teintées de jaune et de

Vous avez tout le choix voulu



Au Canada, des centaines de stations de service vous offrent en vente des gazolines et autres produits pétroliers de tous prix et qualités.

Une foule de compagnies s'occupent de pétrole; elles se disputent toutes le dollar du consommateur.



D'année en année, c'est à qui produira le plus et fabriquera les meilleurs produits, notamment les gazolines perfectionnées que réclament les puissants moteurs d'aujourd'hui.

La concurrence est vive entre les compagnies, chacune sachant que vous préférerez la meilleure au triple point de vue: prix, qualité et service.



La concurrence entre les compagnies pétrolières assure un choix abondant de produits et tient les prix bas.



IMPERIAL OIL LIMITED

rose et les coucous aux clochettes dorées se préparaient aussi à fleurir.

Mais Renaud, errant au hasard, la tête basse et les mains dans les poches, ne voyait rien de ce printemps timide. Plein d'amertume, il était hanté par la vision de ce beau visage pur et froid, de ce corps admirable qu'il avait un jour tenu dans ses bras, de tout ce qui était aujourd'hui la propriété légitime et consentante de ce gros lourdaud cousu d'or.

Ah! pourquoi ce geste voulu de sa tante? Pourquoi chercher à ramener le trouble dans son cœur à peine apaisé? Il ne pouvait pas se persuader qu'elle avait fait cela par inconscience. Toutes les actions d'Anthelmine avaient un but, longuement prémédité.

A ce moment, son regard fut attiré par une tache de couleur vive qui tranchait sur le fond bistre des feuilles mortes. Il se baissa et ramassa un foulard de soie bleue, le foulard de Jacqueline, qu'elle avait dû perdre la veille, en ramassant ses fleurs.

— Désordre, maugréa Renaud en fourrant dans sa poche l'étoffe soyeuse, étourdissant, incorrigible! Je me demande parfois quel vent de folie a soufflé sur moi pour que je lie mon existence à celle de ce papillon sans cervelle.

Il retourna sur ses pas, se promettant d'avoir avec sa femme un entretien sérieux où il lui parlerait sans indulgence. Mais sa main, dans sa poche, sentait le contact doux et chaud de cette soie qui semblait vivante et qui gardait encore le parfum de muguet que Jacqueline aimait. Ce simple rappel de sa présence écartait les ombres mauvaises qui rôdaient autour de lui. Jusqu'à ce jour, qu'avait-il à reprocher à sa femme? Des enfantillages sans gravité qui venaient de sa jeunesse, de sa nature primesautière, mais que la vie conjugale se chargeait d'assagir. Un peu calmé, presque détendu, Renaud revint vers le château et, comme il y arrivait, le bruit de deux persiennes claquant gaiement contre la façade, lui fit lever la tête.

Jacqueline, drapée dans un peignoir rouge à pois blancs, ses boucles ébouriffées retombant sur son front et son cou, lui tendit les bras en souriant.

— Je suis une horrible paresseuse, cria-t-elle. Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée?

— Tu dormais trop bien, répondit Renaud, égayé malgré lui par cette vision particulière. Veux-tu ton déjeuner?

— Oh! oui, chéri, je meurs de faim! Renaud souriait en montant les marches du perron. Elle avait toujours faim et mordait dans la vie avec autant d'appétit que dans ses tartines. En passant dans le hall, il poussa la porte de l'office et appela Louison.

— Vous monterez le plateau de Madame dans sa chambre.

Quand il entra dans la pièce tiède, où le soleil d'avril plaquait des taches de clarté sur le tapis blanc, Jacqueline sauta à son cou avec une pétulance de gamine. Il la tint un instant serrée contre lui, regardant avec intensité ce visage sans fard, ces yeux pleins d'une émouvante tendresse.

— Ma linotte, murmura-t-il. Dis-moi que toi, au moins, tu ne sais pas mentir, ni calculer tes moindres gestes, ni faire du mal involontairement...

Elle le fixait avec surprise, ne comprenant pas la raison de ces questions dites sur un ton sourd et passionné.

Elle éleva la main timidement et effleura d'une caresse la joue mate de Renaud.

— J'ai beaucoup de défauts, dit-elle avec un sourire contrit. Mais je ne crois pas avoir jamais fait de mal à quiconque... Pourquoi cet air soucieux et ce pli triste entre tes yeux? Que faut-il que je fasse pour dissiper les

pensées moroses que je devine derrière ce front têtue? Qui t'a fait de la peine?

Il enfouit son visage dans la masse soyeuse et parfumée de ses cheveux et brusquement, il la serra dans ses bras avec une violence qui lui fit presque peur.

Puis, sans ajouter un mot, il sortit de la chambre laissant Jacqueline pétrifiée sur place, la tête vide et le cœur en déroute.

V

L'HEURE des repas approchait toujours trop tôt au gré de Jacqueline. La seule idée de rentrer dans cette immense salle à manger, froide et humide, quelles que fussent l'heure et la saison, et de s'y trouver à côté de tante Anthelmine, lui coupait l'appétit.

Aussi, elle avait pris l'habitude d'aller faire tous les jours une petite visite à la cuisine où Rose, la cuisinière, une brave Savoyarde réjouie, l'accueillait avec une gentillesse maternelle qui semblait douce à l'âme encore enfantine de la jeune femme.

Devinant, avec son bon sens campagnard, la contrainte que s'imposait cette enfant vive et remuante en présence de la vieille demoiselle, Rose la bourrait de gâteaux et de sandwiches en dehors des repas, sous prétexte de lui faire goûter ses nouvelles recettes.

Jacqueline aimait la grande cuisine voûtée, avec son fourneau rougeoyant, ses cuivres bien astiqués, ses vastes placards où s'alignaient vaisselle et provisions et les bonnes odeurs appétissantes qui s'échappaient des casseroles.

Tout en picorant, çà et là, elle bavardait gaiement avec Rose et Louison, la petite femme de chambre, qui l'écoutait avec un air extasié.

Dieu!... que c'était bon de pouvoir dire tout ce qui lui passait dans la tête, sans avoir à craindre un regard mécontent de Renaud ou le silence méprisant de tante Anthelmine.

Elle ne pouvait jamais parler devant la vieille demoiselle de sa province na-

tale, cette Côte d'Azur chaude et colorée qu'elle regrettait éperdument, avec la nostalgie de l'exilée, sans s'attirer une remarque blessante sur ce « pays de saltimbanques, où l'on ne sait que s'amuser à des plaisirs honteux ». Elle avait essayé à une ou deux reprises, révoltée par cet injuste parti-pris, de réfuter cette opinion par trop partielle en essayant de démontrer à son interlocutrice que ces villes réputées pour leurs fêtes sont aussi des villes où l'on travaille, où vit toute une population de braves gens, tranquilles, que le Carnaval et ses folies laissent parfaitement indifférents.

Mais Anthelmine avait répondu à ses protestations timides par un silence, si méprisant que Jacqueline avait perdu pied. Implorant son mari du regard pour qu'il vienne à son aide, elle n'avait rencontré là aussi qu'un visage mécontent. Renaud avait lancé la conversation sur un autre sujet, lui montrant clairement qu'il désapprouvait cette tentative inutile.

D'ailleurs, à part ces malheureux essais des premiers jours, Jacqueline gardait le plus souvent le silence pendant ces interminables repas. Mlle de Courthenay, avec l'intention bien arrêtée de laisser la jeune femme en dehors de leur cercle familial, parlait avec Renaud de sujets et de gens qui lui étaient complètement étrangers. Elle avait, quand elle voulait s'en donner la peine, une élocution nette et brillante et savait la mettre au service de son érudition extrêmement étendue.

Le jeune homme éprouvait alors un réel plaisir à échanger avec elle des idées et même des controverses parfois hardies sur les sujets les plus élevés.

Jacqueline, qui était loin d'être une sotte, malgré son physique d'ingénue de vaudeville, aurait trouvé à les écouter une très grande jouissance, si elle n'avait senti, avec sa sensibilité à fleur de peau, qu'on voulait sciemment lui faire toucher du doigt son ignorance et sa puérité.

Elle se renfermait donc en elle-même, et, peu à peu, les mots ne lui arrivaient

plus que sous la forme d'un murmure vague. Son esprit s'élevait, retournait vers ce pays de soleil, vers le petit jardin où toutes les roses devaient être en boutons, où son père devait cueillir les premières jacinthes.

Il fallait que Renaud l'interpelle parfois à deux ou trois reprises pour qu'elle s'arrache de son rêve et sursaute, avec l'air effaré d'un oiseau pris au piège.

Cette attitude énervait son mari qui aurait aimé la faire briller aux yeux de sa tante et se trouvait blessé dans son amour-propre par cette évasion mentale de Jacqueline dans un domaine qui lui était inconnu.

— Enfin, lui dit-il un jour, assez sèchement, ne pourriez-vous être un peu à la conversation, ne serait-ce que par politesse?

Elle avait beaucoup de peine à s'habituer à ce vouvoiement cérémonieux et tremblait à chaque instant, à l'idée de se tromper, ce qui avait pour résultat de la faire bredouiller d'une façon pitoyable.

— Pardonnez-moi, dit-elle en se mordant les lèvres, mais je ne connais pas... j'ignore les gens dont vous parlez...

— Saprissi, interrompit Renaud, vous n'allez pas me faire croire que vous n'avez jamais entendu citer le nom de Claudel ou de Mauriac?...

— Non, bien sûr, fit-elle en rougissant. Mais je ne vous suivais pas très bien, j'étais distraite...

— Une fois de plus, remarqua ironiquement Anthelmine. Vous devriez voir un psychiatre, cette distraction perpétuelle est vraiment bien gênante.

Renaud regarda sa femme d'un air mécontent. Mais quand il vit ce petit visage, soudain très pâle, baissé vers son assiette, il devina les larmes qui devaient s'amonceler dans les grands yeux sombres. Il eut pitié d'elle, car il l'aimait sincèrement et ne pouvait supporter de la voir triste. Après le repas, l'usage sacro-saint exigeait que le café fût pris au salon, avec le même cérémonial guindé qui se répétait tous les jours de l'année.

Anthelmine s'asseyait dans un fauteuil Louis XIII, dont la forme sévère et rigide s'accordait avec son anguleuse personne. Louison apportait le plateau et Jacqueline, faisant la jeune fille de la maison, oh! ironie, la servait ainsi que Renaud. Là encore, elle sentait tous ses gestes épiés par ces prunelles noires qui la suivaient, avides de souligner la moindre défaillance. Elle, naturellement si souple et si gracieuse dans ses mouvements, se raidissait alors et devenait d'autant plus maladroite qu'elle se surveillait davantage.

Ce jour-là, décidément, tout allait de travers.

La cafetière, trop remplie, déborda sur le napperon de dentelle et en passant sa tasse à Renaud, elle laissa tomber la petite cuillère qui salit au passage le pantalon de gabardine de son mari.

— Faites donc attention, grommela-t-il en se levant. Voilà mon vêtement taché, j'ai horreur de ça!

— Je vais te le... vous le nettoyer tout de suite, s'empressa Jacqueline, très mortifiée, ce n'est pas bien grave.

— Non, évidemment, mais j'aimerais vous voir un peu plus mesurée dans vos mouvements, ma petite Jacqueline.

— C'était sans doute encore une distraction, remarqua Anthelmine sur un ton doucereux.

Mais la patience de la jeune femme avait des bornes. Son sang vif de fille du Midi bouillait dans ses veines depuis trop longtemps pour qu'il ne fit pas soudain explosion.

— Alors, s'écria-t-elle, ça ne vous est jamais arrivé de faire une bêtise, d'avoir un geste maladroit? Quand vous aviez mon âge, étiez-vous déjà la femme supérieure que vous êtes aujourd'hui?

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	6	2	7	4	5	3	6	8	4	7	2	5	3	6
P	V	B	U	V	V	A	O	O	S	O	O	N	R	U	N
8	2	5	3	6	4	7	2	8	3	6	4	5	7	2	3
O	C	T	S	N	U	U	A	Y	N	E	S	A	S	D	E
7	5	3	8	2	6	4	8	3	7	5	2	8	4	3	6
R	G	G	E	E	S	E	Z	L	E	E	A	A	T	I	N
8	5	3	7	4	8	6	2	7	3	8	5	4	6	2	3
M	Z	G	U	E	B	O	U	S	E	I	V	S	U	I	Z
7	3	2	5	4	8	3	6	5	2	7	4	3	6	2	4
S	L	N	O	E	T	E	V	S	A	I	L	S	E	T	E
8	5	3	7	4	2	8	6	3	8	4	7	5	2	6	3
I	J	O	R	G	T	E	L	M	U	A	E	O	E	L	M
8	3	5	2	7	4	6	3	5	2	6	4	3	5	2	4
X	E	I	N	Z	N	E	I	E	D	S	T	L	S	U	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

d'hui ? Je me demande si vous avez, un jour, été jeune... Et quand bien même j'aurais des distractions, ne serait-ce pas normal, naturel ? Je cherche à m'évader de la prison où l'on m'enferme, où j'étouffe, de ces murs austères, sans chaleur, sans gaieté. Je prends pour cette évasion le seul moyen qui soit à ma portée : le rêve. Je voyage loin de vous par la pensée, et c'est la raison pour laquelle je n'écoute pas ces conversations dont vous m'écarterez avec dédain. Mais ce plaisir dont je dispose à ma guise, le seul dont je puisse jouir dans cette triste demeure, celui-là, vous ne pouvez pas me l'enlever.

Renaud, sidéré par cette violence qu'il n'avait jamais constatée chez Jacqueline, toujours si douce, était resté debout près de la table, la regardant avec des yeux stupéfaits. Anthelmine, droite dans son fauteuil, les deux mains posées sur les accoudoirs, la fixait froidement, avec une expression de triomphe au fond de ses prunelles luisantes. Quand Jacqueline eut quitté le salon en claquant la porte, elle eut un rire bref.

— Tu m'écrivais un jour « Elle est douce, facile et gaie ». J'ai l'impression que tout écrivain que tu sois, tu n'es pas très psychologue, mon pauvre Renaud.

Le jeune homme, les sourcils froncés, resta un instant indécis, tiraillé entre le désir d'apaiser sa tante et celui de morigéner cette petite folle pour cette algarade intempestive.

Ce fut ce dernier qui l'emporta.

Bredouillant une excuse, il sortit à son tour du salon et monta au premier étage, s'attendant à trouver Jacqueline dans sa chambre. Mais la pièce était vide.

Il redescendit et croisa Louison dans le vestibule.

— Avez-vous vu Madame ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur. Madame est sortie, il y a un instant. Elle n'avait pas de manteau et il commence à pleuvoir.

En effet, le temps gris depuis le matin, s'était encore assombri et une pluie fine et froide mouillait le perron et crépitait sur les feuilles nouvelles.

Renaud, un peu inquiet, enfila un imperméable et saisit au portemanteau la grande pèlerine de laine brune dont se servait sa tante pour ses promenades au jardin.

Le parc semblait désert et, sous ce ciel maussade, les fleurs printanières et la jeune verdure semblaient se recroqueviller, transies et lourdes de pluie.

Le jeune homme s'enfonça au hasard dans une allée, entre les troncs noirs de marronniers et les fûts blancs et lisses des bouleaux.

Délivré de la tyrannique présence d'Anthelmine, de l'espèce d'envoûtement qu'elle faisait peser sur lui, il comprenait mieux la réaction de la jeune femme et l'excusait au fond de son cœur. Il s'accusait de la négliger et se promettait de lui procurer des distractions en rapport avec son âge. Mais ces bonnes résolutions ne lui faisaient pas retrouver Jacqueline et, à mesure que les minutes passaient, une colère mêlée d'inquiétude s'emparait de lui.

— Elle exagère vraiment, grommela-t-il en voyant s'étendre devant lui la solitude d'une nouvelle allée, va-t-elle me faire courir ainsi tout le jour ? Où peut-elle bien se cacher ? Elle était si exaltée tout à l'heure... Pourvu qu'elle n'ait pas fait quelque sottise...

Une crainte vague montait dans son esprit, plus précise à chaque minute. Cette fuite éperdue de Jacqueline, faisant suite à ce mouvement de révolte, prouvaient qu'elle avait quitté la maison dans un état d'exaspération qui pouvait la conduire aux pires folies.

Dans le fond du parc, très vaste et non clôturé, il y avait un étang assez

profond sur lequel on pouvait autrefois canoter au moment des beaux jours. Mais il avait été envahi, peu à peu, par une végétation aquatique, roseaux, nymphéas, lentilles d'eau et, abandonné par les châtellains, il était retourné à l'état sauvage et ne servait plus qu'à abriter des légions de grenouilles qui menaient grand concert, les soirs d'été.

Renaud avait montré cet étang à Jacqueline en lui recommandant de se méfier de ses bords, à demi cachés sous les plantes. L'eau sombre, tout de suite profonde et toujours glacée, se dissimulait sous ce rideau ondoyant et trompeur. Un frisson parcourut le jeune homme de la tête aux pieds. Il se mit à courir dans l'allée qui menait à la pièce d'eau sur l'épais tapis d'humus qui étouffait le bruit de ses pas.

Il aperçut bientôt, à travers les arbres, le fouillis de roseaux dont les plumets grêles émergeaient des feuilles jaunies. Là encore c'était le silence, à peine troublé par le cliquetis de paille froissée qui montait de ces herbes sèches agitées par le vent.

Haletant, malade d'appréhension, il regarda autour de lui, s'apprêtant à crier le nom de Jacqueline.

C'est alors qu'il l'aperçut, au seuil d'un pavillon de bois, servant jadis de hangar à bateaux et qui finissait de pourrir au bord de ce marécage.

Assise sur une des marches à demi écroulées, les bras sur ses genoux et la tête enfouie dans ses bras, elle semblait ne pas se soucier de la pluie qui mouillait son dos et ses cheveux. Interdit par ce spectacle, Renaud resta une seconde indécis, le cœur étroit par une immense pitié, très voisine du remords.

Elle avait l'air misérable, abandonnée, devant cette maison en ruines, le seul abri bien précaire qu'elle ait trouvé pour y exhaler en secret toute l'amertume de son jeune cœur. Il s'approcha d'elle sans bruit et s'asseyant à ses côtés sur les pierres disjointes, il pesa doucement sur ses épaules trempées la grosse pèlerine de laine brune.

Elle tressaillit violemment et se redressa, levant sur Renaud un pauvre visage gonflé de larmes, tuméfié, méconnaissable.

— Ma pauvre petite, murmura-t-il, pourquoi t'être sauvée ainsi ? Je te cherche depuis près d'une heure, j'étais malade d'inquiétude.

Elle eut un gémissement et jetant ses bras autour de son cou, elle appuya contre sa poitrine sa tête ruisselante dont les boucles détrempées brillaient de gouttelettes.

— Oh ! Renaud, sanglota-t-elle, je suis malheureuse. Je voulais... je voulais...

— Veux-tu te taire, petite folle.

— Mais... je n'ai pas pu... L'eau est si froide... et puis j'ai... j'ai peur des grenouilles !...

Renaud se mit à rire en l'entourant plus étroitement dans la cape chaude qui la couvrait entièrement.

— C'est bien fait, vilaine fille, tu aurais mérité qu'elles te sautent dessus toutes ensemble pour t'apprendre à être enfin raisonnable ! Viens maintenant, ne reste pas ici, tu es glacée. Il faut que tu te changes au plus vite et que tu boives un grog bouillant.

Docile, elle se leva. La pèlerine de tante Anthelmine traînait par terre, autour d'elle.

Passant du désespoir à la joyeuse réalité d'une vie, somme toute, encore désirable, Jacqueline rit en se voyant ainsi harnachée.

— Il en irait deux comme moi, là-dessous, s'exclama-t-elle.

— C'est sans importance, cette cape est chaude, c'est l'essentiel. Serre-toi bien dans ses plis et marchons vite.

Le bras passé autour de ses épaules, il l'entraîna dans l'allée, loin de cet étang sinistre qu'il ne pourrait jamais

plus regarder sans un frisson d'angoisse.

Anthelmine, debout devant la fenêtre de sa chambre, les vit revenir vers le château, serrés l'un contre l'autre, Renaud penché vers la forme menue enfoncée dans l'immense pèlerine.

Ses yeux se rétrécirent comme ceux des chats quand ils surveillent une proie. Ses sourcils noirs se froncèrent.

— Elle est encore très forte... murmura-t-elle. Mais je le suis plus qu'elle... Renaud ne l'aimera pas toujours...

Jacqueline ne put pas descendre dîner ce soir-là. Dès son arrivée au château, elle avait dû se coucher, toute frissonnante et s'était endormie presque aussitôt, grâce à la chaleur retrouvée.

Renaud resta près d'elle jusqu'à ce qu'il la vit calme et détendue et quitta la chambre sur la pointe des pieds. Son front était creusé par un pli soucieux. Au lieu d'aller rejoindre sa tante au salon, ainsi qu'il avait coutume de le faire en attendant l'heure du dîner, il entra dans son bureau et se laissa tomber dans un fauteuil de cuir avec un soupire de lassitude.

En emmenant Jacqueline à Courthenay, il espérait sincèrement qu'elle y serait bien accueillie par la vieille demoiselle. Sa jeunesse, son inexpérience, sa gaieté d'oiseau, lui semblaient bien faites pour attirer le cœur sévère d'Anthelmine. Il connaissait assez sa tante pour savoir qu'elle ne manifesterait jamais à la jeune femme une affection débordante, mais il escomptait tout au moins une neutralité bienveillante qui aurait permis à Jacqueline de s'épanouir.

Il devait s'avouer qu'il s'était trompé lourdement et que la froideur naturelle d'Anthelmine se chargeait d'hostilité méprisante quand elle s'adressait à sa nièce. Il appréhendait le moment où il se retrouverait devant elle, en tête-à-tête, et pourtant il devait avoir le courage de parler hardiment et de défendre la paix et le bonheur de son foyer. Il ne se faisait pas grande illusion d'ailleurs, sur le succès de ses exhortations. Il savait qu'il trouverait devant lui une implacable interlocutrice, décidée à attaquer avec les armes les plus impitoyables ou, ce qui serait pire, un mur de silence réprobateur sur lequel tous ses discours viendraient se briser sans ébranler son calme dédaigneux. Renaud passa la main sur son front.

Comme il aurait aimé pouvoir s'enfermer dans la paix de ce bureau confortable et oublier, avec les fantômes du passé, les tracasseries qui l'assaillaient de tous côtés...

Dans un sursaut d'énergie, honteux de cette défaillance, il se leva et descendit d'un pas ferme vers la salle à manger. Anthelmine y entra deux minutes avant lui et vint occuper sa place avec la hautaine froideur qui ne l'abandonnerait jamais.

Elle n'eut pas un coup d'oeil vers la place vide de Jacqueline et mangea en silence. Ce calme détachement des événements de la journée, cette volonté bien arrêtée de les ignorer, parurent à Renaud plus insultants qu'un soufflet. C'était marquer, d'une façon pérenne, que la jeune femme n'avait, aux yeux d'Anthelmine, pas plus d'importance qu'un poulet de la ferme. Qu'elle ait eu un sursaut de révolte, une crise de désespoir et qu'elle en soit malade, elle ne voulait pas s'en soucier et entendait que Renaud se le tint pour dit.

Le repas se passa dans un mutisme presque total de part et d'autre.

Mais, quand Mlle de Courthenay se leva de table, son neveu, ouvrant la porte de la salle à manger et, s'effaçant pour la laisser passer, lui dit d'un ton ferme :

— Allons au salon, ma tante, je vous

**Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6380, rue Bordeaux

Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des
Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

prie. Je serais heureux d'avoir un entretien avec vous.

Elle le fixa de ses yeux perçants et, sans répondre, elle entra dans la grande pièce solennelle que des tapisseries précieuses assombrissaient, ainsi que les lourds rideaux de soie cramoisie à demi tirés sur les hautes fenêtres.

Elle alluma la lampe placée sur la cheminée et s'assit à sa place habituelle, dans le fauteuil Louis XIII qu'elle occupait au moment de l'incident avec Jacqueline. Renaud eut un regard involontaire vers la petite table qui supportait le plateau. Mais le napperon sali avait disparu et tout était rentré dans l'ordre.

Anthelmine, les bras posés sur les accoudoirs, le buste raide avec sa grande croix d'or bien droite au bout de son cordon noir, avait à demi fermé les yeux et attendait...

Le jeune homme serra les poings derrière son dos. Il avait la désagréable sensation de se retrouver, petit garçon, devant le juge inflexible, prêt à examiner ses notes, avec une rigueur que rien ne pouvait fléchir. Il crut voir Gilbert, debout à côté de lui, avec son teint doré, ses yeux rieurs et cet air détaché, vaguement insolent, qu'il affectait toujours devant la vieille demoiselle.

Il était le seul, peut-être, qui ait su lui résister. Il aurait été doux, à Renaud de l'avoir auprès de lui, ce soir. Mais des milliers de kilomètres séparaient maintenant les deux frères et l'ainé se demandait si, Gilbert, cet insouciant, n'avait pas choisi la meilleure part. Il ne pouvait pourtant laisser s'épaissir autour d'eux ce silence pesant que rien ne venait rompre.

— Ma tante, dit-il résolument, je voudrais vous parler de Jacqueline...

Il attendit une seconde, espérant un mot, un signe qui aurait pu le renseigner sur l'état d'esprit d'Anthelmine.

Etouffant un soupir, il reprit :
— Si j'avais pu prévoir cet... antagonisme qui a surgi entre vous, je serais allé m'installer à Paris. Mais, ainsi que je vous l'expliquais l'autre jour, j'ai formé le projet d'écrire un vaste ouvrage sur la Bresse et le Buguey, une sorte de grande histoire vue à travers les petites histoires locales et qui retracerait la vie de ces deux provinces depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

« Or, c'est ici seulement que je puis trouver les éléments nécessaires pour étayer mon oeuvre. Courthenay, vous le savez mieux que personne, possède une magnifique bibliothèque, abondant en vieux documents. De plus, je puis, étant sur place, aller facilement à Bourg, Belley ou tout autres villes et villages susceptibles de renfermer des souvenirs du passé.

« J'ai expliqué ces raisons à Jacqueline qui a consenti, non sans quelque appréhension, je le reconnais, à venir vivre à Courthenay, pendant le temps que dureront mes recherches. Il faut bien avouer, ma tante, que le château, isolé, humide, austère, n'est pas un séjour très gai pour une jeune mariée de 20 ans. Les villas et propriétés d'alentour sont fermées pour la plupart, en cette époque de l'année. Et... vos relations, ajouta-t-il en essayant de rire, sont encore plus sévères que le château lui-même.

Il s'arrêta, quêteant une approbation ou quoi que ce fût qui indiquât une attention à ses discours. Mais Anthelmine avait l'air transformée en statue. C'est à peine si on la voyait respirer.

Enervé, Renaud se mordit les lèvres. Malgré la déférence qu'il témoignait à sa tante, la sègne vif des Courthenay commençait à battre à ses tempes...

— J'espérais, reprit-il un peu sèchement, trouver chez vous, ma tante, une juste compréhension de la situation. Or, depuis notre arrivée, vous

ne cessez de témoigner à Jacqueline une hostilité méprisante qui se traduit par des blessures perpétuelles et qui a déterminé la scène regrettable de cette après-midi. J'ai pour vous beaucoup de reconnaissance et d'affection, mais j'aime ma femme...

— Non.

Ce mot, le seul qu'elle eût prononcé depuis son arrivée dans le salon, sortit des lèvres sèches d'Anthelmine sans qu'elle élevât la voix plus qu'à l'ordinaire.

Il claquait pourtant, avec la netteté brutale d'une balle et résonna violemment aux oreilles de Renaud. Il se retourna d'une seule pièce vers la statue qui avait enfin daigné s'animer.

— Comment, non ? répéta-t-il. Vous prétendez que je n'aime pas Jacqueline ?

— Tu ne l'aimes pas, affirma la voix impitoyable, et je l'ai su dès le premier jour. Si tu l'avais aimée, crois-tu que j'aurais consenti à vivre sous le même toit qu'elle ?

Le jeune homme resta un instant sans voix, le souffle coupé... Il avait soudain la sensation de se pencher sur un abîme insoupçonné, où grouillaient des formes immondes.

— Voyons, ma tante, fit-il en essayant de trouver son calme, tâchons de nous expliquer sans passion et sans colère. Je ne vous suis pas très bien... Malgré la répugnance que j'éprouve à aborder ce sujet, il me semble qu'au moment de mes fiançailles avec Blanche, vous ne lui témoigniez pas pareille aversion ? Je crois pourtant, ajouta-t-il avec un rire amer, qu'il était difficile d'être plus bêtement amoureux que moi...

— Ne compare donc pas ce qui n'est pas comparable, répondit lentement Mlle de Courthenay. Blanche était à mes yeux la Beauté, dans sa plénitude et sa perfection. Mais elle était aussi la Raison, la froide, la calculatrice, la souveraine raison.

« Et en cela, en cela seulement, ajouta-t-elle en ricanant, je la sentais ma soeur. Elle poursuivait un but, qui était le pouvoir, la richesse, la puissance, la domination et, pour elle, le coeur n'était qu'un organe vital et non ce demi-dieu ridicule dont s'embarassent les sentimentaux. Nous nous comprenions parce que nous partagions

les mêmes ambitions. Elle et moi te voulions grand, illustre, immortel, moi pour l'orgueil des Courthenay, elle pour satisfaire sa vanité.

« Je ne la craignais pas, car j'avais deviné dès le début de vos relations, qu'elle ne t'aimerait jamais. Ce genre de femmes est incapable d'aimer autre chose qu'elles-mêmes. Tôt ou tard, je t'aurais repris et de toutes façons j'aurais continué à exercer sur toi une influence dont tu n'as jamais eu qu'à te louer.

— Mais enfin, interrompit Renaud, ce n'est pas Jacqueline, la pauvre gosse, qui vous gêne pour cela.

Elle eut un rire méprisant.

— Oui, si extraordinaire que cela paraisse. Car cette insignifiante créature qui n'a pour elle ni beauté réelle, ni intelligence, ne vit, au contraire de Blanche, que par le coeur et celle-là t'adore, sans se soucier de ton avenir ou de ta célébrité.

— Il me semble que je dois m'en réjouir, constata Renaud ironiquement, et ces révélations cadrent mal avec ce que vous m'affirmiez tout à l'heure. Comment pourrais-je ne pas aimer Jacqueline, sachant justement la qualité désintéressée de son amour.

— Fadaïses ! jeta-t-elle en haussant les épaules. Littérature que tout cela ! Si tu avais eu pour cette femme l'affection que tu proclames, jamais, tu m'entends ? jamais, tu n'aurais dû la mettre en ma présence. Je la hais, dit-elle soudain en se levant, comme je hais ces sortes de poupées, gracieuses, douces, minces, pétries de charmes et de sourires, sans valeur, sans consistance, qu'on peut faire pleurer avec une remarque blessante sans qu'elles songent à rendre les coups.

« Comment pourrais-tu aimer pareille créature, toi qui as connu Blanche, qui as tenu dans tes bras ce corps admirable et qui as pu apprécier son intelligence, sa science mondaine, sa maîtrise d'elle-même ? Ah ! fit-elle avec violence, je me demande quel vent de folie a soufflé sur toi le jour où tu as lié ta vie à celle de cette petite fille...

Renaud, les poings serrés au fond de ses poches, le coeur débordant de colère impuissante, se retourna vers elle brusquement.

— Et si je vous disais, cria-t-il, que je l'ai choisie justement parce qu'elle

était l'antithèse vivante de « l'autre » ? J'avais souffert, et combien cruellement, à cause de cette raison que vous vantez si chaudement et qui a failli, moi, me tuer. J'ai trouvé en Jacqueline un être impulsif, qui ne raisonne pas, mais qui aime, de tout ce coeur neuf, vibrant, sensible, que vous méprisez. Sa puérilité, son rire, sa jeunesse émerveillée, me reposent comme un bain de fraîcheur après une marche harassante. Mais maintenant que je vois clair dans cette situation pénible, je ne vous imposerais pas plus longtemps une présence détestée. Je quitterai Courthenay, dès demain, avec ma femme, et vous ne la verrez plus jamais, jamais, entendez-vous ?...

La porte refermée avec violence fit tinter les candélabres de cristal posés sur la cheminée. Dès que se fut apaisé ce frêle murmure, le silence retomba dans la pièce.

Anthelmine étendit le bras, éteignit la lampe et se rassit dans l'obscurité. Elle resta là plus d'une heure, ombre noire fondue dans la nuit, ruminant en elle de sombres projets, abreuvant de fiel et d'amertume ce coeur méprisable si plein de passions inavouées.

Quand Renaud rentra dans sa chambre, encore exaspéré par la scène violente qui venait de se dérouler, il appréhendait de trouver Jacqueline éveillée.

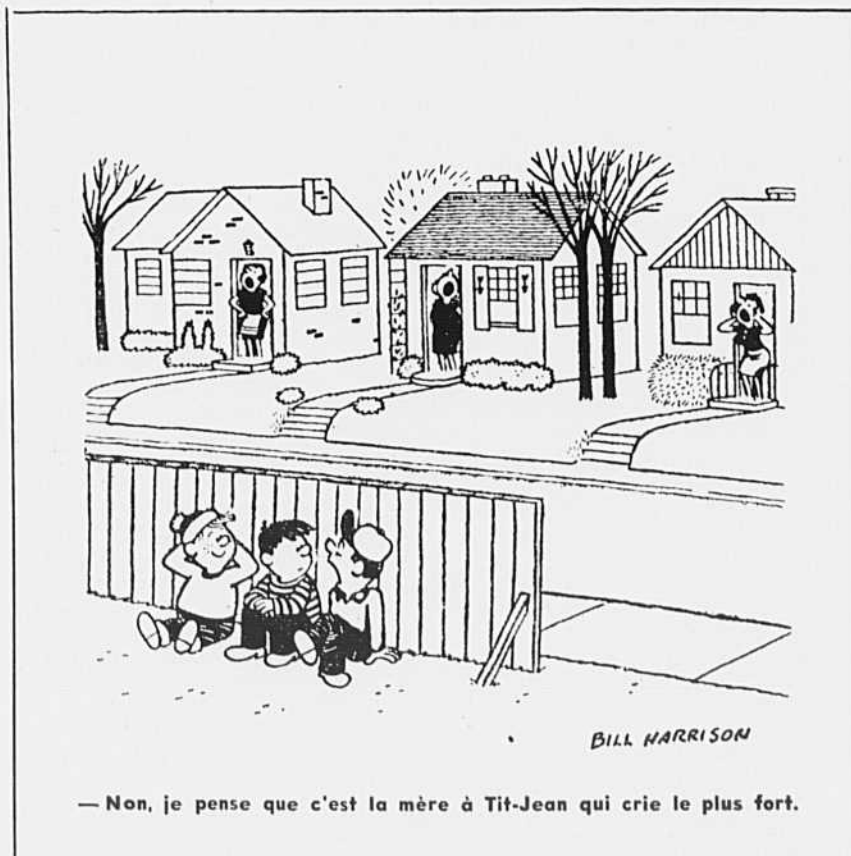
Il n'aurait pu lui cacher la raison de son trouble et il se souciait peu d'affronter le chagrin qu'elle ne manquerait pas de manifester. Mais la jeune femme dormait toujours. La veilleuse placée sur la table de nuit et qu'il avait laissée allumée, éclairait d'une lueur rose le délicieux visage encore paré de ses rondeurs adolescentes, où les longs cils recourbés projetaient une ombre légère.

Un long moment, Renaud, les mains dans les poches, les sourcils froncés, la contempla. Il sentait peser sur ses épaules comme un fardeau très lourd, cette jeunesse désarmée de sa femme, cette fragilité si vulnérable qu'il lui fallait défendre à tout prix.

Mais il lui était dur d'abandonner son travail, cet ouvrage commencé qui lui tenait à coeur et qu'il ne pourrait mener à bien dans la vie agitée de Paris. Il avait déjà réuni une importante documentation dans les manuscrits vénérables qui dormaient au fond des placards de la bibliothèque. Mais il lui fallait compter encore deux ou trois mois de labeur acharné pour terminer cette compilation indispensable. Pourtant, continuer à vivre dans ces conditions pénibles était impossible. Pour la première fois, il avait eu la révélation de la véritable nature de sa tante et il en restait vaguement épouvanté. Il l'avait toujours considérée comme une femme dure aux autres et à elle-même, ne connaissant ni indulgence, ni réelle bonté, beaucoup plus par le fait de sa disgrâce physique et d'une certaine âpreté de caractère, que par manque de coeur. Il l'estimait cependant pour son esprit de justice, son intelligence, sa droiture, et il s'apercevait soudain que sous cette armure d'airain, bouillonnait un flot de violences, de passions, de haine amoncelée, qui risquait telle une lave rougeoyante, de tout dévorer sur son passage.

Il arpenta la chambre, le bruit de ses pas étouffé par l'épaisseur du tapis de haute laine. Le silence de la pièce tiède où tintait seulement le timbre argenté et régulier de la pendule, détendait ses nerfs, apaisait la révolte qui l'avait secoué.

La vue de Jacqueline endormie l'emplissait peu à peu d'un attendrissement dont il n'était pas maître.



— Non, je pense que c'est la mère à Tit-Jean qui crie le plus fort.

Comment sa tante osait-elle prétendre qu'il n'aimait pas sa femme ? Ce mariage précipité avait peut-être été une folie, il devait se l'avouer aujourd'hui. Il avait obéi alors à une impulsion plus forte que sa volonté qui le poussait à mettre l'irréparable entre lui et le fantôme qui le poursuivait.

Mais, peu à peu, et chaque jour davantage, il s'attachait à cette enfant sensible et aimante qui mettait dans sa vie sérieuse, presque austère, un rayon de soleil et un petit grain de folie. Ses défauts eux-mêmes, son désordre, son étourderie, son insouciance, venaient de sa jeunesse et se corrigeraient d'eux-mêmes à mesure qu'elle prendrait le sens de ses responsabilités.

La petite pendule au timbre argentin égrenait les douze coups de minuit. Renaud, arrêtant sa marche lente, passa dans la salle de bains et se déshabilla.

Quand il se glissa, avec d'innombrables précautions, aux côtés de Jacqueline, elle sentit sa présence dans son sommeil. Sans ouvrir les yeux, elle se tourna vers lui et vint nicher sa tête dans le creux de son épaule avec un petit grognement de jeune chien affectueux.

Il posa ses lèvres sur le front blanc, éteignit la veilleuse et finit par s'endormir, avec Jacqueline dans ses bras.

Il se leva tôt le lendemain, car il avait un gros travail devant lui pour mettre en ordre son bureau, ranger les notes déjà tapées, inscrire ses références et classer les documents.

Il n'avait encore rien dit à Jacqueline de leur départ, mais il avait bien l'intention de brusquer les choses et de quitter, dès que possible, cette demeure où la vie risquait de devenir infernale pour tous.

Au milieu de ses rangements, on frappa à la porte et Louison entra, portant une lettre sur un plateau.

— Mademoiselle M'sa chargée de remettre ceci à monsieur, dit-elle.

Un peu étonné, Renaud prit l'enveloppe où il avait reconnu au premier coup d'oeil, son nom, tracé par l'écriture anguleuse de Mlle de Courthenay.

La femme de chambre sortie, il s'approcha de la fenêtre et lut ces lignes qui le remplirent de stupeur :

« Mon cher Renaud. Pour la première fois de ma vie, je me suis laissée aller, emportée par la colère, à proférer des paroles qui dépassaient ma pensée. J'ai beaucoup réfléchi et quoi qu'il puisse m'en coûter, j'estime que je te dois des excuses pour la scène regrettable d'hier soir. Il serait injuste d'interrompre, pour un accès de mauvaise humeur que je regrette, une oeuvre aussi considérable que celle que tu as entreprise. D'autre part, tu es chez toi, à Courthenay, et je ne puis, ni ne veux te chasser de la maison paternelle.

« Par conséquent, je te propose de conclure une sorte d'armistice, jusqu'au moment où ton travail de recherches ayant pris fin, tu regagneras Paris pour la mise au net de tes notes.

« Le château est assez grand pour nous abriter tous les trois, sans qu'il en résulte une gêne pour personne.

« Louison peut, sans inconvénients, vous servir vos repas dans le petit salon, à côté de votre chambre, ce qui me permettra de ne pas changer des habitudes de plus de soixante ans. Tu sais à quelles heures immuables je sors du château pour aller à l'église ou faire dans le parc une promenade hygiénique. Il sera donc facile à ta femme de ne pas me rencontrer.

« Je te demande une seule chose en échange de ces concessions. Tu viendras tous les soirs, au salon, passer une heure avec moi, pour me tenir au courant de tes travaux. J'ai trop longtemps participé à ta vie intellectuelle pour que tu me laisses volontairement dans l'ignorance de tes projets. »

La signature barrait le papier avec la violence d'un coup de sabre... Renaud dut relire deux fois cette lettre pour bien se convaincre de sa teneur... Pensif, vaguement inquiet, il n'éprouvait aucune joie de cette défaite avouée de la vieille demoiselle.

Un adolescent ou un être superficiel aurait pu exulter pour une victoire si facilement remportée.

Mais Renaud avait trente ans, c'était un cerveau profond, lucide, habitué à l'analyse et qui ne se contentait pas d'apparences, si flatteuses soient-elles. Depuis ce mois de vie commune à trois personnages, depuis la scène de la veille surtout, il commençait à entrevoir la vérité sur la nature d'Anthelmine et cet apaisement soudain, ce ton de conciliation, si étrangers à son caractère, lui causaient un malaise qu'il n'arrivait pas à surmonter.

Une voix intérieure criait au fond de sa conscience et lui ordonnait de partir, sans tenter une nouvelle expérience où pourrait sombrer le bonheur de Jacqueline.

Pourtant, il lui était dur d'abandonner les travaux qui lui tenaient à coeur. Il aimait cette vie studieuse, dans l'odeur des parchemins, des livres jauniss, en compagnie de ces vieux souvenirs qui évoquaient tout un monde à jamais disparu. Le silence de Courthenay, son isolement au milieu de son parc immense, favorisait l'éclosion de son génie, alors que le brouhaha de la vie parisienne faisait fuir ces fantômes du passé, comme des ombres apeurées. Il relut la lettre d'Anthelmine une troisième fois, essayant de deviner entre les lignes la véritable pensée qui dictait la conduite si extraordinaire de la vieille fille.

Après tout, pourquoi vouloir dénaturer une action, somme toute, noble et louable ? Emportée par sa nature vive, toujours contenue jusqu'alors par une inflexible volonté, elle avait proféré des paroles blessantes qu'elle regrettait aujourd'hui. Elle s'en excusait avec dignité et proposait une solution de compromis qui rendrait possible la vie commune. Pourquoi chercher à cette lettre une autre signification ?

Renaud regarda le parc à travers la vitre. Le printemps tardif avait fait son apparition à Courthenay. La pluie de la veille semblait avoir lavé l'atmosphère de ses dernières impuretés. Dans le ciel, d'un bleu de satin pâle, pommelé de nuages blancs et légers, le soleil brillait, encore bas sur l'horizon et teignait de rose les feuilles d'un vert tendre et les troncs des vieux marronniers.

Bientôt, le bois tout entier ne serait plus qu'un parterre de violettes et de primevères où Jacqueline pourrait se promener.

Pourquoi partir alors que la nature elle-même se parait de ses grâces neuves pour les séduire ?

Laissant son bureau en désordre, Renaud sortit et passa dans la chambre, de l'autre côté du couloir.

Il trouva Jacqueline appuyée sur ses oreillers, regardant avec ravissement le rayon doré qui la baignait de chaleur et de lumière.

— Oh ! Renaud, s'écria-t-elle en le voyant entrer, le soleil me dit bonjour matin, c'est le printemps et tu verras vers les rideaux.

Il s'assit au bord du lit et la prit dans ses bras.

Il avait toujours un involontaire émoi quand il sentait ployer cette taille si mince, si fragile, qui s'abandonnait contre lui avec la confiance de la plante qui cherche un soutien.

— Oui, ma Line, il fait très beau ce matin, c'est le printemps et tu verras comme il est charmant le printemps de chez nous, peut-être parce qu'on l'a si longtemps attendu et désiré. Ecoute, ma chérie, je vais te poser une question, je te demande d'y répondre en toute franchise.

Elle le fixa de ses beaux yeux limpides, incapables de mensonge.

— Bien sûr, Renaud. Qu'y a-t-il ?

Il regarda la lettre qu'il tenait toujours dans sa main. La ferait-il lire à Jacqueline ? Il faudrait alors lui raconter pour en justifier les termes, la scène qui s'était déroulée la veille au soir entre Anthelmine et lui.

Or, il voulait éviter autant que possible d'accabler sa tante et il craignait d'autre part, de froisser la jeune femme.

— Ma chérie, dit-il résolument, je comprends que cette vie austère entre tante Anthelmine, difficile et acariâtre et moi-même, absorbé par mon travail, pèse à ta nature vive, à ta jeunesse. D'autre part, j'ai un besoin impérieux de Courthenay en ce moment, en raison de l'ouvrage que je prépare.

— Quel ouvrage, Renaud ? demanda-t-elle doucement.

Il se mordit les lèvres, un peu embarrassé à l'idée qu'il n'avait jamais mis sa femme au courant de ses activités.

— Une étude très importante dont je te reparlerai longuement... si cela t'intéresse, toutefois.

— Mais bien sûr, fit-elle avec un timide sourire, j'ai mes deux bacs, tu sais, je ne suis pas une ignorante...

Pour cacher sa confusion, il l'embrassa dans le cou et se mit à rire.

— Tu as toujours l'air d'un petit oiseau, ma Linotte, je ne puis pas croire que cette jolie tête contienne tant de sciences.

— Quoi qu'il en soit, continua-t-il, un départ en ce moment me serait très préjudiciable. C'est pourquoi, en complet accord avec ma tante, nous avons décidé de mener les uns et les autres une vie indépendante qui serait plus agréable pour tous. Nous pourrions prendre nos repas dans le petit salon du premier et le château est assez vaste pour nous abriter tous, sans qu'il en résulte la moindre gêne.

— Oh ! Renaud, s'écria Jacqueline en joignant les mains, je n'aurais plus à entrer dans cette salle à manger glaciale, à subir ces interminables repas ? C'est trop beau, je ne puis y croire.

— Il ne tient qu'à toi qu'il en soit ainsi pourtant, si tu consens à rester à Courthenay quelques mois encore.

— Mais bien sûr que j'y consens, du moment que ce séjour t'est profitable. Mais... ajouta-t-elle en baissant les yeux, je ne veux pas être égoïste. Je sais que tu apprécies la conversation brillante et cultivée de ta tante, peut-être t'ennuieras-tu dans ma seule compagnie. Laisse-moi parler, Renaud, si tu m'interromps je n'aurai plus le courage de continuer... Je redoute Mlle de Courthenay, c'est vrai, et avoue que j'ai pour cela des raisons valables. Pourtant je reconnais humblement ses qualités, surtout cet aplomb, cette assurance, cette lucidité, que je n'aurai jamais, je le sais.

— Heureusement, s'exclama la jeune femme en riant, je ne reconnaitrais plus ma tête folle.

[Lire la suite au prochain numéro]

FIÉZ-VOUS AUX

Quand les reins n'élèvent pas l'excès d'acidité ou les déchets — il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules Dodd's pour les Reins stimulent les Reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez des Dodd's maintenant.



Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

1250, rue Villeray, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

La Revue Populaire

DE FEVRIER

En vente dans tout le pays

VOUS APPORTE :

- Ce dont on parle, par *Lucette Robert*
- Les souvenirs d'Elsa Maxwell
- Chez les Carmélites de Montréal, par *Jacques Coulon*
- La mode actuelle, avec nombreuses photos.

UN ROMAN COMPLET
DU PLUS GRAND INTERET :

QUAND L'AMOUR FLEURIT

par **MARCELLE DAVET**

L'ANGE DE LA CHARITÉ

Notre grand feuilleton par PIERRE NINOUS

No 8

« **M**AIS comme je l'approuve !... »
Au bout de quelques minutes, il continua :

— Et à Paris, dans ses relations mondaines, vous ne vous êtes jamais aperçu d'une intimité plus grande avec quelqu'un ?...

« N'importe qui ?... »

Le marquis ne répondit pas.

— Non, dit-il enfin.

« Elle avait, d'ailleurs, une si haute dignité dans tous ses actes, et moi une si grande confiance en elle !... »

— Et Violette, qui la quittait à peine, n'a jamais non plus rien soupçonné ?

— Ce n'est pas probable. Dans tous les cas, elle ne le dirait pas.

— Et Pauline, sa femme de chambre ?... Jeannie, si fine, si intelligente ?...

— Je ne les ai pas questionnées, répondit M. de Plessis. Je ne le ferai jamais...

M. Lemarchand se dit que, malgré toute sa volonté de savoir, il n'aurait certainement pas plus de courage que son gendre.

Cependant, depuis un instant, Horace était préoccupé.

Il avait eu de nombreuses hésitations en parlant.

Tout cela ne pouvait pas échapper à l'oeil scrutateur du verrier.

— Vous me cachez quelque chose, dit-il tout à coup.

M. de Plessis Saint-Luc devint très pâle.

— C'est donc bien grave ? demanda Jacques.

Le marquis inclina la tête.

— Ce sera aussi douloureux pour vous que pour moi, balbutia-t-il.

— Ah ! fit M. Lemarchand avec un éclair dans le regard.

Puis, tout de suite :

— Qu'importe la douleur ! dit-il.

« Ne l'avez-vous pas, du reste, endurée vous-même, Horace ? »

« Allons, parlez, je vous le demande. »

« Plus, je l'exige... »

M. de Plessis obéit.

— Il paraît, dit-il, que, dans notre monde parisien, ce monde auquel je reste toujours si complètement étranger, même quand je suis obligé de le fréquenter, votre malheureuse fille a eu une... liaison...

— Elle ?... s'écria le verrier, non !... Ce n'est pas vrai !

— J'ai dit comme vous, fit le marquis avec un profond désenchantement.

« Puis, quelques preuves m'ont été données, et... »

— Et quoi ?

— Je ne sais pas !... Je vous l'ai dit tout à l'heure, je ne veux pas la juger...

— Dites-moi tout...

— Eh bien ! il paraît qu'elle aurait beaucoup vu, à une époque, le marquis de Moranges.

— L'explorateur ?... Oui, en effet, je me souviens... Il était souvent chez vous !... Comme il me déplaît !...

— On dit qu'il affichait pour elle une passion insensée...

— Et qu'il ne cachait pas.

« Oui ! oui !... »

« Cette canaille-là ? »

« Malgré son grand nom, il était de ceux pour lesquels l'honneur des fem-

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Laure Lemarchand, marquise de Plessis Saint-Luc, est trouvée dans sa chambre hermétiquement close, un poignard dans le dos. Après une enquête serrée, on classe l'affaire faute de lumière suffisante. Mais, M. Jacques Lemarchand, père de la victime, et Horace de Plessis Saint-Luc, le mari, continuent à porter leurs soupçons sur le comte Gratien de Plessis Saint-Luc, beau-frère de Laure. Mais le comte, très habile, réussit presque à écarter leurs doutes. La petite Reine-Marie, pour des raisons que tous ignorent, a adopté depuis la mort de sa mère une attitude quasi belliqueuse envers celle qui l'adore et l'a presque élevée, Violette de Lacroix-Marbourg.

mes, le mari, les enfants, ne passent que longtemps après leur orgueil, leur égoïsme, leur sensualité !...

« Après, après ?... »

— Elle lui aurait défendu sa porte...

« Il est devenu furieux, au point que le prince de Marsan aurait dit en plein cercle :

« — Ce qu'il me tarde que cet animal-là soit reparti pour un de ses voyages !... J'ai toujours peur de quelque catastrophe. »

— Il y a eu des témoins de ces mots ?

— A coup sûr. Et il paraît même que, si on interrogeait le prince, il dirait bien que ces paroles-là ont été prononcées par lui.

« Mais le plus grave n'est pas encore cela. »

— Quoi donc ?...

— Moranges est reparti. Savez-vous quand ?

— Vous me faites frémir !

— Le 3 novembre, déclara le marquis.

M. Lemarchand poussa un cri.

— Le 3 novembre ! s'écria-t-il.

« Mais alors, mon Dieu !... Mon Dieu, c'est lui !... »

« Il n'y a pas à douter !... »

« Ah ! la malheureuse !... la malheureuse !... »

Au bout de quelques instants, l'industriel dit :

— Sait-on où il est actuellement, ce Moranges ?...

— En plein continent noir. Néanmoins depuis longtemps, il n'a pas donné de ses nouvelles.

— Les Touareg ont peut-être fait justice !

« Je chercherai... Je saurai ce qu'il est devenu, et, s'il vit encore, malheur à lui !... »

Il se remit à arpenter comme un fou l'immense pièce.

Le marquis pleurait, une main sur ses yeux.

Une heure s'écoula ainsi.

Tout à coup, le verrier s'approcha de son gendre.

— Alors, dit-il, j'ai injustement soupçonné votre frère ?...

« C'est une mauvaise action de ma part... »

« Je tâcherai de réparer le mal que je lui ai mentalement désiré. »

« Pas comme il le désire... Non !... »

Horace l'interrompit violemment :

— Vous êtes le maître, lui dit-il.

« Votre fortune est à vous, à vous seul. »

« Tout ce que vous déciderez sera bien. »

— Merci de la liberté que vous me donnez, mon fils.

« J'ai besoin de me recueillir. Laissons de côté ces tristes choses, voulez-vous ?... »

— Ah ! je ne demande pas mieux !...

— Cependant, si vous entendiez parler de ce Moranges, vous me le diriez, n'est-ce pas ?...

— Vous avez ma parole...

— Ah ! je voudrais tant le retrouver... Et savoir !...

« Et, malgré son crime, la venger !... »

Au bout de quelques instants, Jacques parut secouer les angoisses surhumaines qu'étaient les siennes, et il dit à son gendre :

— Pouvez-vous me montrer, à Saint-Luc, quand nous y reviendrons, le passage secret ?

Le marquis tressaillit.

— Je désire vous être agréable jusqu'au-delà du possible, affirma-t-il.

Mais ce que vous me demandez là, non, je ne le ferai pas, n'y comptez point !...

— Pourquoi ?

— J'ai juré de me taire. Rien ne me fera trahir mon serment...

M. Lemarchand connaissait Horace ; il n'insista pas.

Deux ou trois jours se passèrent.

On voyait le malheureux père le long des charmilles, sous les allées ombreuses, devant les massifs en fleurs dont il ne distinguait même pas les couleurs divines.

Il errait comme un fou à la recherche de sa pensée, qu'il sentait tout près de lui échapper.

Reine-Marie, Violette, lui étaient aussi indifférentes l'une que l'autre !...

Sa fille avait trompé son mari !...

Elle qu'il croyait si droite, si loyale, à laquelle il avait pardonné son orgueil intraitable, sa dureté, sa sécheresse de coeur, à cause de ce qu'il croyait être la rigidité absolue de ses principes et de sa vie, avait trahi... avait forfait à l'honneur...

Avec le caractère de Jacques Lemarchand, rien ne pouvait lui faire plus de mal.

En revanche, il vouait plus que jamais à son gendre une sorte de vénération, pour l'indulgence avec laquelle, lui, l'homme irréprochable, il parlait de la pauvre morte, tout en ne doutant pas de sa culpabilité.

— Il n'y a que les gens sans tache et sans reproche, pour posséder cette bonté souveraine, se disait-il.

Avec un grand élan dans l'âme, il ajoutait :

— Ah ! celui-là peut me demander ma vie, s'il la veut !... Je la lui donnerai !... C'est mon fils, mon vrai fils !...

Et dans le discret serrement de sa main, le soir, quand il le quittait, il y avait une émotion profonde qui ne se traduisait par aucune parole, mais qu'Horace, avec son tact infini et sa délicatesse raffinée, comprenait bien.

Et, apaisé, presque heureux, il se sentait payé, consolé de bien des choses par cette tendresse, cette reconnaissance de M. Lemarchand.

IV — Soeur Gabrielle

UN soir, comme le riche industriel errait au hasard, dans le parc, il entendit deux personnes qui parlaient près de lui.

Quoique sa pensée fût absorbée par l'angoisse unique et affolante de son coeur, il finit par saisir ce que l'on disait.

— C'est une maison où il y a une fortune énorme, déclarait une voix au timbre gascon fortement accusé. Nous pourrions peut-être y faire quelque chose.

— Quoi ? répondit un autre individu.

— Tu es trop bête pour que je te fasse la moindre confiance. Tu la répéterais ; mais suis exactement mes avis, et nous arriverons certainement...

— Y aura-t-il de l'argent à gagner ?

— Probablement.

— Alors tu peux parler, j'obéirai.

Les voix s'affaiblirent, puis se turent tout à fait.

M. Lemarchand n'entendit plus rien.

— Voilà de propres individus !... pensa-t-il.

Mais qui étaient-ils ?

Repris par ses pensées, il n'y songea pas longtemps.

Quand il arriva au château après le premier coup de cloche annonçant le dîner, on lui dit qu'Horace était au salon, et le pria d'y entrer.

Il trouva, en effet, le marquis assis devant les fenêtres ouvertes, avec deux personnages qui lui étaient inconnus.

M. de Plessis Saint-Luc fit les présentations :

— Mon père, dit-il, voici MM. Ducrucq, nos voisins. Monsieur, continuait-il en désignant le vieux Polycarpe, est juge de paix du canton de Carrère.

« Quant à M. Renaud, il nous a été d'un grand secours lors de l'accident arrivé à Mlle de Lacroix-Marbourg. »

Renaud salua bêtement, avec ce rictus nerveux qui le rendait encore plus laid, presque effrayant, car il lui donnait la physionomie d'un fou.

Le vieux, très gracieux, dit :

— A notre époque, où la canaille est souveraine, il faut bien que les honnêtes gens s'aident entre eux.

Ces quelques mots, autant que la laideur repoussante des deux individus, impressionnèrent désagréablement M. Lemarchand.

En général, les gens vraiment droits et honnêtes ne parlent pas de leur loyauté.

Ils la trouvent naturelle, et n'éprouvent jamais le besoin de la mettre en avant.

Les coquins seuls ne cessent de l'évoquer.

Le verrier ne répondit pas.

Du reste, M. de Mérisolles entraînait avec sa fille.

Reine-Marie, avec l'autorisation de Violette, avait invité son amie à dîner.

Horace, qui avait une grande sympathie pour le baron, l'avait prié d'accompagner sa fille.

En Gascogne, l'hospitalité est large et les invitations faciles.

La générosité du marquis avait vite pris les usages de sa patrie d'adoption.

Un valet de chambre vint dire, en s'adressant à Violette :

— Mademoiselle est servie.

Les Ducrucq se levèrent aussitôt, en apparence marris.

Commencé dans l'édition du 22 décembre 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Le temps passe vite chez vous, dit le vieux. Excusez-nous... Ce que l'heure s'oublie en si aimable compagnie!...
— Voulez-vous partager notre dîner? demanda le marquis.

L'autre prit la balle au bond.
— Je ne demande pas mieux, fit-il vivement.

Il ajouta, par acquit de conscience :
— A moins que mon fils Renaud n'ait des occupations urgentes au Hourtet.

« Il s'occupe beaucoup de nos terres!... »

Le Crétinas jeta un mauvais regard à son père.

Est-ce qu'il allait le renvoyer ainsi, au seuil du paradis?...

Et faudrait-il renoncer à l'excellent repas dont les senteurs divines, par les portes déjà ouvertes de la salle à manger, arrivaient jusqu'à lui, et étaient délicieusement humées par son long nez d'ivrogne, enluminé et retombant?...

— Je n'ai rien de mieux à faire, dit-il de son dur accent germanique et déclamatoire.

Gaiement Horace répondit :

— Alors, offrez le bras à ma Reinette, monsieur, et suivez-nous!...

Lui-même conduisait déjà Madeleine de Méricolles, tandis que Violette, au bras de M. Lemarchand, attendait inclinée, comme la maîtresse de la maison qu'elle était pour le moment, que tous ses invités eussent quitté le salon.

Le repas, en effet, était tout aussi soigné en Gascogne qu'en Picardie.

Une seule chose manquait, à cause du grand deuil de la maison entière : les fleurs sur la table.

Mais la chère était exquise, les vins de premier choix et le service fait avec cette correction sobre que Violette aimait.

M. Lemarchand ne parlait pas.

Sa tristesse ne diminuait point.

Entendant-il même la conversation générale sur l'agriculture, et les déceptions de toutes sortes qu'elle donne actuellement en Gascogne?...

On ne l'eût pas dit, à la préoccupation intense de son regard, à la ride profonde creusée entre ses deux sourcils.

Cependant, elle était vive, cette conversation, surtout entre le vieux Pois-de-Senteur et M. de Méricolles.

Horace et M. Bussus y mettaient leurs mots justes ; Violette elle-même répondait.

Renaud seul ne disait rien.

Il mangeait comme un anthropophage, et buvait comme un sonneur.

Maintenant, son horrible nez béarnais avait pris une teinte de brique foncée.

Il ne voyait plus les signes désespérés de son père, qui le suppliait de ne pas autant absorber de Margaux ou de Pommard.

Les deux coudes sur la table, la tête dans son assiette, il avalait gloutonnement, et ne s'interrompait que pour vider son verre, que l'attention des valets de chambre, du reste, ne laissait jamais vide.

— Que va-t-il arriver, mon Dieu... s'il continue ainsi? se disait le vieux Polycarpe avec épouvante.

« Il va se pocharder horriblement.

« Alors, adieu tous mes projets!... »

« Sans compter que jamais sa tenue n'a été aussi abominable, et sa façon de manger aussi dégoûtante!... »

Mais bientôt ses préoccupations paternelles elles-mêmes disparurent dans l'empêchement de la discussion que provoquait M. de Méricolles, et qu'il se croyait le devoir de partager.

Agriculteurs, ils l'étaient tous les deux.

Mais quelle différence!...

L'un, M. de Méricolles, avait l'esprit ouvert, il lisait, étudiait, se tenait au courant du progrès moderne.

Il avait en plus une activité et une intelligence rares.

Levé avant le jour, il se rendait compte de tout ce qui se passait autour de lui.

Malgré sa fortune, laborieusement conservée au milieu de la crise générale, il avait envoyé son fils dans une ferme agricole, disant :

— Il te faut apprendre, toi, mon Jean, tout ce que je ne sais pas, et être capable de mettre la main à la pâte.

« Pour se voir respecté et écouté de ses gens, on doit en savoir plus qu'eux. Polycarpe, au contraire, rejetait comme autant d'absurdités les découvertes nouvelles.

Il niait la force des engrais, les services rendus par les machines agricoles ; toutes les méthodes préventives pour les maladies si désastreuses de la vigne étaient, d'après lui, autant de choses nulles et incapables d'aucun résultat, simplement inventées par les marchands de drogues afin d'écouler leurs marchandises.

Et en modelisant sa grosse tête de gnome il disait avec un gros rire, qui voulait être fin, en accentuant encore sa prononciation rouennaise :

— Ils sont très gouslards pour nous mettre dedans, ces fabricants d'engrais ; mais je le suis plus qu'eux.

« Avec moi, ils en sont pour leurs frais... »

« Il n'y a pas de danger.

Et le baron, exaspéré, se montait.

Il voulait prouver que, lorsqu'une terre n'a pas de potasse ou de phosphate, ou d'azote en quantité suffisante, il faut lui en donner.

L'autre souriait méchamment et répondait :

— Vous êtes très riche, on l'assure.

« Est-ce que vous n'auriez pas acquis en ces derniers temps quelque fabrique de produits chimiques, par hasard?... »

« Et ne nous faites-vous pas toutes ces belles théories uniquement pour écouler vos produits?... »

On se levait de table, heureusement, car M. de Méricolles allait éclater.

— Cet imbécile, put-on l'entendre murmurer dans ses dents, il ne se contente pas de nous emposter, par son odeur insoutenable, il nous insulte.

Violette, aidée de Reine-Marie, servit le café et s'attacha à empêcher le retour de ces questions brûlantes.

Et, cependant, le vieux Pois-de-Senteur essaya de les reprendre.

— Je pense bien, dit-il à M. de Plessis, que vous allez mettre en vigueur pour vos terres le bon vieux système de nos ancêtres.

Violette avait accaparé M. de Méricolles et lui parlait de sa seconde fille, l'adorable Nathalie, mariée depuis un an environ, et laquelle allait bientôt le rendre grand-père.

Reine-Marie causait avec Madeleine.

Le Crétinas, assis devant un plateau chargé de liqueurs, dégustait tantôt le nectar doré des Bons Pères, tantôt la fameuse eau-de-vie d'Armagnac.

De l'une comme de l'autre, il s'empiffrait plus que jamais d'effroyable façon.

M. de Plessis demanda :

— Quel système?...

— Celui du métayage, donc!...

— Mais, dit Bussus, les années précédentes, durant notre séjour ici, j'ai étudié cela. Et il me semble que c'est ouvrir la porte à tous les abus, à toutes les négligences.

« Ami de la routine et ennemi du progrès, le paysan l'est naturellement ; car pour appliquer les méthodes nouvelles, il faut de l'argent.

« Or, les avances l'ennuient.

« Il sait économiser à mourir de faim, s'il le faut ; mais déboursier, même pour recueillir dix fois plus, c'est trop dur pour lui.

« Tandis que le maître, qui s'occupe lui-même de l'administration de sa terre, surtout en ces temps de fléaux, jadis inconnus, peut apporter chez lui toutes les innovations qui lui plaisent.

M. de Méricolles avait entendu.

Il laissa Violette, et s'approchant, il dit :

— Oui, je suis de votre avis, puisque c'est ce que j'ai fait chez moi.

« Mais pour cela il ne faut pas se lever à onze heures, se désintéresser de tout, ne jamais surveiller.

« Et être d'une fainéantise qui annihile.

« Rien sans peine. » En agriculture, c'est encore peut-être plus vrai que dans tout le reste!...

Pois-de-Senteur allait répondre, Horace ne lui en laissa pas le temps :

— J'étudierai la question moi-même, dit-il. Et M. Lemarchand, qui est un homme absolument remarquable en toutes choses, m'aidera de ses conseils.

« N'est-ce pas, mon père? » continuait-il en s'adressant directement au verrier, afin de l'arracher à ses douloureuses préoccupations.

— Moi, déclara ce dernier, qui voulut répondre aux paroles de son gendre, je suis pour le travail et la surveillance.

— Alors, nous nous entendons!... s'écria M. de Méricolles.

« Ah! si vous veniez ici, monsieur, quelles belles expériences nous tenterions tous les deux!... »

— Malheureusement, j'ai de grosses affaires ailleurs, dit M. Lemarchand.

« Et tant que je n'aurai pas quelqu'un pour me remplacer, un autre moi-même, je n'abandonnerai pas mes usines.

Le vieux Ducrucq s'était levé.

— Hourtet est encore assez loin, dit-il.

« Nous allons nous mettre en route.

« Allons, Renaud, viens-tu? »

Le Crétinas voulut obéir à son père. Mais les liqueurs de Violette avaient eu trop d'attraits pour lui ; il ne tenait plus sur ses jambes.

Néanmoins, il fit un effort, et en chancelant il dit :

— Oui, c'est loin, Hourtet!... Je voudrais bien une voiture pour y retourner...

Horace, qui se croyait des devoirs envers ces gens-là parce qu'ils s'étaient mis à leur disposition lors de l'accident de Violette, répondit aussitôt :

— Rien n'est plus facile. Je vais donner l'ordre d'atteler.

Il s'approcha d'une sonnette afin de faire appeler un cocher ; mais Reine-Marie le prévint et sortit avec Madeleine.

— J'ai besoin de prendre l'air, dit Renaud, qui suivit les deux jeunes filles.

Bientôt par les fenêtres ouvertes, on entendit un tumulte de voix.

— Jeanne paraît bien en colère, dit Violette à M. de Méricolles.

« Qu'est-ce qu'elle a donc? »

« Car c'est elle, toujours si modérée, que crie de cette façon.

Au même instant, le bruit retentissant d'une gifle vint répondre à Mlle de Lacroix-Marbourg.

Le vieux Ducrucq, très inquiet, passa sa grosse tête en dehors de la baie largement ouverte.

— Renaud! cria-t-il. Viens saluer nos hôtes!...

Le Crétinas apparut bientôt, très honteux, avec son sourire d'idiot, dont les contractions nerveuses, involontaires, étaient encore augmentées par un invincible embarras.

La couleur rouge foncé de la joue droite disait à qui le soufflet entendu avait été octroyé.

Il salua tout le monde et, arrivé devant Violette, il lui dit :

— Cette Espagnole est bien mal élevée!...

Mlle de Lacroix-Marbourg se redressa :

— Quelle Espagnole? demanda-t-elle.

— Votre femme de chambre, Jeannie, je crois.

La froideur de Violette augmenta.

— Jeannie n'est pas ma femme de chambre, dit-elle. Ma mère l'a nourrie de son lait.

« C'est la compagne de mon enfance, et aujourd'hui mon amie très dévouée.

« Son rôle dans la maison consiste à me remplacer dans tout ce que je ne puis faire moi-même.

— C'est une jeune fille délicieuse! dit le vieux Pois-de-Senteur, qui, toujours souple et cauteleux, ménageait tout le monde jusqu'au jour où ses intérêts étaient en jeu.

Enfin, ils partirent, le père et le fils,

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Comment établir la culpabilité du «tenancier» d'une maison de jeu illégal ?

Des policiers opèrent une descente dans un local, où, d'après les apparences, on joue illégalement aux dés, c'est-à-dire dans une prétendue « barbotte ».

Des prétendus joueurs sont arrêtés. On accuse un autre individu d'avoir été le tenancier de la « barbotte » ou maison de jeux de hasard. Dans le local, on saisit également des dés et des jetons.

Cité en Correctionnelle, le présumé tenancier proteste de son innocence. Différents arguments étayent sa défense. Il soutient que le local visité par la police est un Club à charte « bona fide » et qu'on n'y transgresse pas la loi. La saisie des dés et des jetons, d'après lui, ne suffit pas à prouver qu'on y jouait illégalement. Pour impliquer jeu de hasard, il aurait fallu la présence d'argent. Or, on n'en a pas saisi. Et puis, pour conclure sa défense, l'accusé ajoute que sa présence dans l'établissement ne suffit pas à établir qu'il aurait pu être en charge, c'est-à-dire le tenancier. La preuve aurait dû être plus précise, présenter plus de détails sur le sujet. Il conclut donc à son innocence.

L'accusé est-il COUPABLE ou NON COUPABLE d'avoir été en charge ou le tenancier d'une maison de jeu illégal ?

NON COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, en date du 7 novembre 1956.

L'Abécédaire du SAMEDI

[Suite de la page 4]

— A —

piqués n'éprouvaient pas le besoin de danser.

Un chercheur de Naples se fit piquer lui-même par deux tarentules importées de Tarente. A l'exception d'une enflure normale, aucun effet pathologique ne se manifesta. Le mystère se prolongea jusqu'à la fin du siècle, puis le tarentisme disparut peu à peu et les folles orgies de la place du marché furent abandonnées.

bitants de la région craignaient beaucoup les terribles araignées et

Névrose collective

Le tarentisme était un mythe, un mal qui n'avait jamais existé. La piqure de la tarentule était inoffensive, mais au cours des ans, le tarentisme était devenu une névrose collective dont les victimes croyaient sincèrement que l'unique méthode

pour soigner la piqure de l'araignée était la tarentelle.

Les rites du culte grec de Dionysos (Bacchus) étaient fortement enracinés parmi les gens de la région qui en pratiquaient depuis des siècles les cérémonies. Ces bacchanales avaient été déclarées impies lorsque le christianisme s'imposa en Italie, mais les pratiques en étaient trop agréables pour être facilement abandonnées.

C'est pourquoi les rites érotiques se poursuivirent en l'honneur du dieu grec, mais en se déguisant sous l'aspect d'un traitement médical destiné à guérir de la piqure inoffensive d'une araignée. Quant à l'actuel « Rock and Roll », il est encore trop tôt pour disserter sur ses étranges origines. Mais rien ne dit qu'on n'inculpera pas, un jour, une inoffensive araignée. Tout au moins symbolique.

CH. CARRÉGA

— B —

sur « l'Agamemnon » et sur « l'Achilleus ».

La reine a beau riposter que ses toilettes lui sont fournies... presque gratuitement par les grandes couturières de Paris, à titre de publicité, et que ses deux croisières ne lui ont quasi rien coûté, les navires ayant été mis à sa disposition par l'armateur Niarchos, beau-frère d'Onassis, attirant, par contre, une foule de touristes, de curieux et de journalistes en Grèce — ses détracteurs ne se taisent pas.

Accusations de corruption

D'autant que ceux-ci ont également d'autres griefs plus graves contre leur gracieuse souveraine : la composition de la Cour pullulant, paraît-il, d'éléments suspects, d'affairistes et de trafiquants. La corruption régnerait à Athènes où aucune licence d'importation, aucun contrat avec l'Etat ne s'obtient — affirme-t-on — sans un substantiel dessous de table au profit de quelque « courtisan ».

Mieux encore, certains n'hésitent

pas à accuser la reine elle-même d'être l'instigatrice des importants accords commerciaux conclus avec la Maison Krupp d'Essen, achats que la Grèce aurait pu effectuer dans des conditions plus avantageuses en Amérique, en Angleterre ou en France. Il est exact que lors de la récente visite du couple royal en Allemagne, Krupp organisa à Essen une réception d'un faste sans précédent en leur honneur — que les communiqués officiels expliquèrent simplement par les origines allemandes de Frédérique.

— Vous voulez une reine pauvre et austère ? Vous l'aurez ! — aurait déclaré la reine, écoeurée par ces attaques. Je porterai la même robe pendant trois ans et ferai publier par les journaux le menu de nos repas et réceptions. Quant aux croisières matrimoniales, qui ont fait pourtant une publicité excellente et aux bateaux et au tourisme de notre pays, ce n'est pas moi qui en organiserai une troisième.

VITALY ANSELME.

— C —

médiaient pas, il finit par dire un jour :

— Il faudra bien qu'à la fin vous vous réveilliez !

Chevalier intrépide pour les beaux yeux d'une inconnue

Un jour, en effet, le roi Charles VII s'éveilla. On venait de signer une trêve avec les Anglais et le roi d'Angleterre épousait la fille du roi René d'Anjou. Dans l'allégresse de la paix, on donna de grandes fêtes où l'on vit paraître les plus grands seigneurs et les plus belles dames. Il y eut des joutes, des tournois. Dans la lice, à cette occasion, on vit entrer un prince richement vêtu et si bien armé que c'était merveille de le regarder. Pendant quatre courses, le chevalier inconnu rompit des lances et accomplit les plus magnifiques prouesses. Quand il ôta son casque, on reconnut le roi Charles.

Il y eut de l'étonnement dans la foule. Eh quoi ! le roi Charles, le tranquille roi Charles rompant des lances ! Il y eut aussi quelques sourires, très discrets comme il convenait, et l'on vit de pauvres yeux rouges, les yeux de la reine Marie

d'Anjou, qui savait ce qu'il en retournait : depuis quelques mois, le roi avait rencontré Agnès Sorel...

Une maîtresse qui se révèle une maîtresse-femme

Agnès avait des robes faites de riches étoffes et bordées de fourrure. Chez Jacques Coeur, dont les vaisseaux rapportaient d'Orient tant de belles choses, elle allait choisir soieries et draps d'or. La queue de ses robes était plus longue que celle d'aucune grande dame ; et, chose qui parut épouvantable et fit naître « cent mille murmures », elle introduisit la mode d'échaner son corsage pour montrer la naissance des épaules et de la gorge. Cela, la longueur de sa traîne, les gens le pardonnaient moins que le reste à la « Dame de Beauté ». Ils l'accusaient de perdre Charles VII par ses goûts de luxe.

On les aurait bien étonnés si on leur avait dit que l'Histoire, au contraire, remercierait Agnès Sorel. Elle avait, en vérité, réveillé le roi, comme le voulait Jouvénal des Ursins.

JEAN-JACQUES FOURNIÈRES.

accompagnés par le marquis, lequel remplissait jusqu'au bout son rôle de maître de maison.

Alors, devant M. Lemarchand, le baron éclata.

— Quelles stupides gens !... dit-il. Quelle éducation !... Quelle tenue !...

« Je ne comprends pas, en vérité, la faiblesse du marquis de les recevoir ainsi chez lui !... »

— Ce sont des voisins, dit Violette avec indulgence.

— D'où sortent-ils ? demanda M. Lemarchand.

« Sont-ils honorables, au moins ?... »

— La famille jadis l'était, mais Polycarpe Ducrucq est descendu au-dessous de tout.

« Au fond, c'est un roublard, et avec certains airs dévots, — il est fabricant et il porte le dais, — il met encore quelques personnes dedans. »

— Il a été notaire, paraît-il.

— Oui, il s'est marié avec la fille, déjà folle à cette époque, d'un homme estimé, notaire également pas loin d'ici.

« Avec la fille, on lui a donné l'étude. Là, il a commis toutes les friponneries, toutes les scélératesses possibles, et un beau jour il a été obligé de vendre sa charge. »

— A-t-il eu des démêlés avec la police à ce propos ?

— Non, sa femme était bien apparentée ; c'est à elle, non à lui, que cette honte a été épargnée.

« Après ce coup brillant, il est revenu à Carrère, où un vieil oncle à héritage réclamait ses soins. »

« Cet oncle avait formellement déclaré qu'il ne ferait pas de testament, ayant des neveux à égal degré, mais le Pois-de-Senteur s'en est occupé... »

« Et... le testament a été fait. »

— En sa faveur ?

— Bien entendu...

— Au détriment de qui ?

— De sa propre soeur, mère de famille, pas riche, et qui l'adorait...

« Du reste, il l'a toujours volée comme dans un bois, cette soeur pauvre ; et cela avec les déclamations d'un amour fraternel extraordinaire... »

— Mais alors il doit être riche ? demanda M. Lemarchand, que le récit du baron amusait.

— Il n'a que des dettes.

— Comment expliquez-vous cela ?

« Notaire, il a dupé ses clients, puis il a capté des héritages, volé outrageusement sa soeur... »

« Et il n'a pas le sou ?... Pas possible... »

— Si vous connaissiez sa paresse, son désordre, la fausseté de son esprit, vous ne vous étonneriez plus.

« Ses théories, tout à l'heure, sur les engrais et les méthodes préventives, ont dû vous donner une idée de l'individu. »

« Il a laissé ses terres, jadis considérables, entre les mains de ces fameux métayers dont il vous a parlé. »

« N'y mettant jamais les pieds, par paresse, il s'est laissé voler, vilipender par eux. »

« Les champs, jamais fumés, n'ont plus rien produit. »

« Le phylloxéra, le mildiou, l'oïdium jamais combattus, ont eu raison des vignes. »

« Avec cela, il fallait payer les intérêts des dettes qu'il n'avait pas éteintes jadis, — toujours par négligence, — quand il le pouvait ; et vous comprendrez comment, ayant escroqué l'argent de tous ceux qui l'ont entouré, sans besoins, d'une avarice sordide, le vieux Ducrucq en est réduit aujourd'hui à son pain quérant, ou à peu près. »

— Mais le fils, ne pouvait-il prendre la situation en mains, et le relever ?... »

— Certes !... Mais pour cela il faudrait travailler... surveiller... s'occuper de ses affaires.

« Or, Renaud est incapable du moindre effort. »

« Il se lève à midi, il mange... vous avez vu de quelle façon ; il boit surtout, comme une brute qu'il est, et il se pocharde journellement avec l'eau-de-vie du cru, en tête à tête avec lui-même. »

« Avec cela, toutes les convoitises, tous les désirs, et incapable de gagner un fifrelin. »

« Voilà l'individu !... »

— A-t-il fait ses études ?

— Et son droit avec.

« Mais il ne lui a pas été possible de passer un seul examen. »

« C'est un raté, tout ce qu'il y a de plus idiot, et méritant bien ce nom de Crétinas que lui a octroyé la justice populaire. »

— Cependant, dit M. Bussus en riant, on m'a raconté de lui des choses étonnantes comme mémoire.

— C'est vrai, déclara M. de Mérisolles, elle est surprenante, et dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

« Mais voulez-vous savoir à quoi cet individu, qui aurait besoin, pour remonter le courant, d'être pratique et travailleur comme pas un, l'emploie, sa mémoire ?... »

— Non, dites.

— Voici un fait entre plusieurs :

« Il s'est mis un beau jour à apprendre par cœur tout l'Annuaire de l'armée française, qu'il a trouvé au Cercle. De telle façon que lui, un imbécile, qui n'a ni n'aura jamais aucune relation avec n'importe quel officier, connaît le nom du dernier sous-lieutenant, son âge, sa résidence, etc., etc. »

« Ne trouvez-vous pas que c'est une preuve de plus de son crétinisme, et qu'il ferait mieux d'étudier la taille de la vigne et la composition de ses terres, et les amendements à appliquer pour faire de l'élevage et avoir au moins du pain ?... »

— Mon gendre, qui est la bonté même, pourra lui faire comprendre ces choses et donner un but plus utile à sa vie.

— Il n'y a pas de danger. J'ai essayé, moi, jadis...

« Si vous voyiez comment il écoute les explications les plus amusantes !... »

« On l'ennuie. Il tire du côté de la sortie, et bâille sans même dissimuler son énervement, car il n'a pas la moindre éducation. »

« Ah ! par exemple, si on lui fait goûter de l'excellente cuisine d'ici, on ne l'en déracinera plus. »

« C'est un pique-assiette, pas autre chose. »

Le marquis revenait et avait entendu les dernières paroles du baron.

— Vous exagérez, Mérisolles, dit-il. « Les Ducrucq ne sont pas aussi mauvais que vous le dites. »

« Le fils est un malheureux, auquel on pourra peut-être faire du bien... »

— Et le père, pour vous remercier, vous jouera quelque jolie petite infamie de sa façon. »

— Comment cela ?... Ici, ce n'est guère possible.

— Il y parviendra, surtout si jamais son intérêt est en jeu... »

« Rappelez-vous ce que je vous dis, marquis : Avec ces gens-là, vous avez tout à perdre, vous et les vôtres ; rien à gagner... »

— Vous leur en voulez donc bien ? demanda M. Lemarchand avec un sourire.

Horace répondit pour son ami :

— Le père Ducrucq est aussi stupide, aussi paresseux, aussi désordonné que le baron est actif, travailleur et économe ; il n'y a rien de commun entre eux... »

Le riche industriel dit :

— Moi, je leur fais un grand reproche à tous les deux... Je veux parler des Ducrucq, bien entendu ; ils sont sales comme des peignes et me répugnent abominablement... »

— Et l'odeur ! s'écria le baron...

« C'est une infection vivante que ce vieux gredin de Pois-de-Senteur !... »

La douce Madeleine dit son mot d'indulgence et de pitié.

— Renaud est un malheureux, un déshérité, que le cabanon des fous guette et attend. Il ne faut pas être aussi sévère pour lui, papa...

— Est-ce que tu le regrettes, méchante fille ?

Et, s'adressant à M. Lemarchand, il ajouta :

— Ils ont toutes ces audaces, ces gens-là.

« Ce vieux bandit a osé me faire demander la main de Madeleine, pour son grotesque et ignoble présomptif.

Madeleine sourit avec bonté, tandis que Reine-Marie, les bras jetés autour de son cou, murmurait en l'embrassant :

— Je t'adore, parce que tu as pitié de tout ce qui souffre sur terre !...

Les Méricolles s'en allèrent à pied ; la nuit était splendide et un peu d'exercice était ordonné à Madeleine.

On les accompagna jusqu'à l'avenue de Méricolles.

Au retour, M. Lemarchand dit :

— Je partirai demain matin, et j'irai à Condom prendre le premier train.

Il jeta un regard très profond à son gendre, et continua :

— Grâce à l'affection qui m'a été témoignée ici, je vais mieux ! Mes forces sont revenues.

« Et comme mes affaires de Saint-Denis me réclament, je ne puis m'enliser dans la paix qui m'entoure.

— Et vous reviendrez quand ? demanda Violette.

— Dès qu'André sera sorti de son Ecole. Ses chefs m'ont dit qu'il travaillait à en mourir.

« Il est probable qu'il aura un des principaux numéros.

« C'est moi qui l'accompagnerai ici.

« Après cela, il entrera à l'usine auprès de moi, ainsi que je vous l'ai promis, Violette.

La jeune fille porta ardemment à ses lèvres la main du verrier et murmura :

— Comment vous remercier !...

« C'est ce qui me tient le plus au cœur, l'avenir d'André, vous le savez, monsieur !...

La lune blanche et pure comme une neige éclairait la campagne endormie. On y voyait autant qu'en plein jour.

Reine-Marie devint toute rose.

Mais si une flamme passa dans ses grands yeux si beaux, elle sut se taire, et ses lèvres restèrent closes.

Horace, causant en arrière avec M. Bussus, ne pouvait la voir.

Violette, toute à son émotion, ne s'en aperçut pas davantage.

Seul, M. Lemarchand fut frappé du bouleversement de sa petite-fille, et pensa, croyant que le nom d'André seul la frappait :

— Que Dieu soit béni de mettre ce sentiment dans son cœur d'enfant !...

Le lendemain, de très bonne heure, Reine était debout, dans la cour d'honneur du château, devant la plus jolie petite charrette anglaise que l'on puisse rêver.

Un fin poney des Landes, ardent et doux, grattait de son minuscule sabot le sable de l'allée.

— Là ! là ! Bijou !... disait la fillette ; ne vous impatientez pas, nous allons trotter tant que vous le voudrez dans un instant !...

Elle avait à la main un adorable fouet en bambou, garni de minces clous d'argent, brillants comme des diamants ; sa jaquette de drap noir moulait son buste frêle et ses épaules tombantes, gracieuses comme celles de Violette.

Un pas se fit entendre dans le vestibule, et M. Lemarchand parut en haut du perron.

— Tu es là, mon amour, dit-il à sa petite-fille. Je viens d'entrer dans ta chambre pour t'embrasser avant mon départ ; mais j'ai trouvé le joli nid vide et ma bergeronnette envolée...

Elle était fraîche comme une rose dans l'air pur du matin.

— Oui, dit-elle ; j'ai voulu te porter moi-même à la gare. N'auras-tu pas peur avec moi, dans ma petite voiture ?...

— Il n'y a pas de danger, dit M. Lemarchand ; tu conduis trop bien pour que je n'aie pas grande confiance, au contraire, ma Reine.

« Mais comment reviendras-tu ?

« Pas seule, je suppose ?...

— Oh ! fit-elle, heureuse d'avoir obtenu ce qu'elle désirait, je cours tout le pays avec Bijou.

« Ici, on nous aime ; les populations sont bonnes, et père dit que je ne ris-que rien.

« Mais aujourd'hui, François porte ta valise à la gare et va chercher des provisions à Condom avec le break, il pourra veiller sur moi, au retour, si tu as peur...

L'industriel avait descendu les quelques marches, et maintenant, Reine, tout en tenant Bijou qui s'impatientait quelque peu, tendait son front pur à M. Lemarchand.

Il y posa ses lèvres.

— Dieu ! dit-il, que c'est frais et doux... Tu embaumes la jeunesse et le printemps, mon adorée !... On dirait une rose encore en bouton !...

Elle sourit, très contente, car, de son côté, elle adorait son grand-père.

Il s'assit à gauche, et elle monta à son tour.

Avec une grâce qu'il admira beaucoup, elle saisit les rênes de cuir fauve, et fit un joli petit appel de la langue.

Aussitôt, Bijou agita les grelots d'argent qui pendaient à sa bricole, et, ayant gentiment, lui aussi, secoué sa

crinière brune, il partit comme le vent. L'air était d'une fraîcheur adorable.

La brise du matin passait dans les hautes cimes des chênes et des ormes, si pure et si douce qu'on eût dit que pour être pleinement heureux il suffisait de la respirer.

Dans l'éclaircie des grands arbres, au loin, les coteaux de l'horizon apparaissaient admirablement Bijou, qui filait comme une flèche sur l'herbe humide de la grande allée, dans le raccourci que Reine-Marie avait pris.

M. Lemarchand ne pouvait parler.

Il regardait sa petite-fille, avec ses jolis cheveux envolés sous son chapeau garni de crêpe.

Sa petite main fine et nerveuse conduisait admirablement Bijou, qui filait comme une flèche sur l'herbe humide de la grande allée, dans le raccourci que Reine-Marie avait pris.

Bientôt on sortit du parc, on descendit une côte un peu raide et, au bout de quelques centaines de mètres, on se trouva devant une autre côte tout aussi droite, mais qu'il fallut grimper cette fois-ci.

La fillette profita de ce moment de calme pour se retourner vers son grand-père :

— Bon-papa, lui dit-elle, j'ai quelque chose à te confier.

— Je t'écoute, mon trésor.

— C'est grave !...

— Dis toujours, et surtout n'aie pas peur de moi.

Elle commença aussitôt :

— Je n'ai pas encore fait ma première communion, tu le sais...

— Oui, ta mère avait décidé que tu

devais avoir treize ans passés pour cela.

« C'était cette année, n'est-ce pas ?

— Oui... mais notre malheur a tout bouleversé.

Des larmes claires comme des gouttes de roses roulèrent sur les joues de Reine-Marie.

Elle continua :

— Violette et Madeleine disent qu'il ne faut plus retarder.

— Eh bien ! que Violette en parle au curé de Carrère. Je reviendrai pour la cérémonie.

— C'est que, bon-papa...

— Quoi ?

La fillette s'arrêta de nouveau. Quelques tressaillements douloureux agitérent les coins de sa bouche, semblable à une cerise mûre.

— Qu'as-tu ? lui demanda M. Lemarchand qui la connaissait bien.

« Le connais-tu, ce prêtre ?... Te déplaît-il ?

— Non ; c'est un brave homme. Mais je voudrais avoir l'abbé Perrin.

— L'abbé Perrin ?... Y songes-tu ?...

« Il est curé de Saint-Luc, et il adore sa paroisse et ses paroissiens.

La fillette avançait les lèvres.

— Pas tant que ça, dit-elle catégoriquement.

« Ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont ses bêtes, surtout ses perruches et ses faisanes.

« Or, le climat si dur de la Picardie lui enlève pas mal tous les ans, malgré toutes les précautions qu'il prend.

« Si tu lui présentais bien ma requête, toi, bon-papa ; si tu lui montrais d'un côté le bonheur pour nous tous de le retrouver, papa, Violette et moi ; puis la possibilité de faire ici, à cause du climat, un élevage bien plus beau... éloquent comme tu l'es, quand tu le veux, tu réussirais à coup sûr.

M. Lemarchand réfléchit quelques secondes à peine.

Oui, ce prêtre avait vu naître Reine-Marie.

Il l'aimait extrêmement, tandis que la fillette avait de son côté pour lui une sincère et profonde tendresse. Il pouvait certainement, dans ces conditions, avoir une influence heureuse sur ce petit cœur si douloureusement atteint.

— J'essayerai, dit-il. Pour réaliser ton désir, rien ne me coûtera !...

« Mais il y aura peut-être des complications.

— Lesquelles ?

— Il faudra faire changer à l'abbé Perrin de diocèse. Et ensuite, nous devrons le faire nommer curé de Carrère, la paroisse dont le Tausia dépend.

— Tu peux tout ce que tu veux, dit l'enfant en entourant son grand-père de la flamme ardente de ses beaux yeux vaincus.

M. Lemarchand poussa un grand soupir.

— Hélas ! non, dit-il ; tu te trompes grandement.

« Chaque jour l'expérience cruelle de la vie me prouve le contraire. Néanmoins, si tu le veux, et pour toi, que ne tenterais-je pas ?...

— Je t'adore, bon-papa de tout mon cœur !

— C'est entendu. Cependant, tu le sais, petite, je ne donne rien pour rien, moi.

— Intrigant, va !... Que veux-tu ?

— Une promesse.

— Parle.

— Tu seras raisonnable, et tu accepteras avec plus de courage que tu ne l'as fait jusqu'ici, ce qu'il est impossible d'éviter ou de réparer.

« Nous avons souffert autant que toi, ton père et moi, et nous avons bien dû appeler la résignation à notre aide.

On était au plus fort de la montée ; Bijou tirait un peu péniblement son véhicule, d'ordinaire bien plus léger.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Les pièces de viandes avec accompagnements

LE GIGOT D'AGNEAU

Saupoudrer la surface du gigot avec du sel, du poivre et de la poudre d'ail. Placer le gigot dans une lèchefrite et le faire rôtir dans un four chauffé à 300° F., comptant 30 à 35 minutes de cuisson à la livre. La cuisson terminée, déposer le gigot dans un plat et le conserver à la chaleur. Au fond de sauce, ajouter de la menthe séchée, un peu de farine et de sucre ; bien mélanger. Mouiller avec de l'eau et laisser jeter quelques bouillons ; assaisonner. Servir le gigot brûlant sur des assiettes chaudes avec des oranges glacées comme accompagnement.

Oranges glacées

Couper en deux, des oranges non pelées. À l'aide d'un couteau, séparer chaque demi-orange en 8 sections sans détacher ces sections de la base de l'orange. Ecarter délicatement les sections. Placer les oranges préparées dans un plat allant au four, les saupoudrer de cassonade, de cannelle et les arroser avec un peu de beurre fondu et du rhum si vous en avez. Cuire ces oranges à 300° F., durant 40 à 60 minutes.

ROTI DE PORC

Saler et poivrer toute la surface du rôti de porc. Le déposer dans une lèchefrite et le cuire au four à 350° F., comptant 30 à 35 minutes de cuisson à la livre. Servir avec des pommes épicées.

Pommes épicées

Enlever le cœur de 3 pommes non pelées ; les couper en deux. Les mettre dans un plat allant au four et les saupoudrer de sucre et de cassonade ; les arroser du jus de citron. Cuire ces pommes en même temps que le rôti de porc durant 30 à 40 minutes.

ROTI DE BOEUF BRAISÉ

Acheter un morceau de boeuf de 4 à 6 livres dans la ronde ou dans la croupe. Saupoudrer entièrement la pièce de viande d'un mélange de farine, de sel et de poivre. Dans une poêle chauffée, faire dorer le boeuf dans tous les sens, utilisant du suif de boeuf fondu ou un mélange de beurre et de graisse. Lorsque la pièce de viande est bien dorée, l'envelopper bien hermétiquement dans une feuille d'aluminium, déposer ce paquet dans une lèchefrite et cuire dans un four doux à 325° F., comptant 30 minutes de cuisson à la livre. Servir avec des brocoli.

BROCCOLI A L'ITALIENNE

- 1 paquet de brocoli congelés
- Sel et poivre
- 1/8 de c. à thé de poudre d'ail
- 3 c. à tb. d'huile d'olive
- 1 c. à tb. de jus de citron

Placer les brocoli dans une feuille d'aluminium ; les saupoudrer de sel, de poivre et de poudre d'ail. Arroser avec l'huile et le jus de citron. Envelopper les légumes dans la feuille d'aluminium sans laisser d'ouverture. Cuire dans un four chauffé à 425° F. durant 30 minutes environ.

Reine-Marie laissa tomber sa tête sur l'épaule de M. Lemarchand, et éclata en sanglots.

— Ce n'est pas pareil !... Ce n'est pas pareil !... répéta-t-elle à deux reprises.

M. Lemarchand ne voulut pas lui demander des explications que probablement Reine ne lui donnerait pas ; mais, une fois de plus, il fut frappé au cœur par l'accent singulier de la fillette, par cette douleur mystérieuse, qui semblait en ses replis profonds cacher soigneusement des choses incompréhensibles, même pour son expérience affinée, comme pour sa tendresse ardente.

Mais sa propre angoisse l'absorbait. Il pressa Reine-Marie contre lui et dit :

— Je vais commencer demain mes démarches, et je pourrai t'envoyer bientôt ton vieil ami, le l'espière.

On était sur la clivité de la côte.

Bijou eut un mouvement joyeux et secoua d'un coup toutes les claires sonnaillies d'argent de sa bricole.

Reine-Marie lui rendit la main, et le long des prairies embaumées, le petit poney reprit son allure rapide.

Le joli faubourg de Condom, avec ses touffes d'oeillets sur les murs, ses géraniums, ses verveines et ses citronnelles au parfum grisant, apparut.

Une petite rivière, un peu basse à cause des premières chaleurs, la Gelle, fut traversée.

On laissa, loin derrière, les masses de ses buissons et de ses verdure ; une rue fut montée, une autre fut descendue et le joli pont de la Baïse, avec son échappée divine, son moulin, sa digue, les arbres d'un parc, et un peu plus loin les bâtisses d'un vieux couvent, tout cela se rapprocha, devant le trot rapide du vaillant petit cheval.

En gare, la locomotive haletait.

François Charpentier était là, ayant pris le billet de M. Lemarchand.

— Occupez-vous de Bijou, lui dit Reine, je veux accompagner bon-papa jusqu'à son wagon.

Ils se promènèrent tous les deux sur le quai de la gare, car le train de Port-Sainte-Marie avait un peu de retard. Et avant de laisser repartir celui de Bordeaux, il fallait que l'autre fût arrivé.

L'industriel tira son portefeuille de sa poche.

— Tiens, dit-il à sa petite-fille, voici le prix de ma place que tu rembourseras à François, plus une éternelle pour lui ; et pour toi, chérie, ce petit paquet-là.

Il lui remit une liasse assez volumineuse de billets de banque.

— Pourquoi tout cela ? dit-elle étonnée. Je n'ai besoin de rien... Et père est si généreux pour moi !

— Ce sera pour tes charités, mon trésor. Donne sans compter, donne toujours.

« Le bien que nous faisons est notre plus grande joie.

« C'est lui qui calme les angoisses et les douleurs de notre vie !... »

— Alors j'accepte, dit-elle très grave.

« Autour de moi on te bénira ! »

Le train arrivait.

Elle se jeta à son cou.

Puis il fallut se séparer.

L'industriel demeura à la fenêtre de son wagon, tant qu'il put la voir...

Ses yeux étaient pleins de larmes.

Tout ce qui lui restait à aimer sur terre, c'était cette enfant exquise ; mais qui sentait si vivement toutes choses, que son âme à peine formée était déjà blessée, et toute prête à se replier sur elle-même, souffrante et saignante !

Reinette, sur le quai de la gare, lui envoyait de loin des baisers du bout de ses doigts finement gantés de suède noir.

Son grand chapeau faisait une ombre sur son adorable visage, où quelques larmes roulaient.

Ses cheveux blonds, doux et dorés ainsi que ceux des anciens pastels, avançaient sur des yeux clairs et lumineux, comme les étoiles du ciel, tandis qu'une grosse tresse, à moitié dénouée, retombait entre les épaules encore frêles de l'enfant.

Elle était adorablement jolie et gracieuse, et fine, vue ainsi.

Mais ce qui à coup sûr faisait son plus grand charme et attirait tous les regards, c'était la pureté infinie qui émanait de Reine-Marie, une pureté chaste, naïve, sincère, qui éclairait ses traits charmants, et ouvrait démesurément ses grands yeux d'émeraude claire.

Un jeune homme, un enfant comme elle, grand, mince et frêle, la regardait en extase.

Il voulait la saluer, c'était évident. Une invincible timidité l'en empêchait.

Un camarade s'approcha :

— Tu viens d'arriver, Jean ?... lui demanda-t-il.

— A l'instant.

— Et tu vas ?

— Cette demande !... Mais chez mon père, à Méricolles, où ma chère petite maman Madeleine m'attend avec grande impatience.

— Tu as passé tes examens ?

— Oui.

— Et tu es content ?

— Tout à fait.

— Alors, ça doit avoir été très beau ; car tu es modeste et tu ne te vantes jamais.

Les regards de Jean de Méricolles suivaient Reine-Marie sans la quitter.

— La jolie, l'exquise créature, n'est-ce pas, Jean ?... dit l'ami avec enthousiasme.

— Adorable !... répondit l'autre.

— C'est une enfant ; pas quinze ans. il paraît. Mais tu sais les vers fameux :

La valeur, etc., etc., etc.

« Heureux mortel ! tu pourras la contempler tout à ton aise, car on la dit amie de ta soeur. »

— C'est Mlle de Plessis Saint-Luc, n'est-ce pas ?...

— Elle-même. Mais tu la connais ?...

— L'an passé, je l'ai entrevue une fois seulement, à l'église de Carrère.

« Puis, comme nous ne sommes revenus du mariage de Nathalie qu'au moment où sa famille allait repartir

pour Paris, nous n'avons pas pu faire de visites au Tazua. »

— Et elle a tant embelli depuis cette époque, Mlle Reine-Marie, que j'hésitais à la reconnaître.

« Adieu, je te quitte. »

« Je ne devais arriver qu'à la fin de la semaine, une circonstance heureuse m'a fait épargner quelques jours ; aussi mon père, que je n'ai pas prévenu, ne m'a pas fait attendre à la gare ; alors il faut que je prenne le chemin sous les pieds et que je ne flâne pas trop, si je veux que Madeleine me fasse préparer un déjeuner en rapport avec mon appétit. »

« Au revoir, Gaston. »

« Viens me trouver à Méricolles. »

— Je n'y manquerai pas, répondit l'autre. Au revoir, mon vieux. »

— Vous pourrez aller faire vos commissions, François, avait dit Reine-Marie au cocher.

« Vous me rattraperez en route. »

« Mais ne vous pressez pas. »

« Je n'ai pas besoin de personne pour rentrer au Tazua. »

Charpentier lui remit les rênes, arrangea les traits un peu relâchés et la salua respectueusement.

— Allons, fit Mlle de Plessis, s'adressant à Bijou avec son petit bruit de la langue, en route, ma vaillante petite bête !...

Le poney donna un coup de tête qui envoya dans l'air pur le bruit joyeux de ses sonnaillies, et il partit de son trot rapide et gracieux.

Tout le monde se retournait pour voir ce joli petit équipage : la voiture, fine dans sa robe vernie, avec ses coussins de drap blanc ; le cheval, si élégant, avec son poil soyeux, sa bricole aux clous brillants, marchant en relevant les pieds presque jusqu'à son mors, enfin, cette jolie fillette, au clair regard, au profil de camée, si fièrement campée et conduisant de sa petite main ferme et solide.

Au train qu'avait pris Bijou, la distance entre Condom et le Tazua diminuait rapidement.

Mais, tout à coup, aux dernières maisons du faubourg, devant la plus sordide, la plus misérable d'entre elles, toute faite en torchis, avec des contrevents détachés de leurs gonds et de pauvres murs tout effrités, Reine s'arrêta : des sanglots, des exclamations de douleur, des cris de désespoir s'échappaient par la porte ouverte.

Elle retint subitement Bijou, sauta par terre, attacha les rênes au montant d'un escalier démolé comme le reste de la mesure et grimpa lestement les quelques marches branlantes.

Un spectacle inoubliable frappa ses regards.

Dans un coin de la chambre une femme, jeune encore, mais hâve, maigre, décharnée comme une statue de la famine, s'arrachait les cheveux.

Des enfants dépénailés, aussi décolorés que la mère, pleuraient et entouraient une religieuse, une soeur de charité, qui tenait un petit paquet sur ses genoux.

En regardant attentivement, Reine-Marie crut distinguer que le paquet était le cadavre d'un enfant à peine né.

Elle entra, le cœur serré par une intraduisible émotion.

Au léger bruit qu'elle fit, toutes les têtes se tournèrent vers elle.

Les enfants, timides et effarouchés, allèrent se blottir dans les coins.

La religieuse, sous les ailes blanches de sa cornette, qui ressemblaient aux ailes d'un ange, lui sourit doucement.

L'expression de ce sourire si mélancolique, si pur et si doux, le regard de ces yeux aussi bleus et aussi beaux que ceux de Violette, remuèrent la jeune fille jusqu'aux entrailles.

Pendant ce temps, la mère, menaçante et farouche, tendait son poing crispé vers la nouvelle venue.

— Ah ! encore une roche !... criait-elle hors d'elle-même.

« Une de celles à qui il ne manque rien, qui ont de tout par-dessus la tête, quand mes enfants à moi crèvent de misère et surtout de faim !... »

— Taisez-vous, François, dit la voix d'or de la soeur.

« On vous a secourue, on le fera encore !... »

— Je suis ici pour cela ! dit Reine-Marie en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blonds.

— Oui, oui, je sais... Vingt sous !... Peut-être l'écu tout entier !...

« Mais après... après ?... »

« Mon homme n'avait pas d'ouvrage ; il a fait un peu de contrebande pour donner du pain à la nichée !... »

« Comme si c'était un crime de faire entrer quelques litres d'eau-de-vie sans payer des droits qui ne profitent qu'à tous ces voleurs d'employés... »

« Ah ! oui, va te faire fiche !... Il a été pris et condamné. »

« Six mois à l'ombre. »

« Il mange, lui, pendant ce temps, je sais bien. »

« Mais nous !... nous !... »

« Est-ce qu'on ne devrait pas leur couper le cou, à ces juges qui mettent en prison pour si peu, celui qui gagne le pain de toute une famille !... »

« Ah ! les gueux !... les gueux !... »

« D'abord, si mon petit meurt, je le tue tous !... »

Reine-Marie s'approcha.

— Qu'a-t-il, cet enfant ? demanda-t-elle à la religieuse.

— La mère a eu faim, dit la soeur avec des larmes dans ses yeux d'azur, et le pauvre petit meurt d'inanition !...

— C'est horrible ! répondit en pleurant aussi la fille d'Horace.

Elle tira de sa poche un des billets de banque de son grand-père.

— Voilà pour parer au plus pressé, dit-elle en faisant quelques pas vers François.

« Soignez votre petit. »

« Allez chercher du lait pour lui, du bouillon pour vous, des vêtements et du lait pour les autres !... »

« Ne maudissez plus ; ne pleurez plus, je reviendrai. »

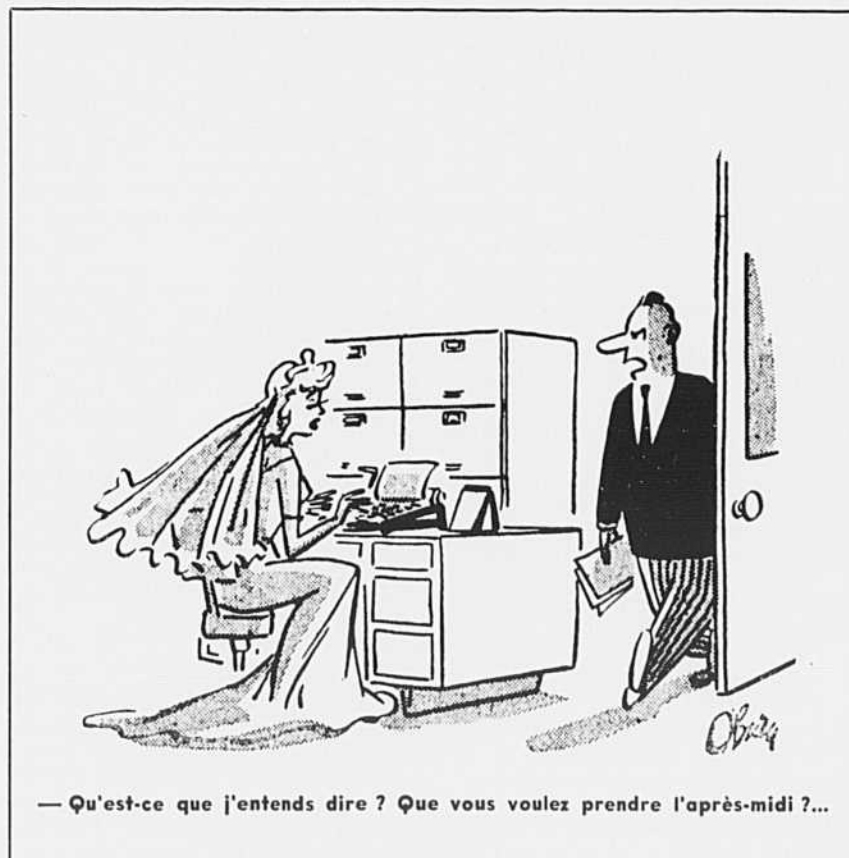
« Quand votre mari sera sorti de prison, père lui donnera du travail. »

« En attendant, je m'occuperai de vous. »

« Rien ne vous manquera. »

La soeur, maintenant, souriait.

Elle ne prononçait pas un mot, mais l'approbation de son regard d'ange



— Qu'est-ce que j'entends dire ? Que vous voulez prendre l'après-midi ?...

mettait une joie sans nom dans le coeur de Reine-Marie.

La mère, les yeux toujours farouches, disait :

— Vous êtes riche, et vous êtes bonne !... Vous êtes donc la seule sur terre ?...

— Et la soeur ? dit Reine...

— C'est son métier... le beau mérite !...

— Elle a souffert, excusez-la, mademoiselle, murmura tout bas la religieuse.

Puis, avec une certaine autorité :

— Allons, Françolette, dit-elle ; au lieu de continuer à dire des folies, ce qui est très mal à présent que le bon Dieu vous envoie un secours si inespéré, allez tout de suite prier une des femmes du faubourg de vous procurer tout ce qui est nécessaire.

— Mais mon lait !... Mon lait ?...

— Il est passé, et mon petit meurt de faim.

« Et si on lui donne celui d'une vache ou d'une chèvre, malade comme il l'est en ce moment-ci, il en mourra !... »

— Ecoutez, dit Reine-Marie, il y a un remède à ce que vous craignez.

« J'ai fait dernièrement la connaissance d'un médecin qui a soigné ma cousine d'un grave accident. Il est bon, on n'en peut douter. »

« Je vais aller chez lui, il doit connaître des nourrices. Il m'en indiquera une. »

« Avec Bijou, je serai vite chez cette femme. Elle viendra, ne vous tourmentez pas, et votre petit sera sauvé ! »

La soeur murmura :

— Vous êtes un ange, mademoiselle.

« Allez, le bon Dieu vous le rendra. »

« Moi, pendant ce temps, j'aidrai Françolette à parer au plus pressé. »

La mère, désarmée maintenant, pleurerait, accroupie sur un escabeau de bois, les coudes sur ses genoux.

L'ainée des petites filles — elle avait sept ans — s'agenouilla devant Mlle de Plessis, et doucement, avec un de ses frères, ils se mirent tous deux à embrasser le bord de sa robe de deuil.

— Laissez ! laissez !... disait la fillette attendrie.

« Il faut que je parte pour vous procurer la nourrice. »

« Mais surtout ayez patience si je suis longtemps. La nourrice sera peut-être loin !... »

Le docteur Gardanne, heureusement, était chez lui.

Il connaissait, en effet, une femme désireuse d'utiliser son lait ; mais elle habitait à une assez grande distance sur la route d'Auch.

Il fallut une demi-heure pour s'y rendre, davantage pour la décider, presque tout autant pour lui faire confier son petit à sa mère, qui demeurerait tout près, par bonheur.

Enfin Bijou, de nouveau, brûla le pavé, et bientôt le joli poney s'arrêta devant la pauvre masure si délabrée.

Elle avait déjà, dans l'intérieur, un tout autre aspect.

La terre battue, qui formait le sol, était soigneusement balayée.

Les restes d'un tout petit repas se voyaient sur un bout de table ; et, au fond de la cheminée, la joyeuse chanson de la soupe au choux, la garbure, ce mets gascon par excellence, se faisait entendre.

La nourrice était bonne.

A l'aspect de ce pauvre petit enfant, presque déjà un cadavre, ses entrailles maternelles s'émurent.

Les siens étaient si beaux !...

Elle déboutonna son corsage d'indienne, et sortit un sein brun qu'un lait généreux gonflait.

Le pauvre bébé, cependant à l'agonie, but gloutonnement.

— Il y a de l'espoir, dit la soeur en souriant ; vous, Françolette, vous allez laisser emporter votre petit par

cette femme, sans rien dire, n'est-ce pas ?...

La pauvre rougit un peu et répliqua :

— Cependant, avec de la bonne nourriture, le lait me reviendrait !...

— Possible ; mais en attendant votre enfant mourrait.

« Non, non ; puis-je, mademoiselle veut vous le faire élever, profitez de sa grande charité... »

— Oui, dit Reine-Marie avec son aplomb d'enfant sérieuse mûrie par le malheur. Thérèse soignera votre bébé jusqu'à ce qu'il puisse vivre avec la soupe de tout le monde ; pendant ce temps, vous travaillerez.

« Ces jours-ci, vous allez commencer par vous reposer, vous coudrez un peu pour vous et pour vos enfants. »

« Après, quand les forces seront revenues, mon amie, Mlle de Mézizolles, la soeur et moi, nous vous chercherons des journées lucratives. »

— Soyez raisonnable et courageuse, dit-elle, je reviendrai !...

Elle se leva.

Elle entendit, derrière elle, un chœur de bénédictions et de remerciements.

Pour la première fois, depuis la mort de sa mère, Reine-Marie sentait une grande douceur au fond de son âme.

Ses yeux rayonnaient.

Elle était apaisée, presque heureuse !

Elle venait de remonter sur sa petite charrette, quand elle s'aperçut que la soeur l'avait suivie.

— Mademoiselle, lui dit la religieuse, permettez-moi de vous accompagner un instant, voulez-vous ?...

« Je voudrais bien causer quelque peu, si vous me le permettez. »

Reine-Marie, qui était déjà sur sa voiture, sauta par terre.

— Mais avec le plus grand plaisir, dit-elle.

Elle passa les rênes dans son bras et elle se mit à marcher devant Bijou,

afin de régler le pas du poney, un peu impatient de retrouver son écurie.

— Vous êtes bien Mlle de Plessis Saint-Luc, n'est-ce pas ?... demanda la soeur.

— Oui, dit Reine, pourquoi ?...

— A votre portrait d'abord, qui m'avait été fait par Madeleine de Mézizolles, ensuite parce que vous avez prononcé son nom, je vous ai devinée.

« Moi, je suis son amie, soeur Gabrielle. »

« Me permettez-vous d'être la vôtre également ?... »

On avait marché.

Depuis un instant, on avançait dans le joli chemin qu'ombrageaient les ormes et les peupliers de la Caroline.

Il n'y avait pas de maisons.

Reine-Marie s'arrêta, saisie :

— Je ne demande pas mieux, ma soeur. Je désirais très vivement vous voir. Madeleine dit que vous êtes si bonne, et que vous savez si bien consoler ceux qui souffrent !...

La soeur, aux grands yeux droits et profonds, sourit.

— Ma méthode est simple, dit-elle.

« Je montre à tous ceux qui ont du chagrin quelconque, des douleurs plus grandes que la leur. »

« En ce monde, ce n'est pas ce qui manque... »

« Mais dites-moi, mademoiselle, n'êtes-vous pas contente ce matin ?... »

« N'avez-vous pas l'âme en joie, pleine de paix et de calme ?... »

— Oh ! si... Vous avez raison !...

— Eh bien, revenez me voir, et, dans ce pays, jadis si riche, où les pauvres autrefois se complaisaient, je vous montrerai des misères qui vous déchireront l'âme. »

« Vous les soulagerez, mon enfant. »

« Vous demanderez à votre père, qu'on dit un savant et dont le coeur, paraît-il, est aussi grand que l'intelligence, de venir en aide à tous nos mal-

heureux d'une autre façon : en leur indiquant des procédés et des remèdes pour sauver leurs pauvres récoltes. »

« Alors, vous verrez comme la douleur dont le bon Dieu vous a frappée s'atténuera, s'effacera même sous les effluves bienfaisants des charités inépuisables et des dévouements à tous !... »

Les yeux de Reine-Marie redevinrent un peu durs.

— Ne parlez pas de ce que vous ne pouvez pas savoir, ma soeur, dit-elle.

« Mon désespoir est horrible ! »

« Rien, rien au monde ne pourra le calmer. »

« Mais je vous écouterai quand même et j'essayerai, à force de bonté, de fléchir la rigueur de Dieu, bien cruelle, en vérité, vis-à-vis de nous !... »

La soeur essuya une larme qui coulait sur ses joues pures.

— Vous avez pitié de moi, dit Reine-Marie avec douceur. Vous le pouvez, car je suis, en effet, plus malheureuse qu'aucune créature humaine !...

« Ne sachez jamais, ma soeur, ce que c'est de ne pouvoir aimer ceux qu'on devrait adorer !... »

La religieuse, un peu interdite, la regarda.

Que voulait dire cette enfant à peine sortie de sa toute petite enfance, et qui paraissait avoir des pensées et des angoisses de femme ?...

Elle ne voulut pas l'interroger.

Il y avait si peu de temps que Reine-Marie la connaissait !...

Ses questions ne l'effaroucheraient-elles pas ?...

Ne la feraient-elles pas surtout taxer de curiosité et d'indiscrétion ?...

Soeur Gabrielle avait une très grande délicatesse de sentiments.

Cette idée lui fut tout de suite insupportable, au dernier point.

— Si confier ses peines à une amie sûre peut vous faire du bien, mon enfant, dit-elle cependant, je serai pour vous cette amie !...

Et comme Reine-Marie faisait un geste, la religieuse ajouta :

— Oh ! ce sera quand vous le voudrez ; je ne vous demande ni ne vous demanderai jamais de confidences.

« Mais sachez une chose, ma pauvre petite, c'est que vous n'êtes pas la seule à avoir eu le coeur meurtri par des êtres très chers !... »

« Ce sont les plus cruelles blessures, celles-là !... celles que Dieu lui-même ne cicatrise pas !... »

Elle ferma ses yeux couleur des pervenches fleuries au bord des sources, et deux larmes s'écoulèrent de nouveau sur son visage d'ange.

Reine-Marie ne répondit rien.

Une grande sympathie, subitement, l'emplissait pour cette créature de laquelle émanait un charme si pur, si attirant !...

— Voulez-vous que je vous accompagne au moins jusqu'à Mézizolles ?... demanda tout à coup la religieuse.

— Oui, ma soeur, si vous voulez monter à mes côtés dans ma petite voiture, et ensuite déjeuner au Tauzia.

« Père vous fera reconduire plus tard à votre hôpital. »

— Je ne le puis pas, mon enfant.

« Les statuts de notre ordre sont formels : nous ne pouvons manger en dehors de notre communauté... »

— Alors, comme vous devez avoir d'importantes occupations, chez vous, laissez-moi, ma soeur.

« Et n'ayez aucune crainte ; je suis habituée à courir seule. »

« Le pays est sûr : d'ailleurs, je ne connais ni la peur ni l'effroi !... »

— Merci de l'autorisation, je suis en effet pressée de rentrer à l'hospice. Quand vous reverrai-je ?...

« Moi, je suis à l'Asile toutes les après-midi. »

— J'irai pour sûr un de ces jours avec Madeleine ou seule, maintenant que je vous connais. Au revoir ma soeur !...

— Au revoir, mademoiselle !

L'Alphabet des Rêves

BARBE

☆ Porter une barbe : pour un jeune homme : annonce d'un succès imprévu. Pour une jeune femme : déception sentimentale. Barbe soignée : réussite. Barbe négligée : échec. Se raser la barbe : ennui, chagrin, deuil. Barbe noire : ennui, perte d'argent. Barbe blonde : heureuse rencontre. Barbe rousse : annonce d'une faute légère. Se laver la barbe : perte d'argent, ennui matériels.

BARBOUILLE

☆ Se voir barbouiller de confitures : signe de troubles en amour ou en affaires. De boue ou d'excréments : accident, ennui grave, blessure.

BARQUE

(voir bateau.)

BAS

☆ Voir des bas neufs (en soie ou en laine) : bénéfices, gains. Voir des bas usagés : déception. Troués : trahison. Retirer ses bas : grand changement de situation. Les retourner : calomnie. Marcher sur les bas (sans chaussures) : ruine.

☆☆ Comme tous les rêves qui se rapportent au pied, le rêve de bas a, pour les psychanalystes, un symbole sexuel.

BATEAU

☆ Voyager en bateau sans encombre : réussite. Voyager par naufrage, gros temps, etc. : difficultés dans une entreprise en cours. Bateau en danger : péril pour le dormeur, menace de maladie.

☆☆ Le voyage en bateau sur une vaste étendue d'eau est généralement lié à un besoin urinaire.

BATIR

☆ Bâtir une maison : ennui, maladie. Bâtir un mur : amélioration de situation.

— Embrassez-moi... voulez-vous, ma soeur ?

— Je ne demande pas mieux, mon enfant.

Elle la garda un instant dans ses bras, couvrant de baisers affectueux et maternels le joli visage de Reine-Marie.

Celle-ci, singulièrement émue, se laissait faire.

Enfin, la fillette remonta dans sa charrette, et la soeur debout contre la haie, la regarda gravir en galopant les premiers escarpements de la côte, au-dessus de laquelle se profilaient les tours de Méricolles, et un peu plus loin celles du Tausia.

— Un cœur en diamant, murmura soeur Gabrielle ; un père qui l'adore ; un grand-père dont elle est l'unique amour, et qui est un des rois de la finance, et elle souffre !...

« Quel mystère y a-t-il donc dans cette toute petite âme, à peine éclosée ?

De son côté, Reine-Marie pensait : — Qu'est-ce qu'il y a en elle qui m'attire tant ?... Avec sa grande cornette immaculée on dirait un ange du paradis !...

« Ah ! celle-là, on peut l'aimer, c'est bien vraiment quelque chose de grand, de pur, d'impeccable !... »

Ses yeux s'assombrèrent, son joli visage redevint dur et mauvais, comme en ses jours les plus troubles, et tout à coup elle s'écria :

— Mais, mon Dieu, faites-moi donc mourir, plutôt que de me remplir le cœur de tant de doutes, d'angoisses et de révoltes !...

Une ombre surgit d'un sentier. — Tu pleures ?... demanda Madeleine de Méricolles en apparaissant soudain, qu'as-tu ?...

— Bon-papa est parti ! dit Reine, déjà repliée sur elle-même. Je viens de le conduire à la gare.

— Je le sais, Jean est arrivé tout à l'heure, et me l'a dit.

Elle ajouta, croyant que ce départ était la cause des larmes de son amie :

— Je t'amènerai Jean cet après-midi, il te distraira. Veux-tu ?...

— Certainement, répondit Reine qui savait quelle tendresse de mère Madeleine éprouvait pour ce frère qu'elle avait élevé comme un fils. Mais je te quitte vite, il est tard, et père sans doute doit s'inquiéter de mon absence.

C'était vrai.

Cependant, quand Horace sut comment avait été employée la matinée de sa fille, loin de la gronder, il l'approuva et l'autorisa à recommencer aussi souvent qu'elle le désirerait.

— De plus, lui dit-il, tu préviendras de ma part la soeur Gabrielle que je suis à sa disposition pour tout ce qui lui plaira de me demander.

« Cela nous fera travailler en dehors de nos parchemins, Bussus et moi.

« Ce sera amusant.

Il continua :

— Ensemble, je le prévois, elle, Violette, toi et moi, nous allons faire des révolutions dans le pays.

— Pacifiques ?... dit M. Bussus.

— Oh ! cela toujours ! affirma Horace.

Violette, un peu inquiète des regards haineux que lui jetait Reine, sentait son cœur se serrer.

Seule, elle ne disait rien, et pensait :

« On dirait qu'elle m'en veut. Mais de quoi, mon Dieu ?... »

« Qu'ai-je donc pu faire pour m'attirer l'antipathie, presque l'aversion de cette enfant que j'ai tant aimée que j'adore avec André plus que tout au monde ?... »

« Ah ! si elle continue, si ma tendresse ne la désarme pas, il faudra que je la quitte !... La voir ainsi vis-à-vis de moi est au-dessus de mes forces !... »

V — Oui ou non

M LEMARCHAND était trop juste pour ne pas essayer, après les confidences d'Horace, de réagir contre l'épouvantable haine qu'il avait vouée à Gratien de Plessis Saint-Luc.

Ainsi, c'était vrai, Horace l'affirmait, et avec quel accent de conviction !... Gratien n'avait même pas su qu'il existait un passage secret dans le château de Picardi.

Avec cette ignorance, et sa présence si dûment constatée à son Cercle durant la nuit du crime, un esprit droit et loyal, comme celui du riche industriel, pouvait-il ne pas chasser les soupçons qui l'avaient envahi jusqu'à ce jour ?...

Pouvait-il surtout ne pas vouloir réparer non pas le mal qu'il lui avait fait, — il n'y en avait pas eu, — mais celui qu'il lui avait désiré ?...

Dès son arrivée à l'usine, le lendemain, il le fit appeler.

Gratien était un directeur modèle.

Le matin, il était à son poste avant n'importe lequel des employés de son service.

Le soir, il partait le dernier.

La manutention qu'il dirigeait n'avait jamais donné des résultats semblables, les matières premières qui passaient par ses mains étaient d'une qualité et d'un prix jamais atteints jusque-là.

Il se présentait vêtu de grand deuil, comme toujours, avec l'expression de tristesse grave qui ne le quittait plus depuis la mort de sa belle-soeur.

Un Parisien qu'accompagnait un Provincial de ses amis lui avait fait prendre le métro. Embarqués avec d'innombrables voyageurs dans un compartiment de seconde classe, tous deux échangeaient tant bien que mal leurs impressions.

— Savez-vous bien, fit le Parisien, que depuis dix ans que j'emprunte ce moyen de locomotion, matin, midi et soir, il ne m'est jamais arrivé de céder ma place à une femme ?

Galant homme, le Provincial ne put s'empêcher de rétorquer :

— Vous ne devriez pas vous en vanter, mon cher.

— Pardon, il n'y a pas de mal à cela et vous auriez fait tout comme moi.

— J'en doute.

— Mais si, pour l'excellente raison que je n'ai jamais eu l'occasion de m'asseoir.

A son aspect M. Lemarchand, cependant si bien disposé pour lui, frissonna de la nuque aux talons.

Il voulut lui tendre la main, il ne le put pas.

Quelque chose d'intime, de profond, d'incompréhensible retenait cette main le long de son corps l'empêchant de se lever, surtout de se donner, tandis qu'une étreinte bizarre, très douloureuse, serrait la gorge du verrier.

Devant Gratien, stupéfait de la subite décomposition de ses traits il fit quelques pas dans l'immense pièce.

— Etes-vous indisposé, monsieur ? lui demanda le comte de Plessis.

— Oui, tout à coup, répondit l'autre. Un vertige !... Ce ne sera rien...

Il s'approcha d'une des fenêtres, l'ouvrit, et respira à pleins poumons l'air du dehors.

— Laissez ! fit Lemarchand. Ça va déjà mieux.

Il se dirigea vers une table sur laquelle il y avait toujours un plateau, un verre et une carafe en permanence.

Il emplit le verre, et le vida d'un trait.

Puis il revint à son fauteuil et s'assit.

— J'arrive de Gascogne, dit-il, et j'ai eu une conversation des plus sérieuses avec votre frère.

Gratien s'inclina et attendit.

Il était très pâle.

Ses lèvres décolorées frémissaient insensiblement.

Son sourcil gauche avait d'impercep-

tibles et involontaires tressaillements.

M. Lemarchand continua :

— J'ai dans mon gendre une illimitée confiance.

« Il m'a affirmé une chose que j'avais déjà soupçonnée : qu'il y a dans le château de Saint-Luc un passage mystérieux, par lequel on pouvait entrer dans la chambre de ma pauvre Laure. Il s'arrêta ; une émotion souveraine faisait trembler sa voix.

Néanmoins, au bout de quelques secondes, il reprit :

— Horace a ajouté que vous ignoriez l'existence de ce passage. Voulez-vous, à moi aussi, me donner votre parole d'honneur que c'est la vérité ?

D'une voix grave, sans exagération ni hésitation, Gratien dit :

— Sur la tombe de ma mère très vénérée, monsieur, je vous le jure !...

Comme Horace avait été convaincu, M. Lemarchand le fut instantanément aussi.

Il dit :

— Je vous crois, et je dois alors vous demander pardon des soupçons que j'ai eus sur vous.

Il s'arrêta.

Le visage du comte portait les marques d'une mélancolie douloureuse.

Il n'y avait pas de trouble en lui.

— Je suis très malheureux que vous m'avez cru capable d'une action si basse, monsieur, dit-il. Vous m'avez accusé d'avoir tué, ou fait tuer une femme que j'avais aimée !... Qu'ai-je jamais fait pour mériter cela ?...

Tout de suite, il ajouta :

— Non, mais votre demande touche à des choses très graves.

— Lesquelles ?...

— Je voudrais réorganiser mon administration. Et jusqu'à cette organisation nouvelle je ne prendrai pas de fondé de pouvoirs.

— Ah ! fit Gratien, est-ce que ce sera long ?...

— A coup sûr, non.

— A quelle époque pensez-vous faire ce changement ?

— Je ne le sais pas.

« J'ai besoin d'y réfléchir... »

« Puis, cela dépendra de ma santé.

Gratien ouvrait la bouche.

M. Lemarchand ne le laissa pas parler.

— Monsieur de Plessis, lui dit-il, j'ai besoin de me reposer. Je vous serais reconnaissant de me laisser un peu, voulez-vous ?...

« Mais soyez persuadé que je n'aurai pas d'autre fondé de pouvoirs que vous.

« En attendant, j'améliorerai encore votre situation qui devient très belle.

« Quant à vos appointements, à l'inventaire, cette année, vous toucherez cinquante mille francs de ratifications. Gratien ne le remercia pas. Qu'y avait-il ?

Le comte, malgré les promesses de Jacques Lemarchand, instinctivement se méfiait de lui.

Pourquoi cette aversion, cette antipathie qui persistaient, il l'avait bien vu.

Furieux, ayant besoin de crier, de parler, de se dégonfler le cœur, et ne voulant cependant rien laisser voir de ses impressions à ceux qui l'entouraient, Gratien prit son chapeau, son pardessus, et ayant demandé une voiture, il se fit conduire au chemin de fer. Un train partait.

Il monta dans un wagon de première classe, et au bout de quelques minutes, il débarquait à la gare du Nord.

Un quart d'heure après, il descendait devant le 180 de la rue Ampère.

Il sonna à la porte du petit hôtel, que surmontait toujours la couronne de comtesse en fer forgé, et il dit au valet de chambre :

— Madame est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur le comte, lui fut-il répondu, Madame va se mettre à table.

— Dites à la cuisine que je déjeunerai avec elle.

Il monta comme quelqu'un qui est chez lui, et arriva bientôt dans le boudoir où, quelque temps auparavant, on avait introduit M. Jeantel.

Avec son déshabillé de satin rose que recouvrait comme à l'ordinaire, son immaculée tunique de mousseline blanche, l'amie de Gratien était idéalement fraîche et jolie.

La maladie cruelle, qui l'avait un instant mise à deux doigts de la mort, n'avait point laissé de traces sur son teint de blonde si délicat et si pur ; ses yeux foncés avaient une flamme de jeunesse et de gaieté qui disait la santé revenue.

— Ah ! mon cher comte, qu'est-ce qui me vaut la joie de vous revoir ? dit-elle. J'en suis ravie, vous savez.

« Déjeunez-vous avec moi ? »

— Oui ; et comme votre gentil accueil ne faisait pas un doute pour moi, ma divine, je me suis permis de le dire à l'office.

Les fins sourcils de Mousseline se rapprochèrent imperceptiblement. Le ton, surtout le mot « ma divine » ne lui allaient pas.

Mais elle savait se taire.

— Alors, qu'est-ce qui arrive ?... demanda-t-elle d'un accent un peu plus sec.

Gratien ne s'arrêta pas à cette nuance et dit :

— Horace a tenu sa promesse : il a enlevé tout soupçon de l'esprit de M. Lemarchand.

Mousseline devint toute pâle.

— Ah! fit-elle. Tu vas donc devenir son fondé de pouvoirs, c'est-à-dire riche, libre, indépendant?...
 — Eh! non, c'est ce qui te trompe!...
 «Le vieux gredin ne veut pas!... Moins que jamais...»
 — Ah! pourquoi?...
 — Des prétextes...
 «Il va réorganiser son administration, dit-il.»
 — Et dans cette administration, quelle place te donnera-t-il?
 — Celle que j'envie.
 — Fondé de pouvoirs?
 — Oui.
 — Eh bien! que dis-tu donc?
 — Voilà, il ne veut pas me fixer d'époque.
 «Tout cela me paraît louche.
 «Il m'a semblé qu'il se moquait de moi...»
 «J'ai reçu un coup profond au cœur; alors, comme j'avais besoin de penser haut devant quelqu'un, de me reprendre, d'avaler cette nouvelle déception, je suis venu chez toi. M'en veux-tu?»
 — Certes!... le supposer serait mal me connaître.
 «Mais tu parais tout désorienté... Dis-moi Gratien, que vas-tu faire?»
 — Ce que tu voudras!...
 «Faut-il partir pour l'Amérique; aller proposer mes services à quelque riche verrier... le faire profiter de ce que j'ai appris et soigneusement noté depuis que je suis dans cette partie si importante de la manutention, essayer de ruiner l'homme capricieux et injuste qui remet toujours à plus tard la réalisation de sa promesse; ou bien rester auprès de lui, guetter une disposition meilleure de sa part, attendre l'heure et me résigner?»
 Plus violent, il ajouta devant le silence de la courtisane:
 — Il a beaucoup changé depuis la mort de sa fille.
 «Il ne vivra pas toujours.
 «Une attaque d'influenza, moins que cela, un rhume, peuvent avoir raison de lui l'hiver prochain.
 «Alors, mon frère deviendra le possesseur absolu et incontesté de ses millions.
 «Avec Horace, ce sera différent: je serai le maître de l'usine.
 Mousseline était pensive.
 Elle n'avait rien répondu, laissant parler le comte.
 — Veux-tu me répéter bien exactement tout ce que t'a dit M. Lemarchand, et comment les choses se sont passées entre vous? demanda-t-elle au bout de quelques minutes.
 — Volontiers.
 Et Gratien, faisant appel à sa mémoire, qui était merveilleuse, redit presque mot à mot sa conversation avec l'industriel.
 — Pourquoi le crois-tu de mauvaise foi? dit la pécheresse.
 — Je ne sais pas... Il me semble... Il y avait de l'hésitation en lui.
 — Dame!... un homme de sa trempe ne revient pas si aisément sur une opinion préconçue.
 «Il a confiance en son gendre, soit!
 «Mais sa conviction passée, quand il te croyait coupable, s'était probablement trop ancrée en lui pour qu'il puisse si vite l'abandonner.
 «Avant de prendre une résolution grave comme celle de partir en Amérique, ainsi que tu le disais tout à l'heure, il faudra voir. Là-bas, tu ne sais pas du tout dans quelle maison tu entreras, l'avenir qui t'y sera réservé, le genre d'affaires qui s'y traite... tandis qu'ici toutes ces choses-là te sont familières...»
 «Abandonner la proie pour l'ombre a toujours été dangereux.
 — Alors, tu me conseilles?...
 — De sacrifier encore une année ou deux. Nous sommes jeunes l'un et l'autre.
 «Peu à peu, en observant attenti-

vement M. Lemarchand, tu découvriras bien le fond de sa pensée.

«Ton frère t'aidera s'il le faut, même sans se douter de la chose.

— Tu es la raison même. Mais je me méfie...

— Tu es mal disposé.

«Il n'y a pas lieu de s'effrayer, je ne le crois pas...»

Très fine, elle ajouta:

— Pourquoi t'aurait-il dit qu'il avait eu des soupçons contre toi, qu'après sa conversation avec le marquis ils avaient disparu, ces soupçons?

«Qu'il réparerait le mal qu'il t'avait désiré?...»

«Il n'avait qu'à se taire s'il avait conservé un mauvais vouloir quelconque contre toi; c'était plus simple, plus dans les cordes de cet homme qui, riche et puissant, doit trouver certainement au-dessous de lui de mentir.

Gratien fut frappé par le raisonnement de la jeune femme.

— Tu m'apportes une conviction et une espérance dont j'avais besoin, dit-il. Merci...

Elle le regarda tendrement, mais avec toute la perspicacité dont elle était capable.

— Je te fais crédit encore pendant le temps qui t'est nécessaire pour atteindre ton but, dit-elle.

«Mais tu es bien toujours, vis-à-vis de moi, dans les mêmes dispositions, n'est-ce pas?...»

— En doutes-tu?...»

— Oui, parce qu'il est dans ma nature de douter de tout et de tous, toujours.

«J'ai été trompée...»

«Je n'ai plus confiance en personne...»

«Seulement, avec toi, je t'ai averti: si tu ne tenais pas tes promesses, si tu ne faisais pas de moi une comtesse de Plessis Saint-Luc, ainsi que tu t'y es formellement engagé, je t'assure qu'il t'en coûterait gros!...»

— Des menaces?...»

— Non, des avertissements très amicaux. Il vaut mieux prévenir que sévir.

«Tu es fixé.

«Et maintenant, viens déjeuner, je meurs de faim.

Il l'accompagna, en effet, dans la salle à manger, où un succulent repas les attendait.

Mais Gratien, malgré les grâces de Mousseline, restait préoccupé et silencieux.

Elle ne l'interrogea point, étant de celles qui ne parlent pas devant les domestiques.

Mais lorsque le cadet des Plessis eut fini, elle lui dit:

— Viens sur la terrasse prendre ton café, et fumer ton cigare.

Elle appelait la terrasse, un tout petit espace situé derrière le deuxième salon, au-dessus d'un perron minuscule, lequel conduisait dans un petit jardin plus minuscule encore.

Une pelouse, grande comme un mouchoir de poche, deux corbeilles dans petites que celles dont on fait, dans les salons, les lits des toutous adorés, formaient le domaine, qu'un jardinier du voisinage entretenait, par abonnement et à grands frais, les remplissant de plantes toujours fleuries.

De là, personne ne pouvait les entendre.

— As-tu assez confiance en moi pour me dire tes préoccupations, ou dois-je les deviner? demanda Mousseline au comte de Plessis.

Le fameux tressaillement au coin des sourcils vint avertir la jeune femme qu'elle ne s'était pas trompée.

— C'est grave! dit le comte.

— Encore! Quoi?

— J'ai joué, ces jours-ci, et...

— Tu as perdu?

— Tu l'as dit.

— Beaucoup?

— La forte somme.



AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

Un bill particulier sera présenté à la Législature provinciale par la ville de Sherbrooke relatif à l'acquisition d'un vaste terrain à l'extérieur de la ville, terrain qui doit servir à l'aménagement d'un aéroport dans un avenir rapproché. Le ministère du transport d'Ottawa a du reste exprimé son assentiment au projet de doter les 60,000 habitants de Sherbrooke et les 40,000 de la région avoisinante des services d'un aéroport. Air-Canada est vivement intéressée à cet aéroport qui lui ouvrira un nouveau circuit aérien Montréal-Sherbrooke et Sherbrooke-Québec. D'autre part une autre société américaine est aussi intéressée à diriger des avions pour unir Sherbrooke à Newport, Vt. Déjà Newpor est relié par avion à Boston et New-York.

Des actes de vandalisme sont à déplorer dans Sainte-Marie-de-Beauce. On soupçonne des jeunes écoliers d'avoir joué au bûcheron avec trop de férocité. Quinze pins de 18 pieds ont été coupés sur un parterre d'un particulier et des dégâts analogues ont été enregistrés sur la propriété du collège et dans la forêt de la fabrique paroissiale.

On parle beaucoup et avec raison d'un nouveau roman qui certainement fera époque dans nos lettres. Il s'agit de «Mademoiselle et son fils», une étude psychologique qui place une fille-mère dans notre monde moderne et hypocritement hostile à ces situations déplorables. Mlle Olive Lamontagne, de Lévis, l'auteur, est membre de la Société des Écrivains et des Poètes canadiens. Au crédit de Mlle Lamontagne ajoutons qu'elle a réussi d'excellentes chansonnettes canadiennes qu'interprètent régulièrement nos artistes de la scène, de la radio et de la TV.

Le conseil municipal de Shawinigan songe à construire un nouveau pont sur le Saint-Maurice. Le conseil municipal de Shawinigan-Sud vient d'adresser un message urgent à la municipalité soeur pour lui demander, le cas échéant, l'exemption du péage. On explique que Shawinigan-Sud groupe 2,432 personnes travaillant à salaire et que 82% de celles-ci besognent à Shawinigan même.

Une excellente initiative. A St-Jérôme, porte du Nord, la littérature n'est pas délaissée puisqu'à la bibliothèque municipale l'on réunit

maintenant les enfants le jeudi pour «Les contes du jeudi de Tante Carmen». Ces contes et récits sont lus par Mme Carmen Raymond. Heureuse initiative que d'habituer les jeunes à la lecture.

Une jeune et talentueuse artiste peintre d'Arvida, Mlle Pierrette Filion, aura l'honneur de voir l'une de ses œuvres orner les murs du salon du destroyer «HMCS Saguenay». C'est le comité des arts d'Arvida qui a choisi la peinture reproduisant une scène du Saguenay. On prédit un bel avenir à cette jeune artiste.

M. Guy St-Germain de St-Hyacinthe, vient de se voir attribuer une bourse d'études «Rhodes» ce qui lui permettra un séjour de deux ans à Oxford, en Angleterre. M. St-Germain n'a que 23 ans et il est le fils de M. T. A. St-Germain, fondateur des compagnies d'assurance «Générale de Commerce», «Canadienne Mercantile» et «Canadienne Nationale». Le nouveau récipiendaire est licencié en droit de l'Université de Montréal.

Selon les relevés statistiques de M. Pierre Daigle, maître de poste à Victoriaville, l'on a livré durant la période des fêtes plus de 240,000 lettres. On a dû embaucher huit facteurs supplémentaires pour accomplir la besogne.

La télévision est sûrement la plus grande bienfaitrice des nouveaux talents et permet surtout l'éclosion de plusieurs nouvelles vedettes. Récompensé un jeune chanteur de Shawinigan, Paul Hould, dont le nom artistique est Paul François, participait à une émission spéciale au cours de laquelle il interprétait une nouvelle chanson «C'est le bon temps», création de Mme Simonne Murray, de Shawinigan également.

A Tecumseh, Ontario, la Société St-Jean-Baptiste entend soutenir l'effort français en présentant une pièce de théâtre au printemps prochain. Elle tiendra des auditions publiques pour le choix des 14 acteurs de la pièce. La présentation aura lieu en avril. Signalons également que le poste CBE de Windsor, Ont., radiodiffuse tous les soirs à 11 hrs, le dimanche à 5 heures, une demi-heure de chansonnettes françaises et le samedi avant-midi, deux émissions pour enfants également en langue française.

Elle fut tout de suite en proie à une colère qui n'était pas feinte.

En effet, Gratien, quoiqu'il fût devenu un directeur d'usine absolument remarquable, était pris par moments d'une fringale de jeu que rien, ni volonté, ni raisonnement, n'était capable de calmer.

L'idée que, par quelque esclandre, il pouvait donner barre sur lui à M. Lemarchand et augmenter encore les méfiances du riche industriel à son endroit, était elle-même absolument impuissante, en ces instants-là, et glissait sur son esprit comme un ressort bien huilé dans la gaine qui l'enferme.

Il jouait, il jouait encore, sans que rien l'arrêtât.

Si la perte, mais une perte sérieuse, se produisait tout de suite, il était dégrisé et se calmait; mais si, par malheur, le gain au contraire souriait à ses premières parties, c'était terrible; il ne se contenait plus.

On eût juré, en ces occasions, qu'il faisait ces folies pour s'étourdir ou oublier quelque angoisse affolante.

C'était toujours à Mousseline qu'il avait recours après ces désastres.

Et constamment aussi la jeune femme, qui avait un grand amour d'une fortune acquise, on sait à quel prix, se faisait tirer l'oreille et ne payait qu'après des scènes violentes et des promesses de plus en plus sérieuses.

— Comme tu voudras, lui disait pour la centième fois Gratien, une heure après être sorti de table, refuse-moi ces cent dix mille francs, et je serai affiché au cercle.

« Puis, M. Lemarchand le saura, et il aura là le prétexte qu'il cherche pour se débarrasser de moi.

« Alors, bonsoir les projets, et le mariage, et le reste... »

« Car, tu le comprends bien, tu ne seras ma femme que le jour où, maître de l'usine de Saint-Denis, je pourrai, à force de millions, imposer mes actes au monde entier.

— C'est stupide d'être aussi bête que cela, répondait-elle toujours furieuse. Et me crois-tu, les mines de Golconde pour y puiser sans cesse et toujours, sans y remettre jamais rien!...

— Ne fais pas la misérable. Tu as trois cent mille francs de rentes que t'a donnés ce richissime Américain qui délirait de toi.

— Et que j'ai été assez idiote d'abandonner pour ton compte.

— Oui, mais je te ferai comtesse, moi.

« Enfin, la question n'est pas là pour le quart d'heure.

« Quoique tu sois assez gentille pour m'obliger souvent, comme tu es l'économie même, mes emprunts ne te gênent pas outre mesure.

« D'ailleurs, M. Lemarchand m'a averti qu'à l'inventaire je toucherais cinquante mille francs de gratification.

« Je te les apporterai en déduction de mon emprunt d'aujourd'hui.

— Tu ne m'apporteras rien du tout, je te connais, mais je vais prendre mes précautions comme à l'ordinaire.

— Mme Gobseck, va!...

« C'est bien petit pour une future comtesse, cela, ma chère!...

— Ça m'est égal. Sans ces précautions, tu m'échapperais.

— Allons, pas tant d'affaires; prépare le billet doux, et va chercher la monnaie.

Elle sortit du boudoir, évidemment de très mauvaise humeur.

Au bout de quelques minutes, elle revenait.

Ce n'était point les billets de banque qu'elle apportait, mais bien un chèque sur la Société Générale.

Elle était aussi prudente qu'intelligente, et pour rien, elle n'eût gardé chez elle des sommes capables de tenter ceux qui l'entouraient, Gratien le premier.

Un papier tout rédigé était dans ses mains.

Elle le mit devant le comte :

— Lis et signe, dit-elle; après tu auras le chèque.

Il y jeta les yeux.

Il y avait :

« Moi, comte de Plessis Saint-Luc, je reconnais avoir reçu de Mlle Berthe Ferdembach, la somme de cent dix mille francs, en un chèque sur la Société Générale.

« Cette somme est destinée à payer une dette au jeu fait hier par moi au Cercle américain.

« Je lui rembourserai ces cent dix mille francs le jour de mon mariage avec elle, ainsi que je lui ai promis; ou bien à sa volonté et à vue, avec les autres sommes empruntées par moi à Mlle Berthe Ferdembach. Le tout portant intérêts à cinq pour cent, sans que je puisse, pour m'en dégager évoquer la prescription ou tout autre motif, de quelque nature qu'il soit. »

Signer cela!...

Signer qu'on avait reçu des sommes quelconques, infimes ou considérables, d'une des reines de la galanterie parisienne, d'une fille qui avait joué l'amour dans les revues, avec des maillets plus que collants, et dont les nuits,

à cette époque, avaient été mises journellement aux enchères?...

N'était-ce pas le comble de la honte?...

C'était la première fois que Mousseline exigeait de telles formalités; la première fois qu'elle déployait contre Gratien un si grand luxe de précautions!...

En une seconde, Horace, leur mère morte, Violette, dont la pécheresse était le bizarre portrait, tout cela passa devant les yeux de Gratien.

— Je ne signerai pas! dit-il catégoriquement.

Le malheur voulut qu'au lieu de se révolter l'Alsacienne prit tout à coup l'air de mélancolie et de poignante douleur qui, si souvent, se reflétait sur le pur visage de Violette quand Gratien parlait à celle-ci de sa passion et de ses projets.

Alors, il se produisit ce qui arrivait souvent entre eux; ce que Mousseline prenait pour un des plus grands triomphes de sa beauté et de ses charmes.

Le comte signa, et l'enlevant violemment dans ses bras, il la dévora de baisers, disant :

— Je t'aime, je t'aime!...

« Tu es ma passion et mon tout!...

« Oh! regarde-moi encore ainsi de tes grands yeux doux, ma bien-aimée.

« Que puis-je te refuser?...

Et il la tenait embrassée contre son cœur, osant à peine appuyer ses lèvres sur son front et sur ses paupières, étreint subitement par une sorte de respect qui doublait pour la pécheresse le prix du but poursuivi, car jamais, au grand jamais, pareil sentiment ne lui avait été témoigné!...

Qu'il s'adressât à elle?... Berthe n'en doutait pas.

Du reste, qui eût pu lui révéler ce qu'il y avait au fond de ce cœur si tourmenté et si indéchiffrable, que jamais personne n'en avait deviné la moindre pensée, ni analysé la plus infime sensation?...

Mais tout à coup, Gratien tressaillit.

Il prit le chèque, et repoussant violemment la courtisane, il partit, le visage dur, les lèvres tremblantes, en proie à une colère qu'elle ne s'expliqua pas.

Néanmoins, elle serra ce nouveau billet au fond d'un solide coffre-fort, dissimulé dans une cachette presque introuvable et scellé au mur.

— Va, dit-elle avec une flamme diabolique dans ses yeux d'azur, si doux quand elle le voulait; révolte-toi, rage, menace, je te tiens!...

« Et grâce à toi, j'aurai une place dans cette société qui m'a torturée, broyée, anéantie, mais qui comptera bien quelque jour avec moi... »

« Chacun a sa marotte en ce monde.

« La mienne est d'avoir un nom authentique, une situation régulière, ce qui, avec les rentes que m'a données ce pauvre Vandergout, fera que tout le monde s'inclinera devant moi!...

Le même soir, M. Lemarchand allait se mettre à table dans la salle à manger merveilleuse de son hôtel.

Le timbre du dehors retentit.

Il était seul.

Depuis la mort de sa fille, il ne voulait plus voir personne, en dehors des affaires.

Ses ordres étaient précis sur ce point, et rarement on les enfreignait.

Il fut donc surpris d'entendre un pas léger et rapide retentir dans le vestibule qui précédait la salle à manger.

— Voyez qui est là, Baptiste, dit-il au valet de chambre qui le servait; et surtout, ne laissez entrer âme qui vive.

Mais la porte s'ouvrit avant que Baptiste ait eu le temps d'y arriver, une silhouette élégante parut au seuil, et une voix joyeuse cria :

— Monsieur!... monsieur!... J'ai le numéro deux!...

« Ah!... quelle joie!...

« Je suis venu tout de suite vous apprendre cette nouvelle qui me rend fou!...

C'était André de Lacroix-Marbourg. Jamais son visage si beau, mais toujours un peu froid, n'avait rayonné de tant de bonheur et d'expansion.

Jamais les arêtes de ses traits de prince maure n'avaient été aussi fines et aussi nobles, jamais la patine de son teint mat et brun n'avait paru si chaude, jamais la sympathie qui émanait de lui n'avait impressionné à ce point M. Lemarchand.

L'industriel s'était levé de sa chaise et, à son tour, il paraissait la proie d'intense et profonde émotion.

— C'est vrai, cela, mon enfant?... demanda-t-il. Et depuis quand le sais-tu?...

— Il y a quelques heures à peine, murmura-t-il; quoique cela ne soit encore connu de personne, M. Mallet, le directeur, me l'a confié pour que je vienne vous le dire, sachant à quel point vous voulez bien vous intéresser à moi.

— Certes!...

Les yeux du verrier l'enveloppèrent et un instant André fut ébloui tant il y découvrit de tendresse, de contentement, et même cette sorte d'orgueil unique, cet orgueil, paternel chez M. Lemarchand, maternel chez Violette, et dont il avait vu tant de fois l'expression dans les douces prunelles de sa chère petite maman adorée.

Ce souvenir, en ce moment, s'imposait à son cœur reconnaissant.

Il le remplit même tellement tout à coup que deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux, et ce fut la voix presque indistincte qu'il dit :

— Ah! monsieur... que ma chère Violette va être heureuse!...

Puis, la réflexion aidant, il ajouta :

— Mais j'ai juré de me taire vis-à-vis de tous, excepté de vous; le bonheur de ma Violette sera retardé.

— Non, dit l'industriel heureux; j'irai trouver M. Mallet demain, et je lui demanderai de te laisser partir pour le Tausia; il faut que Violette ait sa part de notre joie le plus tôt possible.

« Moi, j'irai te rejoindre plus tard, quand mes affaires ici pourront se passer de moi.

— Eh bien! j'aime autant vous attendre. Vous demanderez à M. Mallet l'autorisation de me laisser écrire un mot à ma soeur et, si vous me le permettez, je commencerai à travailler ici avec vous, j'en serais si, si heureux! C'est mon rêve de ne pas vous quitter, vous le savez, monsieur!...

— Oui, mon petit, je le sais, et c'est le mien aussi!

« Assois-toi là, et mange avec moi, comme tu le feras tous les jours l'an prochain, si Dieu me prête vie.

Il obéit, mais son bel appétit d'adolescent était parti, l'émotion l'étranglait.

— A quoi penses-tu? lui demanda tout à coup M. Lemarchand à brûle-pourpoint.

Spontanément, André répondit :

— Oh! monsieur, ma pauvre Violette s'est tant privée pour moi!...

« C'est son travail qui m'a fait ce que je suis, et grâce à vous, monsieur, je vais pouvoir lui rendre en bien-être, en attentions de toutes sortes, un peu de ses sacrifices.

« Quant à son amour, je l'adore... mais je ne serai jamais quitte envers elle!...

Des larmes involontaires emplissaient de nouveau ses beaux yeux de velours sombre; il parlait avec tout son cœur, en sincérité et loyauté, comme un brave et honnête garçon qu'il était.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

☐ Nom.....
IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

L'extraordinaire aventure...

[Suite de la page 9]

réceptions. Mais cette vie mondaine, toujours la même, finissait par ne lui procurer aucun plaisir. Parfois, il éprouvait comme une sensation d'en-nui dont il ne s'expliquait pas clairement la cause.

Au soir d'une journée particulièrement chargée en obligations mondaines, il prit prétexte de la nécessité de se rendre compte par lui-même de la situation nocturne de Paris et, après dîner, s'habilla en civil et sortit.

L'air était pur, la nuit claire; la promenade lui parut agréable. Il bourra une pipe et l'alluma. Cela lui sembla bon, doublement, d'abord parce que la fumée du tabac lui plaisait, ensuite parce que la pipe était proscrite des réunions élégantes et qu'elle était incompatible avec son rang d'officier supérieur. En la fumant, il avait l'impression de jouir enfin d'une liberté totale.

En entrant dans un cabaret du faubourg St-Martin que fréquentait une clientèle plutôt louche, il fit la rencontre d'un certain Lexcellent, lui aussi ancien bagnard.

Lexcellent eut tôt fait de reconnaître, au cours de la conversation, un libéré du bagne. Fréquentation dangereuse... les deux hommes se revirent, et, quelque temps après, deux chenapans, Saffieri et Carretti, vinrent se joindre à eux. Il n'en fallut pas plus pour que s'effacât le comte de Sainte-Hélène et que Coignard réapparût. Le quatuor se mit à l'oeuvre et fit quelques expéditions. Elles réussirent et le lieutenant-colonel commandant la Légion de Paris y trouva du plaisir et des ressources nouvelles.

Un soir, profitant qu'il était seul avec Coignard, Lexcellent lui dit :

« Avec les relations que tu as, tu devrais nous indiquer des coups profitables.

— Quelles relations, demande Coignard, en feignant le plus grand étonnement ?

Lexcellent sourit :

— Je sais qui tu es ; il y a longtemps que je me doutais que tu n'étais pas tout à fait de notre milieu. Tes vêtements de trop bonne coupe, tes mains soignées m'avaient mis la puce à l'oreille. Je t'ai suivi un soir et maintenant je suis fixé. Rassure-toi, je ne te trahirai pas, même auprès des camarades, mais nous devrions ensemble faire de magnifiques affaires.

Chef de gang

Coignard ne nia pas et l'entente entre les deux hommes devint plus complète.

Certain jour, accompagné de Lexcellent qu'il présente comme étant de ses amis, le comte Pontis de Sainte-Hélène rendit visite à un haut fonctionnaire du ministère de la guerre. Celui-ci, flatté de la visite d'un homme si bien dans l'esprit du roi, le remercia de l'honneur qu'il lui faisait. On bavarda et finalement, on se promena dans l'appartement sous la conduite du maître de maison. Lexcellent, très discrètement, en profita pour prendre des empreintes de serrures et bien se graver dans l'esprit la disposition des lieux. Le but réel de la visite étant atteint, le comte et son ami prirent congé, reconduits jusqu'à la porte par leur hôte très fier d'avoir reçu un personnage si important.

Quelques jours plus tard, l'hôte si aimable et si confiant est absent de son domicile. Il y a grande réception au ministère de la Guerre et le comte y assiste pour mieux surveiller sa victime. Quand le haut fonctionnaire rentre chez lui, il a le désagrément de constater que sa maison a été mise au pillage. Informé de ce fâcheux incident, le comte assure le volé de son appui, l'accompagne chez les magistrats — et chez le préfet de police —

[Lire la suite page 34]

Connais-toi toi-même

[Suite de la page 10]

Oui, actuellement, vous avez de fortes responsabilités de tout genre, lesquelles exigent beaucoup de vous. Cela vous empêche même de voir aux menus détails qui font de la vie une chose agréable. Vous avez un cœur bien tendre, l'on peut facilement abuser de vous ; mais vous ne l'écoutez jamais lorsque vous êtes en cause. Ainsi l'on est porté à croire que vous négligez volontairement certaines amitiés lesquelles, cependant, pourraient tellement adoucir votre existence.

Vous n'êtes pas loquace très souvent et vous n'attirez pas particulièrement les confidences. C'est dommage, car vous êtes d'une discrétion à toute épreuve. Pour être en bons termes avec vous, il faut toujours ménager les contacts, il faut toujours vous approcher tranquillement et pas n'importe quand. Toutefois vous êtes d'un naturel bien simple. Mais vous êtes extrême ; c'est le danger le plus imminent qui vous guette. Malgré votre réticence, il vous arrive quelquefois hélas d'ouvrir toute grande la porte à des gens qui ne le méritent vraiment pas, et qui vous font si mal que vous avez peine à croire à leur méchanceté. Ceci a pour conséquence d'accentuer votre nervosité.

Votre habileté manuelle et votre esprit créateur sont de toute évidence.

Il faudrait un jour exploiter au maximum ces possibilités. Si vous le voulez un peu plus, vous pourriez ainsi provoquer l'épanouissement de votre personnalité si riche et pourtant si effacée !

Réponse à Mme S.O.S.

Ma chère Dame, votre lettre est vraiment brève. Puis votre graphisme est d'une uniformité si déconcertante que je me vois forcée de vous offrir une analyse plus que sommaire.

Tout d'abord, disons que vous devez mener une vie bien réglée, que vous respectez les coutumes, même si vous vous accordez fort bien de la vie moderne ; que vous n'osez jamais exprimer très ouvertement vos pensées, même si vous avez une conversation facile ; que vous êtes d'une ponctualité remarquable, même si vous êtes toujours obligée d'attendre les autres ; que vous vous blessez de petits riens à la journée longue, même si vous avez bon caractère.

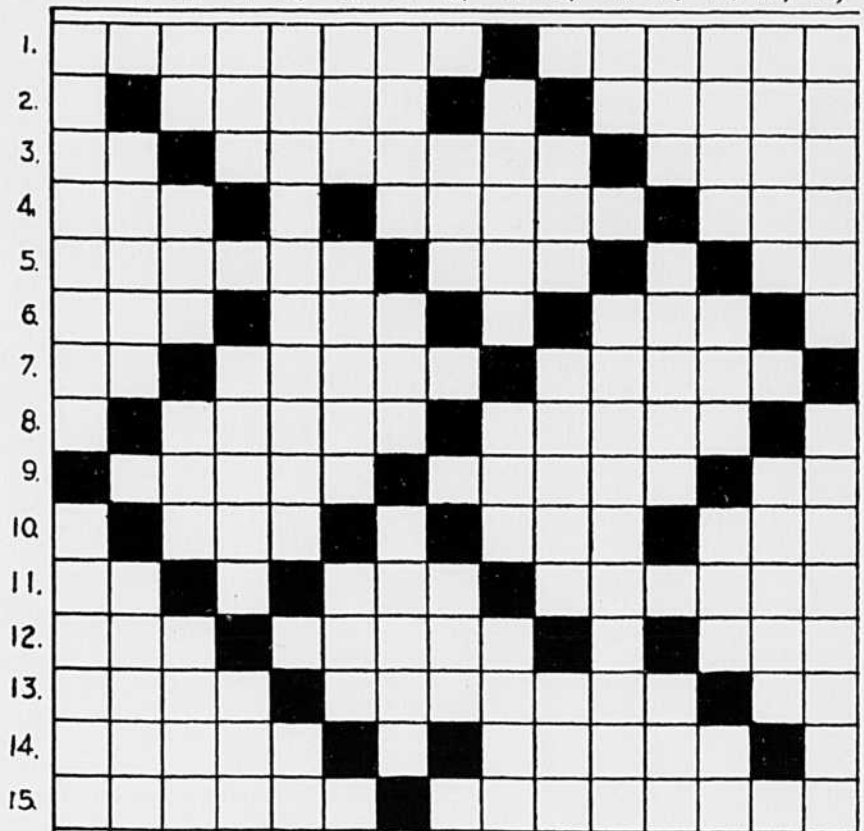
A votre grande surprise peut-être, vous êtes une grande sentimentale et vous aimez les plaisirs simples et surtout les compliments que vous savez fort bien rendre à l'occasion. Somme toute, vous êtes d'un commerce plutôt agréable, malgré les multiples incompréhensions de vos plus proches.

Voilà, c'est tout pour vous !

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Les réponses doivent nous parvenir avant le 23 février 1957.

Problème No 1311

Nom (M. Mme ou Mlle)

Adresse

Ville Province

Adressez : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

DECOUPEZ ICI

HORIZONTALEMENT

- 1—Celui qui s'est fait une habitude de manger chez autrui. — Organe de transmission fonctionnant au pied.
- 2—Muse qui présidait à l'Élégie. — Animal considéré comme l'ancêtre de la race, chez les Peaux-Rouges.
- 3—Nom du soleil chez les Egyptiens. — Faire une cavité. — Une des îles Cyclades.
- 4—Roi de Juda. — Fier, arrogant. — Bruit.
- 5—République de l'Europe. — Instrument pour accorder les pianos. — Règle double.
- 6—Salé et séché à la fumée. — Sans valeur. — Partie du corps qui joint la tête aux épaules.
- 7—Pronom indéfini. — Genre de méliacées. — Fruit à noyau.
- 8—Nom donné dans l'antiquité aux peuples de l'Extrême-Orient. — Amour pour ses parents.
- 9—Achever. — Galette légère de sarrasin. — Ile de l'Atlantique.
- 10—Auteur du *Juif errant*. — Ancien bouclier. — Fatigué.
- 11—Préfixe d'abstraction. — Durillon. — Cas que l'on fait d'une personne.
- 12—Une des Cyclades. — Consacrée au culte. — Pour la troisième fois.
- 13—Obstiné. — Odeur, parfum. — Conjonction copulative.
- 14—Impératrice de Byzance. — Port de Béotie où se réunit la flotte des Grecs avant son départ pour Troie.
- 15—Genre de mollusques gastéropodes des mers chaudes. — Assurer la réalité d'une chose.

VERTICALEMENT

- 1—Action de travailler une masse de verre pâteux sur une plaque de fer appelée mabre. — Figure burlesque de carton.
- 2—Physicien anglais, né à Harbone, en 1877. — Cercueil.
- 3—Ile de l'Atlantique. — Rivière de Suisse. — Situé. — Enlever.
- 4—Courbe décrite par une voûte. — De peu de volume. — Sans inégalités.
- 5—Endroit où l'on prépare les sardines à conserver. — Conjonction.
- 6—Allez, en latin. — Mathématicien suisse, né à Bâle. — Démonstratif.
- 7—Mouvement circulaire. — Fleur blanche. — Chez les Romains, âmes des morts considérées comme divinités.
- 8—Fer large et pointu de la charrue. — Genre de linacées.
- 9—Instrument qui sert à tirer des lignes droites. — Petite prairie. — Situation.
- 10—Chemin de ville. — Chaque partie, complète en elle-même, d'un tout. — Posséda.
- 11—Sert à lier les parties du discours. — Lumière qui précède le soleil levant.
- 12—Partie supérieurement convexe d'un objet. — Ouvrage de maçonnerie cintré. — Nom vulgaire du thymus du veau.
- 13—Divinité de la végétation. — Seule. — Meuble de repos. — Saint (abr.).
- 14—Petit loir gris. — Branches coupées avec leurs feuilles vertes.
- 15—S'exhaler des corps. — Abandonner un lieu.

RIEN DE SÉRIEUX

Le dernier jour des soldes, il ne restait au rayon qu'un seul complet. C'était un complet horrible : sur un fond vert, il y avait de grands carreaux rouges et bleus, traversés en diagonale d'un dessin jaune. Le directeur promit une prime de cinq dollars au vendeur capable de débarrasser la maison de ce rossignol.

Deux heures plus tard, un vendeur, une jambe de son pantalon arrachée, boitillant, arrive dans le bureau directeur pour réclamer la prime.

— Hum, dit le directeur, mais il semble que vous vous êtes battu avec le client !

— Non, Monsieur, — seulement son chien d'aveugle m'a sauté dessus...

Deux vieux musiciens de bar se rencontrent.

— Comment va ? demande l'un. T'as du travail ?

— Oh oui. Mais je ne joue plus du violon — je joue du piano, maintenant...

— Ah ! Et pourquoi ?

— Vois-tu, je me suis rendu compte qu'il est très difficile de poser un verre de whisky sur un violon...

La starlette demanda un visa pour les Etats-Unis.

A l'ambassade, on lui fit remplir un grand questionnaire.

Arrivée à la rubrique : "Célibataire ? mariée ? divorcée ?", elle réfléchit un moment, puis écrivit résolument : "Le tout".

Pendant que Madame avait passé ses vacances en Gaspésie, Monsieur était resté à Montréal. Après son retour, elle lui demanda :

— Tu es souvent sorti le soir ?

— Pour ainsi dire jamais, dit-il. Presque tous les soirs, j'ai rapporté du travail du bureau, et j'ai travaillé à la maison.

Quelques jours plus tard arrivait la note d'électricité. Et Madame y lut :

«Juillet et août : aucun frais.»

Le jeune homme avait eu un petit accident de ski.

Sa mère était allée lui rendre visite à la clinique.

Quand elle revint, elle dit à son mari :

— Je crois que Jean a pour quelques mois de clinique.

— Comment ? dit le père, pour une petite fracture de rien du tout ? Tu as vu son médecin ?

— Non, dit la mère. Mais j'ai vu son infirmière : on dirait une sosie de Marilyn Monroe !

Deux écrivains étaient assis dans un bar, pour parler d'un troisième.

— Admets-le donc, dit l'un des deux, tu lui envies son talent ?!

— Son talent ? dit l'autre. Peuh ! Ce que je lui envie, c'est son succès !

L'homme arriva à la caisse de l'Opéra Comique :

— Une place pour ce soir, s'il vous plaît !

— Pour le Barbier de Séville ? demanda la caissière.

— Pour qui ? dit l'homme. Mais non, pour moi !

L'estivant vit, par la fenêtre, un paysan qui traitait son mulet à coups de fouet. Furieux, l'estivant se précipita dehors.

— Dites donc, vous, dit-il au paysan, ne savez-vous pas qu'on ne peut traiter un mulet autrement ?

— Pourquoi ne lui dites-vous pas "Hue, dia !", pour qu'il avance, hein ?

— Ben, vous savez, répondit le paysan, il y a deux ans, ce mulet m'a donné un coup de pied, et depuis, on ne se cause plus !

Un couvreur tombe du 6ème étage dans la rue. Un attroupement se forme.

Un agent arrive et demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Et le couvreur en se relevant de déclarer :

— Je ne sais pas, j'arrive juste.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISES

"Le Samedi" du 12 janvier 1957 (Problème No 1307)

Mlle Diane Beaudin,
17a, rue Bergevin, Valleyfield, P. Q.

M. Lionel Bédard,
278, rue St-Pierre, Orsainville, P. Q.

Mlle Rita Binette,
Ste-Anne de Prescott, Ont.

M. Ernest Blouin,
St-Jean, Ile d'Orléans, P. Q.

Mlle Lucienne Charest,
194 Nord, Notre-Dame, Thetford Mines, P.Q.

M. Georges-Henri Cloutier,
365, rue Hermine, Québec 8, P. Q.

M. Victor De Guise,
80 Boulevard St-Gérard, Atalante, P. Q.

Mme Marie Dufault,
211, rue Provost, Sorel, P. Q.

Mlle Caroline Flageole,
46 Avenue Chadbourne, Noranda, P. Q.

Mlle Aline Fontaine,
C. P. 326, Bromptonville, P. Q.

M. Emile Fournier,
530, Ave Dréan, Chicoutimi, P. Q.

Mme Emma Frechette,
1918 est, rue Gascon, Montréal, P. Q.

Mlle Madeleine Laforest, B. P. 145,
202, rue St-Dominique, Jonquière, P. Q.

Mlle Armandine Laliberté,
378, rue Notre-Dame, Joliette, P. Q.

M. Georges Laurier,
687, rue Osborne, Verdun 19, P. Q.

Mlle Suzanne Lavoie,
835, Ave Murray, Québec, P. Q.

Mlle Andrée Leduc,
339, rue Fafard, Maniwaki, P. Q.

Mme Hector Legault,
C. P. 55, Papineauville, P. Q.

Mlle Thérèse Legault,
292, Boulevard Ducharme, Eastview, Ont.

Mlle Laetitia Legendre,
St-Flavien, Co. Lotbinière, P. Q.

Mlle Marie-Ange Morin,
St-Charles Borromée, Co. Chicoutimi, P. Q.

Mme J. A. Poulin,
C. P. 214, Waterville, P. Q.

Mme Alexandre Roy,
Moffet, Co. Témiscamingue, P. Q.

Mlle Evelyn Ryan,
32, Petit Champlain, Québec 2, P. Q.

Mme K. Warthold,
570, rue Gounod, Montréal, P. Q.

Solution du problème No 1307

M	I	A	T	A	B	A	C	A	I	L	E	S
A	L	M	E	L	E	R	O	T	F	E	R	U
N	I	E	U	L	C	R	O	E	L	S	E	L
D	O	N	I	O	O	R	N	E	N	T	F	
A	N	R	A	T	I	S	S	U	R	E	L	O
T	F	U	N	E	R	A	I	R	E	V	A	S
F	A	I	T	E	T	E	E	F	E	T	E	
M	A	N	N	E	C	O	R	P	I	N	E	L
A	U	G	E	T	A	C	P	R	E	U	X	
U	N	E	R	E	P	O	S	O	I	R	S	C
S	E	L	A	T	E	R	A	L	E	S	B	A
O	U	T	I	L	S	E	R	F	E	R		
L	A	S	A	N	I	E	R	F	I	N	E	
E	R	S	E	N	T	A	I	O	L	I	M	
E	C	A	R	T	E	S	T	O	C	I	E	R

— Il y a des gens qui prétendent, disait Maurice Chevalier, que rien ne remplace l'expérience de la vie. Il y a pourtant une chose qui la remplace : être jeune !

Annnonce dans un quotidien d'Aberdeen :

— Grande charcuterie cherche vendeuse, de préférence végétarienne.

Un beau matin, le curé rencontra le forgeron qui, une fois de plus, avait déjà passablement bu.

— Alors, mon fils, dit le curé, quand est-ce que vous allez adopter une façon de vivre digne d'un chrétien ?

— Oh, vous savez, Monsieur le Curé, répondit le forgeron, je crois que pour moi, il est trop tard !

— Il n'est jamais trop tard, mon fils !

— Eh bien, en ce cas, Monsieur le Curé, j'attendrai encore un peu !

Une femme contemplant un éléphant demande au gardien :

— C'est un mâle ou une femelle ?

Et le gardien de répondre : "Franchement, je ne vois pas qui cela peut intéresser... à part un éléphant."

Un homme furieux arrivait dans la rédaction du petit journal local :

— Il y a deux jours, vous avez annoncé ma mort. Je suis bien vivant, comme vous le voyez. Et je vous demande de publier une rectification !

— Je regrette infiniment, répond le rédacteur, mais par principe, notre journal ne rectifie jamais. Seulement si cela peut vous consoler, je veux bien publier votre nom demain, parmi les naissances !

Le juge était sincèrement furieux.

— Accusé dit-il, je vous fais remarquer que c'est maintenant la cinquième personne que vous renversez, avec votre voiture !

— Je m'excuse, Monsieur, dit le chauffard, mais vous faites erreur.

"Ce n'est que la quatrième personne, car il y en a une que j'ai renversée deux fois !

— Les femmes ont une véritable passion pour les mathématiques, a dit l'auteur anglais Noël Coward.

"Elles divisent leur âge par deux, doublent le prix des robes qu'elles ont achetées et ajoutent en général cinq ans à l'âge de leur meilleure amie..."

Dans le Monde Sportif

[Suite de la page 13]

leurs batailles dans l'arène. Mais beaucoup trop affichent des déformations faciales, qui auraient pu être évitées ou atténuées.

Nous savons bien qu'une oreille en chou-fleur, un nez écrasé, une arcade sourcilière déformée, sont de petites contingences, dont se soucie fort peu un boxeur. Il serait, toutefois, préférable, pour la boxe et pour eux-mêmes,

qu'ils se préoccupent un peu plus de conserver leur visage intact.

Jeunes boxeurs, travaillez donc à perfectionner votre savoir-faire, à acquérir la science du blocage et de l'esquive, laquelle science vous permettra de vous retirer de l'arène, sans être amoindris ni marqués physiquement, sans être contraints de marcher sur les talons... le reste de votre vie !



ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TROISIEME EPISODE



Le Trésor des Prairies

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI"
TRENTÉ-HUITIÈME ÉPISODE



1 — Steve était revenu au camp pour libérer son jeune ami Joe Palmer, gardé prisonnier par les Peaux-Rouges. Après avoir abattu l'Indien qui en gardait l'entrée, Steve pénétra dans la hutte où gisait Joe.



2 — D'un coup de couteau, il défit ses liens. Mais au même moment, un bruit se fit entendre à l'extérieur, et Steve eut tout juste le temps de se cacher, quand le chef Face d'Aigle fit son apparition.



3 — "Ton ami Steve est venu dans les parages", dit-il. "Dis-moi où il se cache". — "Comment le saurais-je?", répliqua Joe. "Je suis retenu ici, je suis votre prisonnier". La réponse ne plut pas à l'Indien.



4 — D'un ordre donné aux lions de montagnes qui l'accompagnaient, il les lâcha sur le jeune garçon. Steve intervint alors, sachant bien que l'Indien ne se ferait pas scrupule de faire dévorer son prisonnier.



5 — Il sortit de sa cachette. "Je me rends", dit-il. Face d'Aigle fut pris de rage: "Tu n'as pas voulu obéir aux ordres de notre Grand Chef". Puis se tournant vers ses hommes, il leur dit: "Emparez-vous de lui".



6 — "Quant à l'enfant", ajouta-t-il, "il sera livré aux lions pour être dévoré". Les lions s'avancèrent déjà pour exercer leurs dents sur la jeune victime. Steve se débattait de toutes ses forces pour se libérer.



7 — Quand Face d'Aigle se rendit compte du désespoir de Steve, à la vue de son jeune ami sur le point d'être dévoré, il donna ordre à ses bêtes de s'arrêter.



8 — Steve comprit la tactique de l'Indien. "Si j'accepte de vous aider, aucun mal ne sera fait à mon jeune ami?" L'Indien fit signe que oui de la tête.



9 — "Suivez-moi!", ordonna le chef Face d'Aigle. Celui-ci sortit de la hutte, précédé de ses deux lions, suivi de Steve et des deux gardes qui fermaient la marche.



10 — "Courage!" fit Steve à son ami Joe Palmer. Steve fut conduit dans une caverne, et là Face d'Aigle lui montra une table couverte de bijoux et de billets de banque.



11 — "Le butin recueilli au cours de hold-ups", songea Steve. — "Toi aussi", dit l'Indien, "tu peux être riche au-delà de toutes tes espérances si tu nous aides".



12 — "Que devrai-je faire?" — "Apprendre à nos hommes à manier les fusils que j'achèterai avec cet argent". L'idée des sauvages massacrant les Blancs se présenta à Steve, mais il se tut.
(La suite au prochain numéro)

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-TROISIÈME ÉPISODE



Malgré leur angoisse, les prisonniers marchent d'un pas ferme vers le tertre sur lequel a pris place Kai-Koumou. Une haine féroce se lit dans les yeux des indigènes qui les entourent et il est évident qu'il n'y a aucune pitié à attendre de ces sauvages aux mœurs barbares. Son regard rivé dans celui de Glenarvan, Kai-Koumou parle... — C'est pour annoncer la sentence de mort de lord Edward, coupable d'avoir tué Kara-Tété. Une vague d'espoir envahit le cœur du condamné car peut-être Kai-Koumou bornera-t-il sa vengeance à une seule exécution. Dans ce cas il resterait une chance pour les autres captifs d'être échangés contre le grand-prêtre. — Cependant, à cet instant, une agitation se produit parmi

les indigènes et bientôt, la foule s'ouvre pour laisser passer un guerrier ruisselant de sueur et brisé de fatigue. Dès qu'il l'aperçoit, Kai-Koumou l'interroge en anglais dans l'intention d'être compris des captifs. L'homme est un espion qui vient du camp anglais. — La nouvelle qu'il apporte glace le sang de lord Edward. Le grand-prêtre a essayé de s'enfuir et il a été abattu par une sentinelle anglaise... A ces mots, un sourd gémissement monte de la foule. Kai-Koumou pâlit atrocement et tourne vers les prisonniers un visage ravagé où se lit une implacable résolution...



Le grand-prêtre, tué par les Anglais, les Maoris n'ont plus aucune raison d'épargner la vie d'un seul de leurs prisonniers. C'est donc une sentence de mort générale que prononce Kai-Koumou d'une voix que la colère fait trembler. En attendant l'exécution, les captifs assisteront aux funérailles de Kara-Tété. — Au lieu d'être reconduits à la case sacrée, ils sont groupés au pied d'un arbre, solidement encadrés par une dizaine de guerriers. De là, ils peuvent voir tout ce qui se passe dans le pah où les préparatifs de la cérémonie sont activement poussés. — Tout d'abord, on apporte le corps du chef enveloppé dans un linceul

richement brodé et on le dispose sur une sorte de catafalque dressé sur le tertre où Kai-Koumou se tenait tout à l'heure. Des musiciens entament une sorte de musique funèbre scandée par les cris de la foule. — Sur un signe de Kai-Koumou, la porte d'une hutte s'ouvre et plusieurs femmes échevelées paraissent entraînant une indigène plus jeune dont le visage reflète une terreur intense. C'est à n'en pas douter la femme de Kara-Tété qui, selon la coutume doit suivre son mari dans la tombe. Le groupe s'avance lentement vers Kai-Koumou.



Terrifiés, mais ne laissant rien paraître de leur angoisse, les prisonniers assistent aux funérailles de Kara-Tété qui préludent leur propre exécution. Conformément à la tradition, la femme du mort est amenée aux pieds de Kai-Koumou qui remplit les fonctions de chef de la tribu et de grand-prêtre. — Ce dernier lève sa massue de guerre d'une main qui ne tremble pas et l'abat sur la tête de la malheureuse qui tombe foudroyée. Les cris et les chants redoublent tandis que le corps de la jeune femme est étendu à côté de celui de son époux. Cet horrible spectacle n'a duré qu'une seconde. — Déjà un autre groupe s'avance

vers Kai-Koumou. Il est composé de six hommes au visage gris de terreur, encadrés par des guerriers. Ce sont les esclaves de Kara-Tété qui, eux aussi, doivent être mis à mort. Six fois, la massue de Kai-Koumou s'abat avec un bruit sourd... — Lord Edward et John Mangles se sont efforcés de cacher cet atroce spectacle à Lady Helena et à Mary Grant mais les malheureuses ne peuvent éviter d'entendre les râles des suppliciés. Quant aux autres voyageurs, ils ont peine à garder leur sang-froid devant le carnage qui se déroule sous leurs yeux.

[à suivre]

L'extraordinaire aventure...

[Suite de la page 29]

ne leur cachant pas que le nombre des vols va croissant, qu'on n'arrête pas les coupables et que c'est là un bien grand mal auquel il conviendrait d'apporter remède d'urgence.

Le lendemain, il fait état d'indications qu'il dit avoir reçues sur le vol, indications qui, naturellement, lancent les enquêteurs sur une fausse piste et laissent les voleurs bien à l'abri.

Les affaires de Coignard sont prospères. Il se révèle un excellent chef de gang. Sa femme ignore cette activité spéciale. Il a tant de prétextes pour expliquer ses sorties... Et il est si heureux de pouvoir augmenter le bien-être de Maria, de lui faire des cadeaux.

Tout va très bien quand, brusquement, tout casse.

Juillet 1818. Au milieu d'un état-major brillant aux uniformes magnifiques constellés de décorations, état-major dont il fait naturellement partie, Coignard assiste Place Vendôme à une revue de troupes.

Dans la foule qui contemple ce spectacle, un homme dévisage avidement le chef de la légion de Paris. Frappé par une ressemblance qu'il trouve étrange, il ne veut pas croire ses yeux. L'officier se déplace ; l'homme est fixé : la marche confirme ce qu'il supposait ; on ne traîne pas un boulet au pied pendant cinq ans sans que l'allure générale s'en ressente. C'est bien celui qu'il croyait. Il en est absolument certain.

Une gaffe fatale

Le curieux si vivement intéressé par le lieutenant-colonel s'appelle Darius. Il vient de sortir du bague de Toulon où il avait été le camarade de chaînes de Coignard...

Il suit son ancien compagnon jusqu'à son domicile rue Basse-Porte-Saint-Denis. L'appartement est somptueux. Il insiste si bien qu'il est reçu par le maître de maison.

« Tu me reconnais, dit-il à Coignard. Je ne te veux aucun mal et ne te dénoncerai pas. Tu as réussi et ta situation est belle. Je n'en suis pas jaloux, mais moi je n'ai pas eu ta chance : je suis dans une misère noire. Aide-moi un peu et tu pourras compter sur mon silence et mon dévouement ».

Au lieu de dire à l'homme qu'il était abusé par une ressemblance et de lui donner néanmoins un secours, Coignard prit de très haut la demande de Darius, nia énergiquement le connaître et le fit jeter brutalement à la porte par ses domestiques.

Il venait de signer sa perte.

Darius furieux, ulcéré, s'en fut immédiatement au ministère de la police générale et demanda à voir le ministre qui, à cette époque, était le duc Decaze.

« J'ai une affaire d'une importance extrême et très urgente », déclara-t-il.

Introduit, il expliqua ce qu'il savait, se faisant fort de prouver l'exactitude de ses dires.

"M. le Comte, des bruits très fâcheux courent sur vous"

Le duc fut effaré de la révélation et ébranlé par l'accident de vérité et son interlocuteur. Quel scandale si les dires de l'homme étaient vrais ! Et s'ils ne l'étaient pas, quelle serait la réaction du comte Pontis ? De toute façon, c'était une affaire bien désagréable dont il ne tenait pas à se charger. Mieux valait s'en débarrasser en la confiant à l'autorité militaire. Il s'agissait d'un officier, que diable ! Il fit donc conduire Darius chez le général Lespinoy, chef direct du lieutenant-colonel.

Venant de la part de Decaze, l'homme fut aussitôt reçu.

L'accusation était énorme, invraisemblable.

— Quelles preuves pouvez-vous me donner de cette épouvantable forfaiture ?

— Mon général, gardez-moi ici et faites venir Coignard. En ma présence, il ne pourra pas nier.

Malgré sa répugnance à croire ce que lui avait dit Darius, mais absolument décidé à connaître la vérité, n'eût-ce été que pour confondre et châtier l'accusateur, le général Lespinoy chargea un de ses officiers d'ordonnance d'aller dire au lieutenant-colonel de venir immédiatement.

Quelques instants plus tard, celui-ci en grande tenue et porteur de toutes ses décorations, se présentait devant son supérieur.

— Monsieur le comte Pontis de Sainte-Hélène, lui dit le général, des bruits très fâcheux courent sur vous. Il importe de ne pas les laisser s'accréditer plus longtemps et c'est pour cela que je vous ai demandé de venir me voir. Savez-vous ce que l'on dit ? Je vous le donne en mille : tout simplement que vous êtes en réalité un nommé Coignard, bandit en rupture de ban ! Rien que cela !... »

"La dignité de l'Armée est en jeu"

C'est en souriant que le lieutenant-colonel répondit :

— Mon général, je ne sais qui peut dire cela. La chose est plaisante en vérité. J'ai chez moi les preuves de mon identité. Si vous voulez bien m'autoriser à aller les chercher, dans quelques instants vous serez fixé.

— Bien volontiers, mais auparavant je veux vous mettre en présence de quelqu'un qui dit vous avoir connu autrefois.

Il fit entrer Darius.

A la vue de son ancien camarade de chaînes, le faux comte de Sainte-Hélène ne put dissimuler son trouble. Le général s'en aperçut. Les déclarations de l'accusateur l'avaient laissé très sceptique, mais quand Coignard riposta par des invectives aux affirmations de Darius, il fut atterré. Le langage du lieutenant-colonel était beaucoup plus celui d'un ancien forçat que celui du descendant d'une noble famille.

Lespinoy ne plaisantait pas quand la dignité de l'armée était en jeu. Il mit sèchement fin à l'altercation et chargea un officier de son état-major, qui devait répondre du lieutenant-colonel, d'accompagner le comte chez lui et de le ramener avec les preuves annoncées. Deux gendarmes formèrent escorte et le petit groupe se rendit rue Basse-Porte-Saint-Denis.

Arrivé chez lui, le comte pria l'officier de l'attendre quelques instants en compagnie de la comtesse, fit servir une bouteille de malvoisie avec des gâteaux. « J'espère que vous les trouverez bons », dit-il en souriant, puis il passa dans sa chambre.

La fuite

Il avait parmi ses domestiques son frère, retrouvé au cours de ses sorties nocturnes. Il lui fit signe, changea l'uniforme qu'il portait contre la livrée fraternelle, garnit sa bourse et un plumeau sous le bras, gagna la rue par un escalier de service, passant sous le nez des deux braves gendarmes qui, placidement, attendaient dans la cour.

Rapidement, Coignard se rendit rue Saint-Maur chez son ami L'excellent, lui conta la catastrophe qui venait de se produire et tous deux quittèrent aussitôt Paris.

Cependant le capitaine qui avait la responsabilité du lieutenant-colonel trouvait le temps long. La conversation de la comtesse était pleine de charme, le vin de liqueur et les biscuits qu'ils dégustaient ensemble étaient exquis, mais les minutes s'écoulaient et le comte ne revenait pas. Après une heure d'attente il frappa à la porte de la chambre et, n'obtenant pas de réponse, l'ouvrit. La pièce était vide, comme était vide le reste de l'appartement que l'officier visita consciencieusement.

Penaud d'avoir été joué, le capitaine et les gendarmes n'avaient plus d'autre ressource que d'aller conter leur mésaventure au général Lespinoy qui les tança d'importance et leur infligea sur-le-champ une punition sévère.

Avec la fuite maladroite du comte Pontis de Sainte-Hélène, l'affaire Coignard commençait.

Le scandale éclate

Decaze avait raison quand il disait que ce serait un scandale. L'opposition ne manque pas de critiquer le gouvernement qui, à côté des « généraux d'église » mettait maintenant des « colonels de bague ». Les ultras eux ne se firent pas faute de trouver à redire sur la conduite du roi, vraiment trop libéral, léger, imprudent, eux qui, hier encore, disaient si racé ce comte de Sainte-Hélène, véritable gentilhomme résumant en lui toute une lignée d'aristocrates.

Quant à Louis XVIII, il prit la chose avec indulgence.

« — J'ai ma part de responsabilité dans l'avancement de ce garçon, dit-il, de ce bon ton paternel qu'il savait si bien prendre. Au fond, l'aventure est plaisante, ne la dramatisons pas ».

Peut-être le souverain songeait-il à quelques personnages au passé trouble, actuellement titulaire de hautes charges. N'en citons aucun : ce sont de vieilles histoires et le présent nous suffit. Revenons à Coignard.

Si le lieutenant-colonel commandant la légion de Paris n'eût été coupable que d'usurpation d'identité, l'indulgence royale lui eût été acquise et il eût eu de son côté quelques rieurs. On eût probablement prié l'ancien comte — après tout, il avait dignement porté son titre — de disparaître de la circulation et l'affaire se serait étouffée d'elle-même. Mais quand on connut ses exploits de cambrioleur auxquels il ajouta d'autres méfaits, la chose devint sérieuse.

Après être restés absents de Paris, Coignard et L'excellent, qu'étaient venus rejoindre les deux Italiens Saffieri et Carretti, tentèrent de dévaliser la trésorerie royale de Poissy. L'affaire tourna mal car aux cris poussés par les victimes, la police intervint. Coignard réussit à s'enfuir, les Italiens tirèrent sur les policiers et purent eux aussi se sauver, mais L'excellent fut capturé.

Vaincu par Vidocq

Ramené à Paris, la justice décida de perquisitionner à son domicile. Coignard, qui ne savait où aller, eut la malencontreuse idée de se réfugier chez L'excellent. A la vue des policiers arrivés sans crier gare, il n'eut d'autre ressource que de sauter par la fenêtre — c'était au rez-de-chaussée — assez tôt pour ne pas être pris, mais pas assez vite pour ne pas être reconnu.

Naturellement, on se demanda ce que Coignard pouvait bien faire chez L'excellent. Les deux hommes se connaissaient donc ? C'était grave, car chez L'excellent on avait trouvé un arsenal complet de cambrioleur et des objets volés dont plusieurs avaient appartenu au fonctionnaire du minis-

tère de la guerre dont nous avons conté la mésaventure.

On perquisitionna chez le comte de Sainte-Hélène chez qui on découvrit d'autres objets ayant la même origine.

Cela devenait d'une importance exceptionnelle. Il fallait, coûte que coûte, retrouver l'ancien bagnard et l'arrêter. On en chargea Vidocq.

Vidocq était alors chef de la brigade de sûreté où il commandait rue de Jérusalem un groupe de forçats libérés. Il prit l'affaire en main. Certain soir que Coignard rôdait près de son ancien domicile dans l'espoir de voir Maria Rosa pour tenter de se justifier, un agent se trouva face à face avec le fugitif. Celui-ci tira un coup de pistolet sur le policier qui, bien que blessé à l'épaule, riposta. Si la balle n'atteignait pas Coignard, les détonations attirèrent l'attention d'autres agents ; ils accoururent et se saisirent du fugitif.

Saffieri, quelques instants plus tard, était arrêté et peu de jours après, Carretti venait rejoindre ses complices.

Travaux forcés à perpétuité

Lorsqu'elle apprit la vérité, Maria Rosa fut atterrée. Elle avait toujours tout ignoré du passé de son ami, tout, sauf l'utilisation des parchemins, dont, après tout, il n'avait pas fait un mauvais usage. Ses cambriolages, elle ne les connaissait pas. Elle protesta de son innocence personnelle, défendit Coignard contre l'évidence même, mais ses dénégations n'empêchèrent pas la justice de la faire incarcérer pour usurpation d'état-civil, complicité de vol et recel.

La bande paraissant au complet, l'instruction de l'affaire commença et devint revent, devant les assises de la Seine, au début de juillet 1819.

La salle était comble. Hommes et femmes qui avaient connu Coignard lorsqu'il était comte de Sainte-Hélène se pressaient, et caquetaient. Quelle joie de voir enfin condamner un homme — et probablement sa maîtresse — que l'on avait côtoyé, à qui l'on avait fait des courbettes pour obtenir son appui, un bagnard qui avait osé se montrer leur égal, voire leur supérieur !... Beau spectacle, une meute haletante attendant l'hallali, la curée...

Un président impartial. Un ministère public pouvant appuyer son accusation sur des bases solides. Des défenseurs désignés d'office. Des jurés dans l'ensemble pénétrés de leur importance, fiers d'avoir à se prononcer dans une cause célèbre.

Des accusés, seuls Coignard et sa femme surent se montrer dignes.

Le 10 juillet, le jury se prononçait, la cour rendait son verdict : les travaux forcés, Pierre Coignard, à perpétuité ; Saffieri, 10 ans, L'excellent, Carretti et Alexandre Coignard à 5 ans. Maria Rosa acquittée.

Fidèle jusqu'à la tombe

Fidèle jusqu'au bout à celui dont elle avait partagé la vie aventureuse et qui fut son premier et unique amour, Maria Rosa vint se fixer près du bague où Coignard purgeait sa condamnation.

Elle chercha jusqu'à son dernier jour à l'aider de son soutien moral et à lui procurer des douceurs pour alléger sa peine, regrettant de n'avoir pas su deviner la mauvaise voie dans laquelle il s'était engagé et dont elle était persuadée qu'elle aurait réussi à le détourner.

Elle mourut à Toulon, précédant de peu Coignard dans la tombe, Coignard dont la véritable peine fut en réalité d'être séparé d'une compagne qu'il adorait et dont il ne se pardonnait pas d'avoir fait le malheur.

ALEXANDRE DRIEU.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Au Caire, révolution du vêtement : plus de cinquante pour cent des jeunes Egyptiens portent maintenant le pantalon. « Le pantalon est le rêve de tout enfant égyptien », écrit le plus grand hebdomadaire du Caire. Nasser a décidé que dans dix ans, tous les *felahs* devront porter des chaussures. Une énorme usine Bata sera construite, dans ce but, au nord du Nil.

Un des plus jolis édifices des jardins du Vatican est le Casino qui fut construit en 1558 par le Pape Pie IV qui désirait en faire un lieu de retraite. C'est aujourd'hui le siège de l'Académie pontificale des Sciences qui remonte à Galilée et dont les membres sont de toutes religions et de tous les pays.

Mme de Lafayette durant son séjour dans la prison d'Olmütz écrivit la vie de la duchesse d'Ayen, dans les marges d'un livre de Buffon. Pour accomplir cette tâche laborieuse, elle se servit d'un cure-dents et de l'encre des Indes.

La Suisse connaît encore dans certains cantons le système de la « démocratie directe ». Les citoyens s'assemblent en plein air pour voter les lois et élire un conseil de gouvernement. Les votes se font en général à main levée.

Le premier livre imprimé au Nouveau Monde fut une traduction du latin en espagnol, publié en 1535 par Juan de Zumarra, un moine franciscain, évêque de Mexico. Le premier livre illustré fut La Doctrine chrétienne imprimé à Mexico, en 1544 par Juan Pablos.

Dans toute l'île de Bornéo — de même qu'en certaines parties de la Russie — un village se compose, uniformément d'une ou de plusieurs constructions, bâties sur pilotis, dans lesquelles toutes les familles vivent côte à côte.

C'est aux chevaliers d'Orient que la France doit tout un lot de fleurs : giroflées, pois de senteur, pivoines rouges, liserons, pieds-d'alouette, oeillets, roses trémières, jonquilles, soucis et quelques autres, y compris la royale « fleur de lis », qui n'a jamais été le lis blanc (asiatique), mais bien l'iris sud-méditerranéen.

La province de Québec fournit la moitié de la production de pulpe et de papier au Canada. Ses usines fabriquent 540 millions de produits de cette source qui sont distribués outre mer, aux Etats-Unis et dans les autres provinces du pays.

C'est Alphonse Bertillon qui inventa le système d'empreintes digitales, en mars 1879, et il fut pour cette raison créé Chevalier de la Légion d'honneur.

L'Uruguay s'enorgueillit d'être le pays du monde où l'on meurt le moins. On n'enregistre guère chaque année que douze décès par mille habitants. Le second pays à bénéficier de ce « privilège » est l'Australie.

Le Colisée, à Rome, pouvait recevoir 100,000 spectateurs dont 87,000 étaient assis. L'arène mesurait 182 pieds de largeur par 285 de longueur.

Il y a cinq ans, Qatar était encore un petit sultanat tranquille, auquel le pétrole apportait juste de quoi améliorer sa condition. Aujourd'hui, c'est toujours le désert, et son envoûtante solitude. Mais, sur le sable dur, les moutons à la recherche d'une herbe improbable rencontrent les tuyaux impérieux des pipe-lines. A l'autre bout de la presqu'île, à Duckhan, la Qatar Petroleum Co. a installé ses maisons climatisées et ses clubs. Sous un ciel dévorant, elle contraint le sable stérile à donner quelques lauriers-roses. Tout un univers préfabriqué s'ordonne, autour des citernes et des stabilisateurs. On a discipliné au rouleau mécanique des bandes de désert et sur ces rubans de sable, versé directement du pétrole brut. Des panneaux s'élèvent aux croisements : « Attention ! Oiled road ». Et sur ces routes que les chameaux contemplent, de l'air désabusé qui leur est propre, voitures et camions américains commencent à rouler.

Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln était fils d'un comédien qui avait été l'un des plus grands interprètes de Shakespeare, et qui finit sa vie dans la démence. Le plus jeune de ses dix enfants avait reçu cet héritage de romanesque, de délire et de violence. Il s'était révélé dès l'enfance un être hyper-nerveux. Comédien, comme son père, il était un familier du théâtre Ford où il commit son attentat.

Les palmeraies de Bassorah, en Irak, sont les plus belles du monde et les plus prodigieuses. Avec onze millions de palmiers, elles fournissent 75% de la production mondiale des dattes. Un propriétaire possède rarement moins d'un million d'arbres — souvent davantage. Il n'est pas besoin de beaucoup de grands propriétaires pour former une féodalité : celle de la datte. L'une des plus puissantes du Moyen-Orient.

formidable!



... assure Georges Toupin, artiste bien connu de la scène, de la radio et de la télévision.

Vos amis et vos invités dégusteront avec un plaisir évident les cocktails glacés que vous leur préparerez avec les vermouths de Bright, type français ou italien.

Ils sont faits de raisins sélectionnés et des mêmes plantes aromatiques qui entrent dans la composition des plus grands vermouths importés.

Les bons vins canadiens

de **Bright**

DEPUIS 1874

Pour recevoir un exemplaire gratuit de la brochure "Histoire du champagne Président", veuillez écrire à Bright's Wines, Lachine, P.Q.



Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ? Sans énergie ?

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER

Président

ODILON RIENDEAU

Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.

as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

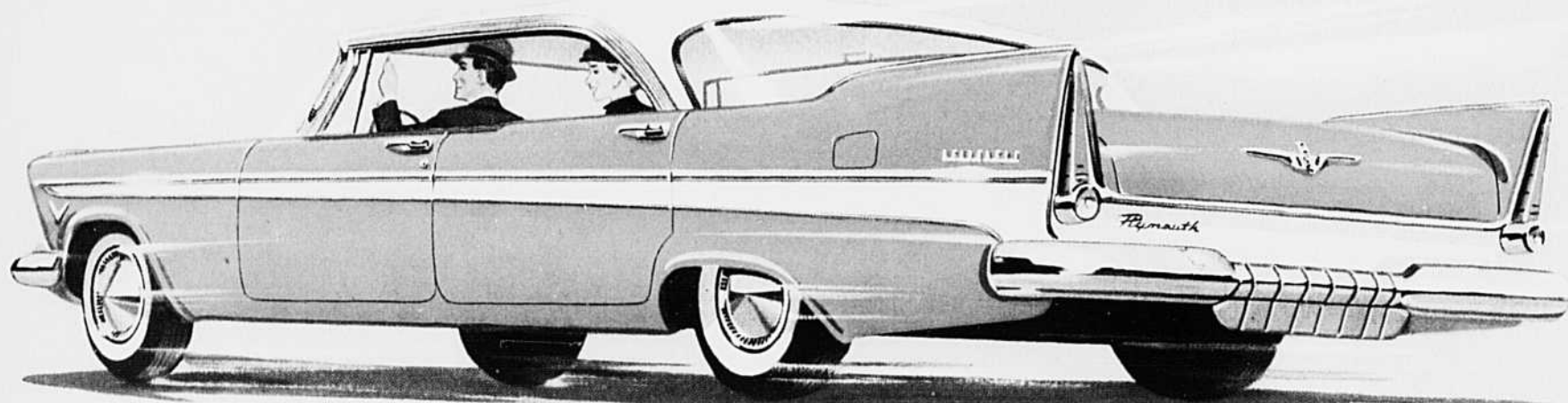
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

26

Eblouissante dans la salle d'exposition...



SENSATIONNELLE SUR LA ROUTE!



LA Plymouth THRILL-POWER '57

Allez la voir... admirez sa nouvelle ligne Flight-Sweep élégante et sensationnelle

VOICI LA NOUVELLE LIGNE ANIMÉE... longue et basse comme la silhouette dégagée d'une voiture sport... toute nouvelle, depuis les phares jumelés et la massive grille-pare-chocs jusqu'aux élégantes...

AILETTES ARRIÈRE RELEVÉES... qui donnent son cachet définitif à la merveilleuse nouvelle silhouette Flight-Sweep de la Plymouth. Même lorsqu'elle est immobile, ses lignes élancées donnent l'impression du mouvement.

LES NOUVEAUX INTÉRIEURS HARMONISÉS annoncent, au premier coup d'oeil, le confort et le luxe. Vous serez de plus émerveillé de la spaciosité de cette splendide et nouvelle Plymouth surbaissée.

INSTALLEZ-VOUS au nouveau volant à moyeu en retrait. Constatez comme chacune de ses caractéristiques, du nouveau groupe d'instruments jusqu'aux commandes en retrait, rend la conduite plus agréable, plus sûre.

Faites-en l'essai... vous serez émerveillé par son ALLANT et sa révolutionnaire suspension Torsion-Aire

NOUVEAU CONFORT DE ROULEMENT. Le tout nouveau système de suspension à barres de torsion aplanit les routes les plus cahoteuses. Vous prenez les virages en tout équilibre... vous freinez sans "piquer du nez."

NOUVEL ÉLAN THRILL-POWER. Une légère pression sur l'accélérateur... et vous filez! Le nouveau et robuste V-8 FURY de 303 po. cu. fournit une puissance étincelante. Même dynamisme dans le PowerFlow Six.

LES NOUVEAUX FREINS À CONTACT TOTAL ont une force de freinage adaptée à la fougue de la Plymouth THRILL-POWER. La pression se répartit uniformément sur toute la surface des garnitures. Freinage sûr, rapide.

IL SUFFIT DE POUSSER UN BOUTON; le changement de vitesse est automatique. Pressez un bouton, appuyez sur l'accélérateur. Pas de levier de changement. Les boutons sont à gauche, pour plus de confort.



Construite au Canada par Chrysler Corporation of Canada, Limited

Vous êtes toujours à l'avant-garde dans les voitures au style élancé

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

64300
BJ59-C-71396